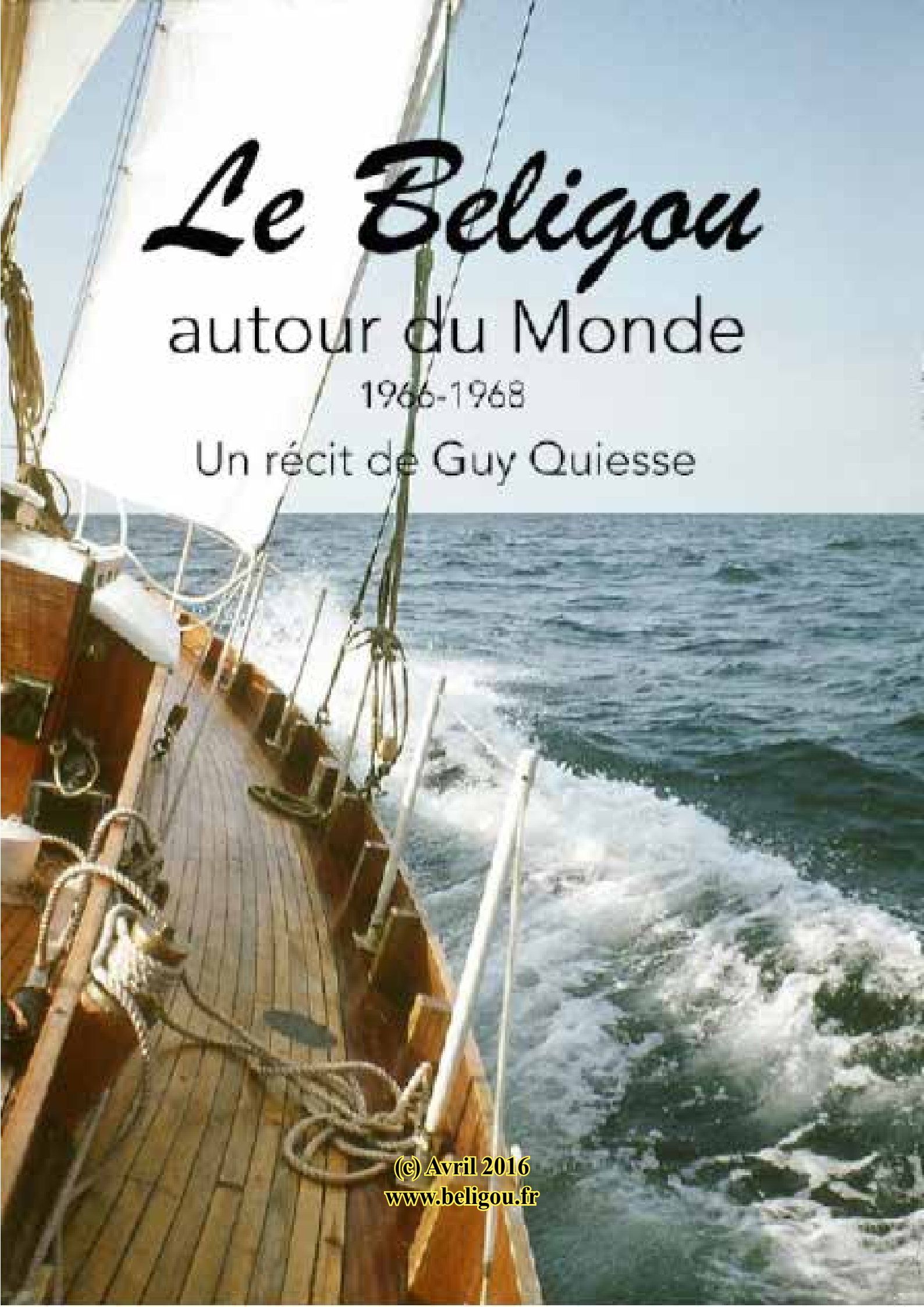




Le Beligou

autour du Monde

1966-1968

Un récit de Guy Quiesse

(c) Avril 2016
www.beligou.fr

Les oiseaux Beligon



SOMMAIRE

Préface.....	4
Genèse.....	7
Ibérie	36
L' Atlantide	66
Îles Caraïbes.....	80
Panama.....	111
Îles Galápagos	118
Îles Marquises	132
Îles Tuamotu.....	157
Tahiti & Moorea	164
Pacifique Ouest	182
Entre deux océans	208
Îles de l'Océan Indien	214
Afrique du Sud.....	246
Sainte-Hélène, Ascension, Açores & Retour	261
Epilogue	288
Annexes.....	294

PRÉFACE

par J.-Y. LE TOUMELIN



«*Qu'est-ce que la mer ?*» demande Will. «*La mer, répondit le meunier, Dieu soit loué, c'est la plus grande chose qu'il ait jamais faite.*» STEVENSON, Will O'the mill..

Faire le tour du monde à la voile, n'est-ce pas le rêve auquel beaucoup se sont complus ? C'est là en effet une si merveilleuse entreprise !

Si de notre temps, les voyageurs sont particulièrement nombreux, on peut dire de très peu, si l'on veut être exact, qu'ils FONT un voyage. On peut aller au bout du monde, comme un sac de riz ou n'importe quoi.

Faire un voyage, c'est le RÉALISER dans tout son déroulement, librement, par son propre effort, continu et sans cesse renouvelé. Naviguer à bord d'un petit voilier,

par l'utilisation simple des forces naturelles, surtout quand l'équipage est à la fois état-major et matelot, cerveau et bras, est peut-être l'exemple se rapprochant le plus rigoureusement de cette définition.

A côté de tous les «Popov» et tous les «Joé» qui tournent dans l'espace paraissent asservis à des machines prométhéennes.

Rester à l'échelle humaine, n'est-ce pas important ?

Le périple du «Beligou» nous a réjoui, profondément. Accompli en deux ans, en marins, par des marins, à bord d'un bateau marin, sa simplicité même est le garant de sa valeur et de son intérêt.

Rien à voir avec ces exploits au milieu des océans qu'une publicité tapageuse nous a distribué sans mesure depuis quelques années, curieuse et cependant inévitable émergence de ce monde qui prêche l'égalitarisme, cette recherche effrénée du sensationnel pour se distinguer de n'importe quelle façon et dans n'importe quel domaine.

Quand un maître archer, prend son arc, le bande, décoche sa flèche et atteint le centre de la cible, tout le déroulement de ce processus nous paraît déconcertant de simplicité et de naturel. Aucun geste inutile, aucune contraction, aucun effort même, serions-nous tentés de dire. Il y avait seulement dans cette harmonie spontanée, science et maîtrise.

Un marin accompli doit être comme ce maître archer. Mais ne nous trompons pas, comme le disait Platon, les belles choses sont difficiles !

Pourquoi part-on faire un tour du monde ?

Beaucoup seraient tentés, même sans malveillance, de voir la fantaisie du luxe gratuit. La vérité est d'une toute autre dimension.

Sur le plan professionnel, nous mettrons simplement en relief qu'une telle croisière est une expérience de la mer qui est unique : une expérience de base.

Mais surtout, il y a l'expérience humaine, qui ne peut que poser, si non imposer, le problème de l'homme dans sa totalité ; non seulement par les exigences de la navigation elle-même, mais encore par la mise en présence de soi-même et le contact des autres hommes.

La vie humaine est action et contemplation, celle-ci ayant la primeur et devant diriger celle-là (ce que nous avons, hélas, oublié !)

Il y a des visions qui ne peuvent laisser insensible. Le recueillement d'un calme plat au milieu de l'océan, le déchaînement de la mer, un petit voilier tout dessus taillant sa route au grand largue, un atterrissage sur une île des Mers du Sud, le sourire des braves gens...

Alors comment notre cœur ne s'ouvrirait-il pas ?

L'homme, le modèle primordial dont nous dérivons tous, est un fils du ciel et de la terre. Ciel père. Terre mère. C'est cette ignorance qui a condamné le monde moderne irrémédiablement, et le conduit au naufrage, inéluctablement, à une vitesse toujours croissante, dans la confusion.

Le récit¹ de la croisière du «Beligou» est réconfortant. Il illustre la virilité dépouillée de l'homme de la mer, entre l'immensité du ciel et de la mer. Il est sous le signe de l'amitié.

Quelle belle réussite de ces trois amis, et revenus amis de même !

Réjouissons-nous de ces évocations.

J-Y. le Toumelin (1968)

1 / En référence au récit de 50 pages intitulé : «Beligou Tour du monde» de Guy Quiesse, publié en 1968 avec l'appui de l'AACMM (Association Amicale des Capitaines de Marine Marchande), dont J-Y. le Toumelin était membre

«Un tour du Monde, sur un petit voilier, est désormais considéré comme une entreprise simple et banale. Maintenant, il faut pour le moins, si l'on veut retenir l'attention du public, faire ce long périple en solitaire et en course.



Le «Striana» du Dr.Auclair au large de Ouistreham en 1965 ou 66

C'est pour ces deux motifs que j'ai moi-même demandé à M. Bazoin de donner, dans notre bulletin, une relation sommaire de cette circum-navigation qu'il a entreprise, et réussie, avec deux de ses amis. D'une part, la discrétion et la modestie de l'équipage sont inusuelles : tout au plus, on regrette qu'elles soient la cause d'un récit à mon gré beaucoup trop court et trop dépouillé presque dans le style «livre de bord»². Et d'un autre côté, si chacun navigue à sa façon, selon son goût et ses moyens, il s'agit ici de trois vrais marins qui ont eu pour principal souci de conduire très correctement leur entreprise, et qui ont parfaitement réussi leur programme.

Après tout, les plus beaux souvenirs de mer sont, pour le narrateur et avant qu'il n'ait à les conter, ceux dont il y a peu de choses à dire.»

J. Auclair, membre du Conseil du Yacht de France. 1968

Les grands personnages de la voile nous intimidaient avant notre départ. On ne jouait pas dans la même cour que le «Striana», participant aux courses renommées en Manche ou dans le Solent ! Il était au ponton, à côté de nous à Ouistreham, tandis que nous préparions notre départ. Le docteur Auclair, patron et skipper, nous demanda ce que nous préparions avec ce voilier... «vieux de vingt ans» (sic)... Le tour du monde ?... Il rentra dans son voilier et revint sur le nôtre avec une bouteille de whisky et trois verres !... Nous avons alors compris que des «grands» avaient les mêmes pieds palmés que nous !

2 / Allusion aux cinq pages rédigées en 1968 par JC. Bazoin, à la demande du Dr Auclair

1

GENÈSE

Dans un univers concentrationnaire, il y a toujours des individus, à l'esprit d'indépendance, qui se rencontrent pour former un projet d'évasion.

Il me parut évident que le salut était dans la fuite³ de notre monde *occis mental*, où les individus d'élite doivent se défendre à coups de gueule, de griffe et d'ironie, contre le lavage de cerveau par abrutissement systématique.

Jean-Claude Bazoin était Officier Radio à la S.N.D.V.⁴ Mon frère **Claude Quiesse** était artiste peintre, après un apprentissage de photographe. Quant à moi, Capitaine de la Marine Marchande, j'étais lieutenant à la C.M.C.R.⁵, la «Cognac line»

Nous avons été réunis par le Service Militaire, une alchimie mystérieuse destinée à faire un homme d'un honnête civil, comme le prétendaient maquerelles et concierges d'alors... une tambouille insipide, épicée de stupidités courtelinesques.

Nous aurions pu perdre l'âme et le corps, comme de nombreux frères pacificateurs en Algérie, ou tout bonnement perdre deux ans de notre si courte vie, si nous n'avions enfanté l'idée permettant de réaliser... notre fuite.

L'accouchement de notre idée se fit dans la joie. Son baptême entraîna forcément les indispensables libations propices et libératoires qui caressent dans le sens des vagues, Néréïdes, Danaïdes et autres Karités mythologiques accom-

3 / Ceci-dit, sans vouloir forcément faire *l'éloge* de Monsieur **Henri Laborit**

4 / Société Navale Delmas Vieljeux.

5 / Compagnie Maritime des Chargeurs Réunis.

pagnant le cortège de Neptune. Elle était claire, nette, simple et géniale : **nous aurions un BATEAU et ferions le tour du monde !**

Nous étions en 1961. Même si de Gaulle avait pu lancer le «France», il était vain d'imaginer pouvoir trouver un *sponsor* pour notre projet. D'ailleurs, le mot sponsor existait-il ? Nous avons trouvé les finances au sein de nos mères nourricières, les compagnies de navigation, en ÉPARGNANT nos salaires, par suppression pure et simple des petits dégagelements qui défoulaient.

En 1963, de Dunkerque à Bayonne, nous avons exploré les côtes en espérant saisir au vol une occasion, l'oiseau rare, pour en faire notre cage.

L'automne arrivant avec son cortège de bottes et de cirés, il fallut admettre la seule conclusion logique qui s'imposait : faire construire notre oiseau «Beligou».

Lors de nos virées à la recherche de l'oiseau rare, nous avons visité une foultitude de chantiers et comparé les différents rapports qualité/prix qui les différenciaient. A cette époque, la marine en bois était encore la reine de la plaisance, et les charpentiers de marine, de véritables artistes.

Ceux qui m'ont fréquenté de près, de même ceux qui liront le récit du tour du monde du yacht «Beligou», *unicamente con velo*, comme disaient les Espagnols (et qui ne se traduit pas par «un con unique sur une bicyclette»), en connaissent un rayon et ne sont pas des dégonflés, si je puis dire ! Pas loin d'un demi-siècle après cette aventure, il me revient en tête une anecdote qui pourra faire sourire les plus indulgents d'entre vous, surtout ceux qui ont la bosse de la rigolade, et encaissent avec bien veillance mes sornettes.

En Allemagne, en Hollande et même à Hongkong, lors d'escales assez longues à l'époque, j'avais exploré côtes et chantiers, pour saisir au vol *l'oiseau rare* qui serait notre cage à voyager. Mes deux complices, dans l'aventure que nous avions décidée, avaient fait de même de Dunkerque à Royan. Nous ne nous sommes jamais frottés à la Méditerranée et à sa côte d'usure !

Dans le début de ces années 60, le développement d'une plaisance populaire, non destinée iniquement aux «m'as tu vu» argentés, balbutiait. Le plastique débutait, avec des résultats plus ou moins heureux. Le yacht d'occasion était rare, et l'occasion toujours pour le vendeur, rarement pour l'acheteur. Il fallut admettre la seule conclusion logique, qui s'imposa finalement : faire construire notre oiseau «Beligou». La construction en bois, plus ou moins à l'ancienne selon les chantiers, serait encore reine pour quelque temps, dans la pure tradition

des charpentiers de marine qui savaient encore construire des navires de pêche pratiquement centenaires !

*

Avec mon frère, nous rendîmes visite au célèbre chantier Bomazot à Croix de Vie, en pays chouan.

En pénétrant sous le hangar, aux bonnes odeurs de bois exotique fraîchement scié et de brai fondu, un marteau qui volait dans une atmosphère lourde faillit me fracasser le crâne avant de défoncer une cloison. Cette anecdote est authentique.

Son destinataire, qui l'avait évité de justesse, en vociférant de colère, s'apprêtait à balancer celui qu'il avait en main en direction d'un maigre rouquin tout aussi furieux.

Quel spectacle stupéfiant ! Nous étions réellement sidérés, et rendus muets bouche ouverte ! Nous n'étions pas dans le domaine du rêve, mais quelque part nous étions en plein surréalisme !

Des coques magnifiques de 10 à 14 mètres, bien alignées, étaient en cours de construction, à différents stades d'avancement. L'aviateur Costes, deux frères coureurs cyclistes bien connus dans les «tours de France» et d'autres personnalités, avaient apprécié la qualité du travail fourni par ce chantier, qui toutefois n'avait pas la célébrité de Durand à Marans (lequel avait lancé ses premiers *Chassiron* ayant occasionné de beaux articles dans une revue nautique, surtout ... parce qu'un des rédacteurs, assez célèbre pour ses voyages de *gentleyachtman*, en avait acquis un).

Notre irruption imprévue fit cesser le combat des hommes, des clous et du bois, avant qu'il n'y ait eu une victime et un vainqueur.

— *Vous cherchez quoi ? ... Il n'y a pas de visites organisées ici ! ...* dit le combattant agité qui venait vers nous, marteau en main et menaçant.

— *On veut seulement voir le patron, on a envie d'un voilier ! ...*

Le type se calma. Il se recoiffa vaguement, car il avait quelques mèches assez longues qui l'empêchaient de nous jauger des pieds à la tête.

— *C'est moi ! L'autre c'est mon contremaître et eux, les charpentiers.* Trois ou quatre ouvriers, en salopette blanche de sciure, sortirent de leur abri provisoire derrière un tas de planches qui deviendraient des bordés en chêne ou acajou.

L'homme de l'art, le regard hautain et la voix devenue un peu méprisante avec un accent local caractéristique, nous prit pour des rigolos. Il était habitué aux clients en cravate et au portefeuille garni, bien serré dans la poche interne du

blazer aux boutons dorés ornés d'ancres marines, juste sur le cœur. Nous étions en jeans et polos légers, par ce début d'automne encore bien chaud. Nous avons pris la porte, sans rien ajouter, forcément vexés. Nous ne sommes pas revenus dans son atelier, ni son bureau, et encore moins sur son chantier.

*

Il était dix-neuf heures : un bistrot proche nous sembla accueillant, car nous avions besoin de nous remettre un peu de l'étrange visite avortée. Nous étions accoudés au bar, devant un petit muscadet rafraîchissant, juste avant celui qu'il faudrait déguster avec respect, pour le plaisir de la glotte... Il nous faudrait ensuite trouver un hôtel restaurant.

L'équipe du chantier *Bomazot* entra, et occupa une table au fond de la salle devenue plus bruyante. Le contremaître rouquin vînt vers nous... et au quatrième muscadet, il nous confia qu'il en avait marre. C'est lui qui construisait les voiliers, et faisait la renommée de la boutique : le patron ne venant que pour chercher noise et payant son personnel avec un élastique. Sec sur l'os, des muscles saillants, un air joyeux et un sourire franc, il nous inspirait confiance.

— *Pourquoi ne te mets-tu pas à ton compte ?*

— *J'ai deux gosses à élever, et mon salaire suffit tout juste à faire bouillir la marmite !*

Au sixième muscadet, sur lie SVP, l'affaire fut conclue. On lui payerait d'avance notre voilier. Il disposait déjà d'un ancien hangar où sa belle-mère faisait sécher sa récolte de tabac achetée par la régie, moins chère que des patates en Bretagne. Avec nos tunes, il achèterait les machines indispensables et les matériaux; notre voyage autour du monde assurerait ensuite la publicité de son chantier !

*

Restait à fournir un plan à notre nouvel ami, car Maurice n'était pas architecte naval. Il nous envoya chez celui qui le fournissait en projets et plans, Mr. Hersan, à Nantes. Il avait l'hiver pour mettre tout en marche, il fallait que notre oiseau «Beligou» s'envole à la fin de l'été prochain. Cela tombait pile poil, car j'aurais quatre mois de congé me permettant de suivre la construction avec notre troisième larron, officier radio dans une autre compagnie que la mienne, puisqu'il serait également en congé pendant cette période.

L'été et l'automne seraient chauds en essais nautiques, avant de reprendre mon costume de lieutenant pour engranger d'autres tunes permettant de vivre deux ans sans quémander quoi que ce soit à qui que ce soit.

Quand on me demanda par la suite combien avait coûté mon tiers de voilier *tourdumondiste*, je répondais : trois ans à épargner tout mon salaire !

Maurice Cadou de Saint Hilaire de Riez, non loin de Saint Gilles Croix de Vie, joua pour nous de la scie, du marteau et de l'herminette. Le résultat fut un chef-d'œuvre digne d'un concert classique, une beauté pure, sans fausse note et solide comme l'auge de pierre des Saints Irlandais portant la foi au-delà des mers celtiques, contre vents et marées des enfers.

Le «Beligou» était un cotre norvégien, gréé en Marconi. De construction classique, sa coque était bordée en iroko de 30 mm, sur membrures de chêne de section 10x10cm. Son pont parfaitement étanche avait trois épaisseurs : contre-plaqué marine de 8 mm, pacsisol⁶, et lattes de sapin 30x30 mm. Sa quille était d'une seule pièce de chêne de près de 8 mètres de longueur sur une épaisseur de 27 cm. Son mât et sa bôme étaient en spruce du Canada. Nous nous sommes toujours sentis en sécurité sur notre bateau, ce n'était pas du papier mâché !...

J'ai revu le «Beligou» en décembre 2015. En parfait état, il navigue toujours sous les couleurs d'un amoureux de lui depuis 30 ans ! Intact dans sa structure, ayant conservé son mat en spruce d'origine, sa solidité semble à toute épreuve.

Les voiles en tergal furent fabriquées à un prix incroyablement bas par notre ami Le Thieze, de Nantes.

Si le vent devait nous manquer, nous avions un copain mécanicien de Mar Mar, reconverti dans la mécanique marine à Arcachon. Il nous trouva un diesel Enfield de 18 CV à refroidissement par air, entièrement refait à neuf, pour un prix dérisoire.

Nous n'avons jamais quémandé ni mendié, mais au hasard d'une rencontre, Mr. Goïot «père» nous a reçu avec gentillesse. Il nous a fait visiter son voilier personnel sur-équipé de son matériel, et nous a dit : *«Comme à Tabarly, je vous fais 70% de réduction sur le matériel dont vous aurez besoin.»*

Nous avons donc commandé deux winchs et six hublots. En prime, Mr. Goïot nous offrit, avec le sourire, un balèze de winch en guise de guindeau. Et Neptune sait qu'il en a remonté des mouillages, sans jamais faiblir. En 2015 il est toujours à poste et fonctionne parfaitement.

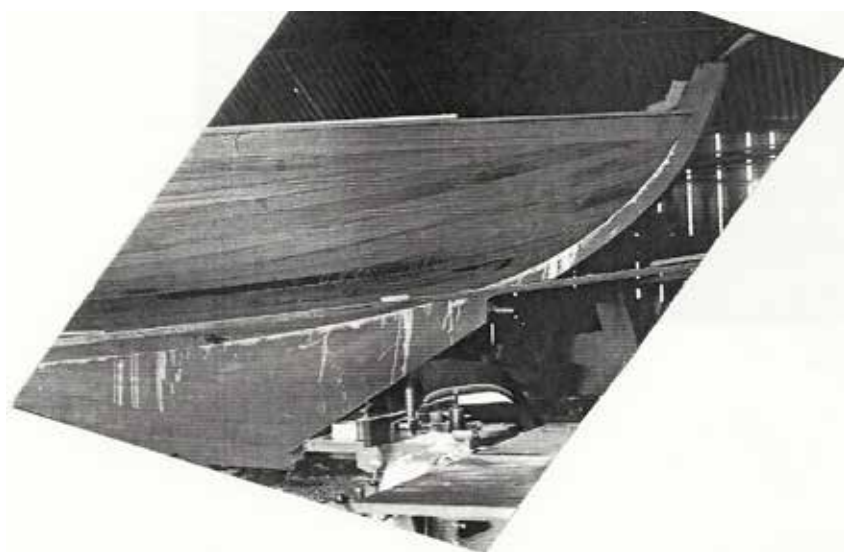
Au salon nautique, j'ai revu Mr. Goïot peu avant son décès. Il était président de ce salon, et nous avons eu une longue discussion fort sympathique.

6 / Feuille d'aluminium bitumée sur une face

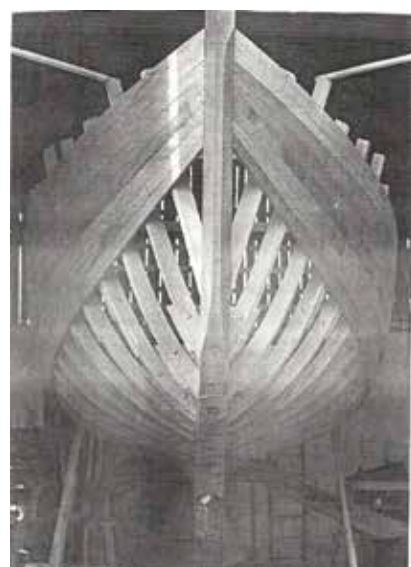
Quant au gréement dormant, il fut fabriqué en fune à chalut, valant 50 francs du kilo. Jean-Claude et l'ami Patrick Le Rohellec, venu exprès de son Far-West, y firent un nombre impressionnant d'épissures. A notre étonnement, ce câblage ne s'allongea jamais, ni ne se rompit.

En été 1964 j'avais embarqué un an et demi à suivre, pour deux tours du monde sur un cargo. J'avais donc de longs congés acquis à prendre.

J'ai assisté à la construction du voilier depuis la pose de la quille sur son saumon de fonte, jusqu'à la fin de sa première croisière, pour le remonter à Ouistreham.



L'étambot du «Beligou»



L'étrave

Dans la mesure de nos moyens, nous avons participé à la construction. Il n'y a pas besoin de sortir des Arts et Métiers, ni même d'une École d'Hydrographie (maintenant École Nationale Supérieure Maritime), pour porter des pièces de bois, passer le pinceau et surtout garder toujours au frais la bouteille de Muscadet qui donnera le coup de fouet nécessaire à certaines heures chaudes de la journée. La charpente marine n'avait plus de secrets pour nous au final même si nous eussions été bien en peine pour changer un bordé en cas d'accident.

Nous avons pris nos quartiers dans une ferme de Saint Hilaire de Riez, à proximité du chantier. Certes, il n'y avait pas l'eau courante ni de sanitaires, mais le puits et les vignes étaient proches. Cette ferme était tenue par une femme âgée et sèche comme une maigre bique. Elle passait ses soirées à nous espionner par le trou de la serrure de la porte séparant son domaine de notre résidence. Nous lui donnions tout naturellement un spectacle digne des grands moments télévisés. Lorsque notre conversation prenait une verdeur toute maritime, nous nous retournions vers la porte indiscreète en disant : «*N'écoutez pas Madame M... Ils disent n'importe quoi !*»



Les membrures

Elle vivait avec son fils unique Gaby à la trentaine bien marquée. C'était un fruste du genre prime-sympa. Il nous amusa beaucoup, nous permettant de compléter notre étude ethnologique du paysan vendéen, resté chouan quelque part au plus profond de ses gènes.

Un jour, Gaby devait se rendre à une noce. Sa mère, toute la matinée, fit chauffer de l'eau tirée du puits. Vers les dix heures, il consentit à se laver. Y prenant goût, assis sur le seuil de la cuisine, il fut fier de nous montrer qu'il se nettoyait même les pieds ! Ce n'était pas du luxe, car ils étaient si noirs ... qu'on aurait pu se demander s'il avait ôté ses souliers ! Sur le coup des onze heures, il partit vers l'église dans un costume noir étriqué, ayant sans doute été taillé pour le mariage de son père. Il avait chaussé des souliers vernis qui lui blessaient les pieds, d'autant plus qu'il n'avait pas de chaussettes.

Sa démarche rendue étrange, l'identifiait à la bande claudicante des ses canards familiers qui le suivaient par derrière, sachant bien qu'il y aurait quelque chose à manger.



La navigation terrestre et ses dangers

LA MISE A L'EAU DU « BELIGOU » A CROIX-DE-VIE



Le premier contact avec l'eau suscite l'admiration des enfants

11 mètres de long, 3,05 de large, 10 tonnes, 1 m. 60 de tirant d'eau, telles sont les caractéristiques du bateau de plaisance Beligou, construit par M. Cadou Maurice, charpentier de navires, le « Petit Moulin », St-Hilaire-de-Niez.

Cette belle et robuste embarcation appartient à MM. Guéness et Bazon. A l'occasion du lancement, la bouteille de champagne fut brisée sur l'étrave et un vin d'honneur servi au Casino « La Croisette » réunissant MM. Morineau, maire de Croix-de-Vie; Paquin, administrateur du sous-quartier de St-Gilles-sur-Vie; M. Hagon, président du Club Nautique du Havre-de-Vie et diverses personnalités.

C'est Mme Bazon qui est la marraine du Beligou (surnom de légende) dont les plans ont été réalisés par un architecte nautique.

Ainsi ce nouveau bateau de plaisance destiné aux croisières, portera les couleurs du Havre-de-Vie; il possède toutes les qualités requises pour voguer contre vents et marées.

Les plaisanciers

Ils se multiplient de saison en saison et si nous avons vu évoluer maintes fois en rade des yachts, des mouettes, des 505, grâce à l'activité du C.N.H.V., les plus gros se réfugient également dans ce port de plaisance qui doit être aménagé très prochainement et doté de tout ce qu'attendent les navigateurs.

Le port de Croix-de-Vie, bien protégé, sera dans le futur sans doute renommé et il faut s'attendre à voir des pavillons de diverses nationalités qui accosteront près de la cale du bateau de sauvetage.

L'engouement actuel de la voile mérite attention... d'autant plus que tout se prête à cet accroissement dans ce port et cette rade de Croix-de-Vie.

Le 1er Octobre 1964, Avec Patrick, munis de vivres et des bénédictions de l'Inscription Maritime⁷, nous avons appareillé de Croix de Vie pour remonter en Manche, jusqu'à Ouistreham.



Dernier arrosage au bar de la Croisette, à Saint Gilles Croix de Vie (Oct.64)

Le Capitaine du Port nous avait donné en cadeau un ultime conseil :

«Tout d'sus les p'tits gars, et si ça pète, c'est qu'ce n'était pas du costaud !»

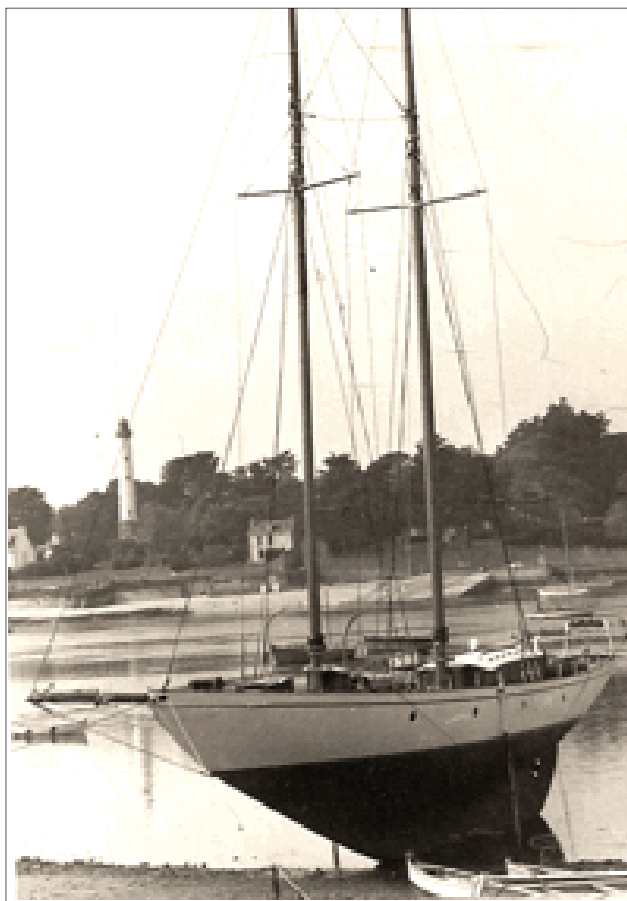
⁷ / Qui deviendra *Affaires Maritimes*, comme la grenouille qui gonfle en voulant imiter le boeuf !



Oct. 64 – Ile Tudy, le berceau de Patrick



Camaret



Deux vues du magnifique yacht «Linotte III», ex-«Lelanta», béquillé sur l'Odet en 1964.
Plans de John G ALDEN, construite par G de Vries Amsterdam en mai 1930

En escale en baie de Dinan, non loin de la pointe Pen Hir dans la presqu'île de Crozon, un fort coup de vent de suroît débuta dès l'aube. Il fallut appareiller en catastrophe, passer entre les Tas de Pois par une mer démontée, pour s'amarer sur un coffre à l'abri dans le port de Camaret. On peut dire que les premiers milles du «Beligou» avaient été bien arrosés. Le vent dépassa les 75 nœuds au sémaphore d'Ouessant, un vrai baptême de 1ère classe pour cet oiseau qui devait affronter d'autres coups de chien et montrait dès le premier qu'on pouvait lui faire confiance.

*

En 1965, ce fut la croisière dans le Solent avec deux très jeunes équipiers de Ouistreham, Christian Kerduel à gauche sur la photo, et Philippe Deblon.



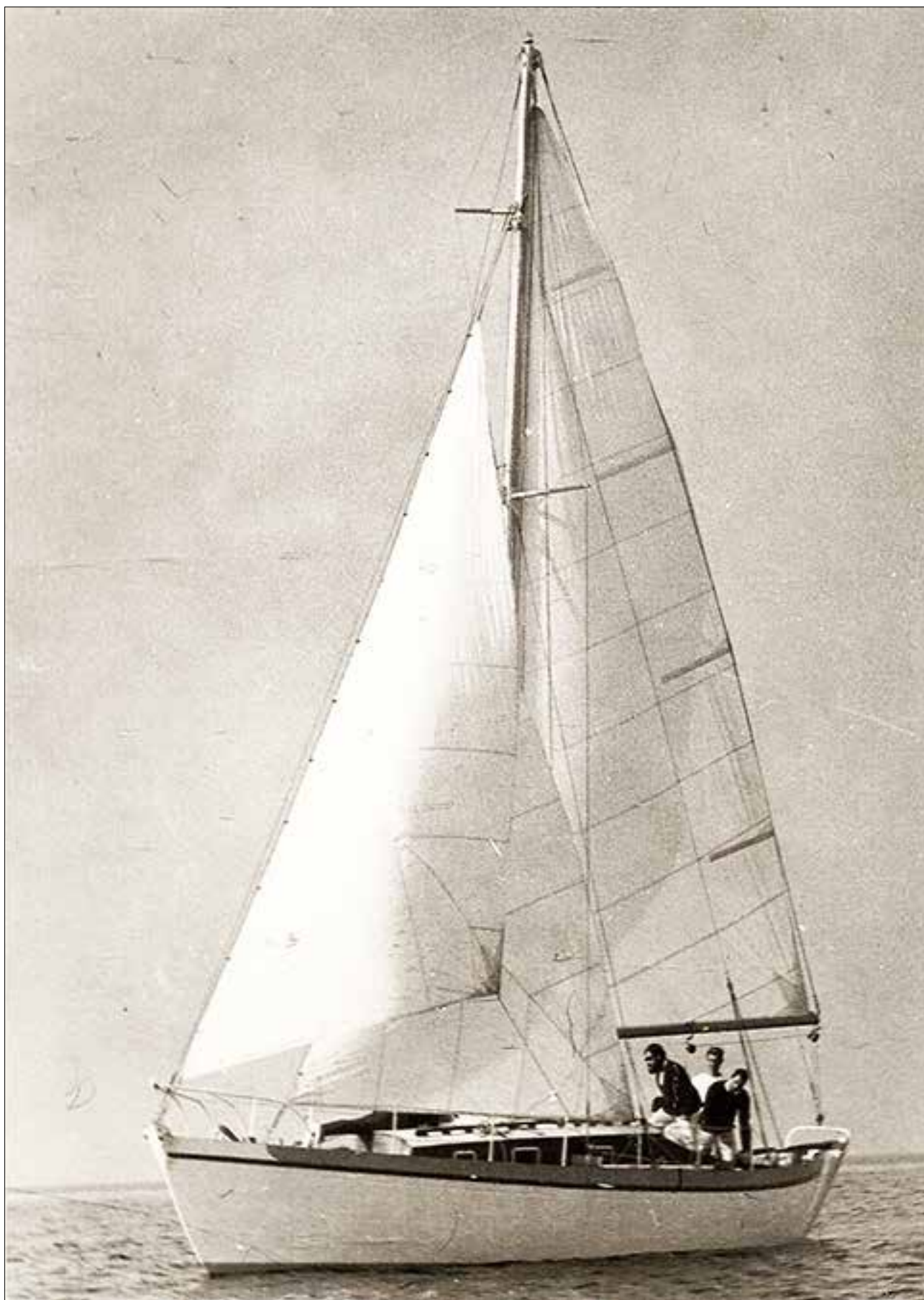
Parmi les «figures» rencontrées souvent au bar d'un club accueillant, il y eut le Captain du port de Londres, avec lequel je suis resté en correspondance un certain temps. L'un de ces amis de rencontre nous permit aussi l'entrée au très fermé et luxueux «Royal Yacht Club» de Cowes.



Retour de Poole à Cherbourg, dans un coup de noroît force 8. Le Capitaine du Port tenta de nous retenir mais... *quand faut y aller : faut y aller !*
— *Je dirai des prières pour vous !* dit-il en signant la *clearance*



Vent arrière, le bateau planait sur la mer, tandis que les cargos croisés tanguaient ou roulaient affreusement. On aurait dit que l'oiseau Bégigou voulait s'envoler. Il nous promettait de sacrés moments d'émotion et de joie.



De l'automne 1964 à l'été 1966, nombreuses sorties en baie de Seine



Dans l'écluse de Ouistreham



L'écluse avec le «Psyché» de la SNC





Notre cousin Jean-Jacques profite d'un rayon de soleil, sur le canal de Caen à la mer



Les winchs Goiot n'étaient pas encore posés



A l'origine, le pavois était bleu «Marie-Joseph». A Ouistreham, il fut passé au blanc, et le liston fut peint en rouge vif.





Carénage à Ouistreham, avant appareillage définitif.



Sur cale à Ouistreham



EN * CAEN * CAEN
30-06-66

Partis pour trois ans sur le "Beligou"

TROIS CAENNAIS

joueront la vaisselle au "421"

— « Le Beligou » s'il vous plaît ?
— Dans le port aux yachts, après les écluses.

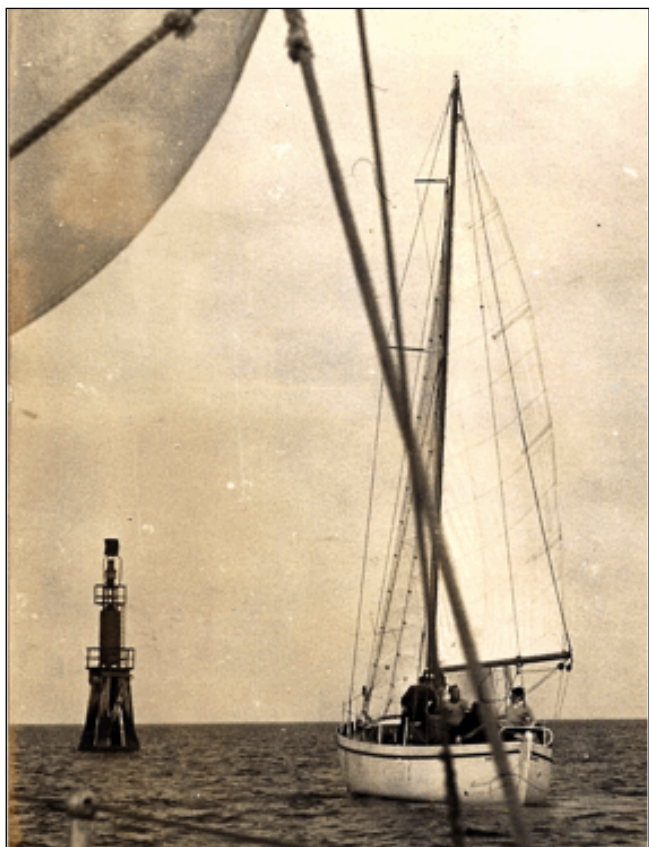
Mais dans le port d'Ouistreham, les yachts sont nombreux, et trouver le « Beligou » n'est pas facile. Pourtant le côté blanc, d'une dizaine de mètres, amarré le long d'un ponton ne semble plus fort, plus rude. Alors que les autres respirent luxe et confort, lui paraît alimé pour les grandes randonnées.

Quelques dizaines de mètres sur les planches... et la coque blanche et fraîchement peinte, se détache un nom : Beligou.

Un loup de mer

— Y a quelqu'un ?
Aussitôt, comme un diable sort de sa boîte, surgit de l'ouverture du cockpit une tête hirsute. Une énorme barbe laisse à peine percer des petits yeux maudits. Si est vêtu d'un tricot où la graisse et le cambouis se disputent le droit de lui donner une couleur, et d'un vieux blue-jean. On est tout étonné de ne pas le voir un bandeau sur l'œil et armé d'un sabre. C'est un vrai loup de mer mais

Au ponton de la SRCO à Ouistreham



Dans le chenal de Ouistreham



Sortie de Ouistreham

Cinq ans après la naissance de notre idée, cinq ans pendant lesquels il fallut économiser tous nos profits et faire coïncider nos congés et rester célibataires, **le 10 Juillet 1966**, nous quitions l'écluse de Ouistreham accompagnés par le «Striana» du docteur Auclair, le «Morgan», de Claude Kerduel, le «Jour d'espoir» et autres bateaux des copains de la Société des régates de Caen Ouistreham.

Notre tour du monde allait débiter par un cabotage jusqu'à Croix de Vie : notre oiseau volant saluer au passage, son nid d'origine.

*

Dans la Manche, couvert d'un passe-montagne, de deux pulls, d'un pantalon enfilé par dessus un survêtement et le ciré capelé par-dessus le tout, je rêvais d'eaux tropicales, tandis que le vent frais de noroît me glaçait. Je regardais, d'un œil admiratif, la course Cowes/Dinard qui croisait notre route, toutes voiles déployées, quelque part dans l'ouest de Guernesey.



Fête des mouettes à Douarnenez, Fêtes de Cornouailles à Quimper, fêtes avec les amis retrouvés dans chaque escale, fêtes avec de nouveaux copains découverts sur des yachts de rencontre, nous commençons à vivre en nous réjouissant de plaisirs simples, un coucher de soleil valant largement un feu d'artifice, la valeur d'un homme sans rapport avec son compte en banque, la valeur d'un pays indépendante de son P.N.B.



Audierne 20/26 juillet 66 – A couple du Belligou, le Gaia démâté (8 m JI.)





Saint Gilles Croix de Vie 4/19 août 66



A Saint Gilles Croix de Vie, nous avons fait rehausser l'hiloire de cockpit, ainsi qu'élargir les bancs de quart, par Maurice Cadou. Enfin ce furent les Cérémonies officielles du grand départ sous l'égide du Maire, Monsieur Ragon.



Ultimes préparatifs.

Le **19 Août 1966 à 18h00**, nous franchissions la jetée, cap sur le large. Je n'éprouvais pas l'ivresse des grands départs, laquelle est généralement due aux pots d'encouragement des amis, mais je me trouvais bien dans mon ciré en me disant : **Ouf, ça y est, enfin !**



Équipement de navigation

Nous avions mon sextant «Loriot-Petit», modèle référence 1914, une montre de qualité, et le top radio de Pontoise à l'écoute du poste récepteur récupéré à la casse des avions TBM par Jean-Claude. Les tables de Friocourt et Bataille pour



moi, Dieumegard pour Jean-Claude, pour les calculs du point astronomique.

Un compas de route, au départ, remplacé par un compas de «doris» après que sa bulle fut brisée, et un compas de relèvement Vion.

Plus loin, j'expliquerai le relais établi par la CMCR (Cie Maritime des Chargeurs Réunis) pour les cartes de navigation, *pilots charts* et instructions nautiques. Nos «guides de plaisance» étaient, à l'époque, uniquement les récits de nos prédécesseurs...

Un baromètre de qualité, et les cartes météo captées en graphie (morse) par Jean-Claude furent utilisés pour nos météo.

Une sonde à main de notre fabrication, et ... notre p... et notre couteau ! (selon l'expression bien connue des marins), complétaient la liste de nos instruments.

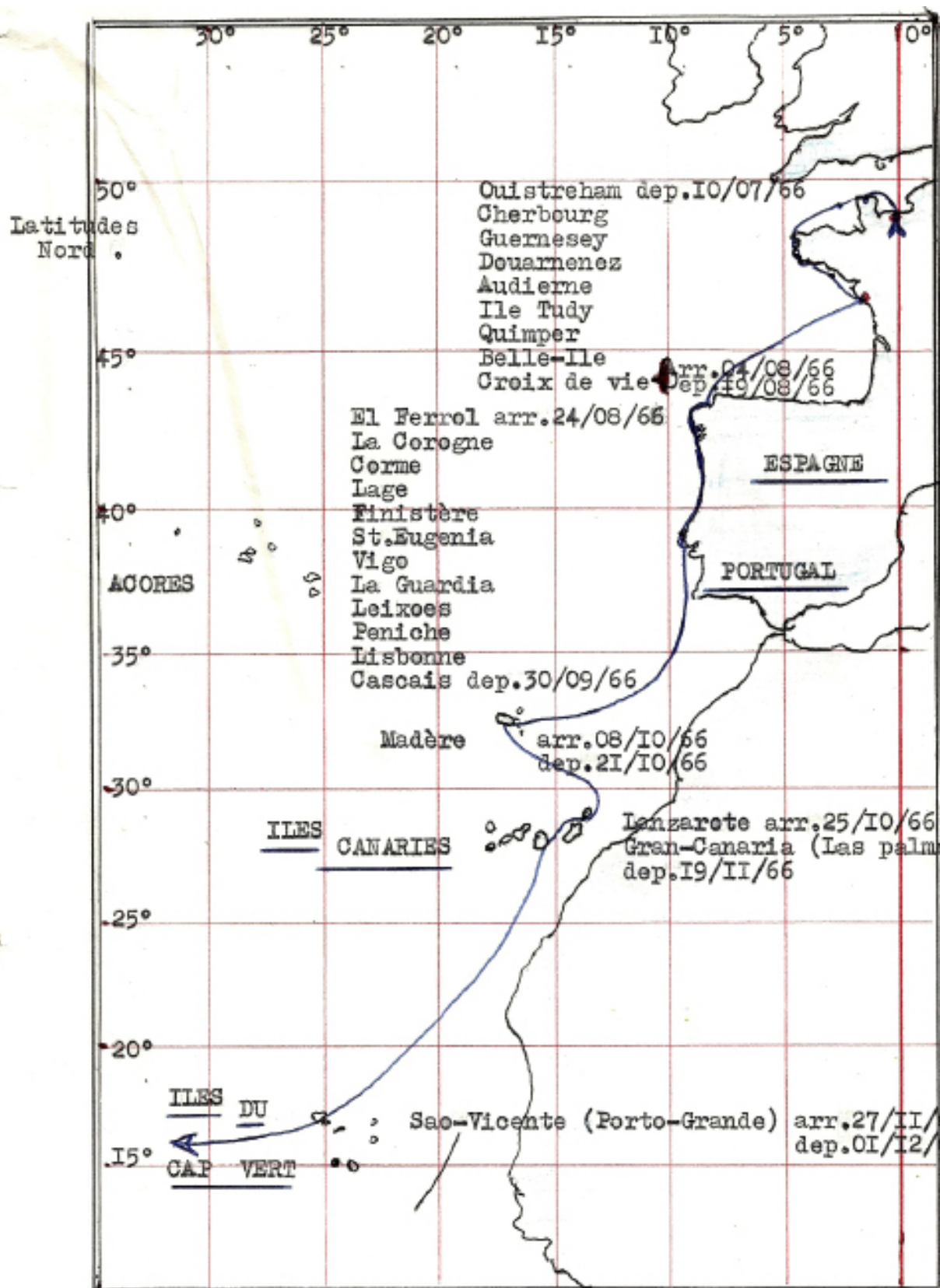
Un canot de survie Bombard Langevinière, fusées et autres bricoles obligatoires, y compris un immense et encombrant aviron de queue et une ancre flottante... qui heureusement ne furent jamais utilisés et dont on trouve encore traces dans les musées.





Les trois du Beligou : Jean-Claude – Guy - Claude





2

IBÉRIE

Le golfe de Gascogne fut clément, au point de nous offrir du calme plat. Du 24 Août au 8 Septembre 1966, le «Beligou» fit huit escales en Espagne.

J'étais très heureux de découvrir une province espagnole que j'ignorais totalement, ceci à une époque révolue. Les routes ressemblaient plus à des chemins de terre qu'à des *autopistas*. Pendant ce temps, les touristes achevaient de faire bétonner la *Costa Brava*, dédaignant cette merveilleuse Galice.





Grand voile. On remarquera le croissant de bôme



On remarquera le double étai et ses drailles de foc



D'El Ferrol d'el Caudillo à La Guardia, manquant de vent, nous avons serré la côte au maximum, quelquefois à moins de cent mètres, pour profiter des brises diurnes, et faire moins de route au moteur. Ceci nous permit d'admirer en détail les phares et les caps, tant de fois relevés au taximètre, sur les cargos où j'officialais pendant mes quarts. Villano, Torinana, Finisterre, Ons, etc. C'étaient des

constructions remarquables, sur des paysages de carte postale.

Aux escales dans des grands ports comme La Corogne, Corcubion ou Vigo, je préférais les petits mouillages, le charme des villages comme Lage, Corme ou La Guardia, où nous étions pour ainsi dire le seul objet de curiosité et d'intérêt pendant notre séjour.



El Ferrol del Caudillo (24/29 Août 66)



La Corogne 29/30 Août 66

Dans un petit village, vous êtes l'objet d'attentions charmantes de la part de rudes pêcheurs, mais dont le cœur est sur la main. Dans la ville, vous n'êtes qu'un étranger de plus. Nous étions très loin du cliché andalou, c'est-à-dire guitares et castagnettes, olé ! Un ami, d'origine étrangère à la région, mais espagnol, prenant l'air triste et sérieux des Galiciens, nous déclara dans un soupir :

— *Il n'y a même pas d'afficion pour les toros !*

Le «Gaïa» démâté avait cherché refuge à Audierne, puis avait remâté dans sa souille à proximité du pont où nous étions venus jeter l'ancre. Nous le retrouvions à El Ferrol à nouveau démâté ! Un 8 mètres J.I, c'est fragile, et ça craint le vent dirait-on !

Le *Director des Obras portuairios* de ce grand port militaire visita et aima notre «Beligou». Il accepta de participer à l'une de nos libations. Prenant l'un des petits toasts au pâté de foie «Olida» que nous avions préparé, il s'écria le doigt en l'air :

— *Quelle merveille ! Quel délicieux FOIE GRAS !*

Les journalistes d'A.B.C.8 qui nous *interviewaient* en furent baba, et demeurèrent persuadés d'avoir dégusté quelque chose de fameux et renommé.

Ce *director*, sympathique connaisseur en voiliers, nous invita à une petite réception où se pressaient une centaine d'invités. Il nous présenta à tout le *gratin* du coin.

A la fin du raout, il nous garda à dîner avec une poignée sélectionnée de ses amis, nous réservant les places d'honneur à sa table. Tout le monde parlait un excellent français en notre honneur. Le repas correctement arrosé terminé, un coffret de cigares circula en même temps que les liqueurs. J'avais remarqué que ces puros ne portaient ni bague, ni marque d'identification. Je laissais machinalement la cendre s'accumuler à l'extrémité du barreau de chaise. Il s'en aperçut et arrêta les conversations.

- Oh régardez ! oune connaisseur ! Vous savez cé qué vous foumez ainsi ?

- Bien sûr, un «Partagas» !⁹

- Il a reconnu oune Partagas ! Et vous savez qui jé souis ? Jé souis Monsieur Partagas !

Il nous expliqua que l'arrivée de Fidel Castro l'avait exilé en Espagne, et que son ami El Caudillo, Franco pour les intimes, sûrement un connaisseur en cigares, lui avait procuré ce modeste emploi de *director*.

Il nous emmena visiter le «Galatea», le voilier école des boscos de la Marine de guerre espagnole. L'amiral, qui lui mangeait dans la main, nous servit de guide, avant de nous offrir un p'tit coup de son Porto millésimé. Ce fut une



très nette jouissance d'être salués à la turlutte en franchissant la coupée (Le Galatea a été désarmé en 1969).

Dans les petites ruelles en pente menant au port, avec leurs gros pavés de grès, leurs maisons anciennes avec balcons en fer forgé, loggias et encorbellements, nous avons fait la découverte du Ribeiro, un petit vin blanc peu alcoolisé, au goût âpre, aux pétilllements malicieux, qui se marie

bien aux *pulvos y calamares*. Nous voulions en emporter quelques bonbonnes pour les longues traversées, aussi il nous fallait le meilleur, ce qui entraîna des recherches prolongées dans les nombreux estaminets, et le travail, consistant à regagner le bateau certains soirs, ne put s'accomplir qu'en chantant.

9 / Je ne fumais QUE cette marque de cigares hors taxe sur les cargos.

Le village le plus antique et le plus primitif que nous ayons vu en Europe, fut «Finisterre», juste derrière le cap qui porte le phare du même nom. Beaucoup de maisons y portaient des blasons et des dates (1608 pour la plus ancienne).



La Corogne

Le curé, d'un modernisme incroyable, avait monté des haut-parleurs dans son clocher. Tandis que nous accostions, au bout de la jetée baignait l'atmosphère de cantiques pieux, qui furent suivis des vêpres car nous étions dimanche, puis il prêcha la bonne parole.



Autour de nous sur le plan d'eau du port, le village préparait la pêche du lendemain et s'affairait à laver des caisses, lover des palangres, sans parler du ramendage des filets.

Dans les annexes, les gosses faisaient des concours de godille. A notre passage, des femmes pas forcément âgées se signaient. Nos barbes leurs rappelaient-elles le malin ?



Corme (30/31 Août 66)





Lage (31 Août/1er sept.66)





Un peu partout c'était la *fiesta* des *San Patronno*. Ainsi à Corme, ce fut un régal de voir la liesse populaire à l'état pur. Sur une estrade branlante, des tambourinaires et cornemuseux, accompagnés d'un accordéon et de bombardes criardes, jouaient des airs d'un autre siècle, des airs qui font danser sur place les enfants et rêver leurs grands-parents.

*
* *

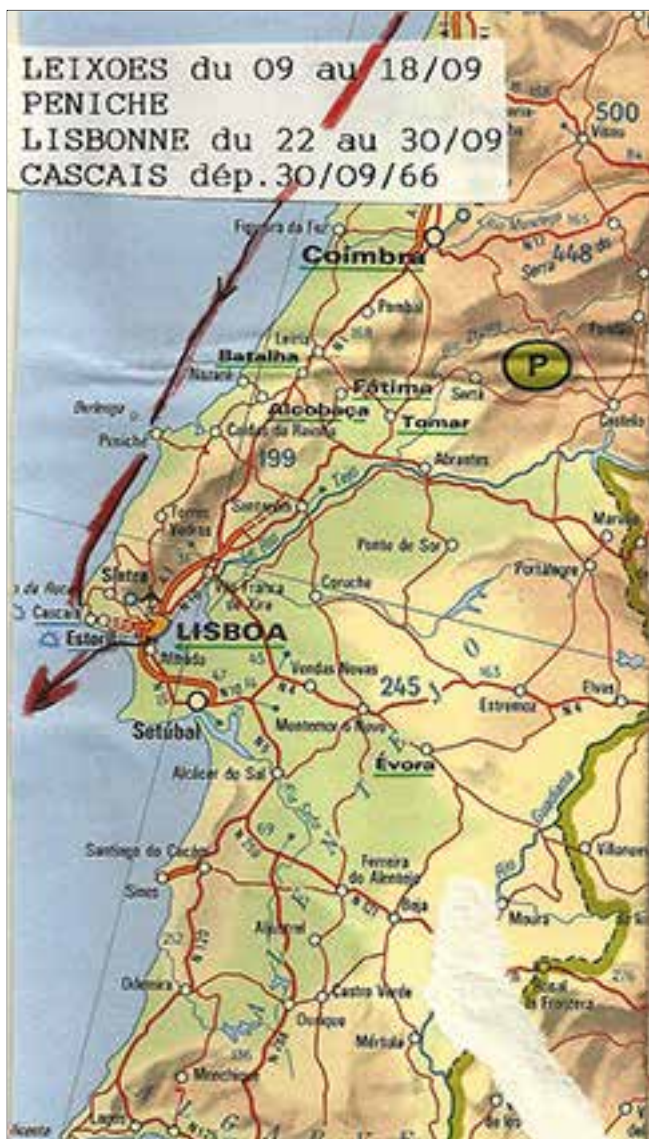
Passer d'Espagne au Portugal n'apporta guère plus de vent à notre moulin (le moteur) qu'il fallut faire tourner. Par contre, la brume nous tint éveillés plusieurs fois, notamment sous le Cap Roca, alors que nous étions sur la route des cargos, parmi une flopée de chalutiers. Il fallait souffler dans notre corne à brume lorsque le teuf-teuf d'un pêcheur approchait : ce genre de lascar, forcément sans radar, fonçant droit devant lui dans le brouillard, en tirant son filet ou son chalut, sans se soucier du reste du monde. Tels des fantômes, ils apparaissaient à ras de nous, puis disparaissaient. La roche Arca surgissant des flots argentés droit devant notre étrave, nous avons pu savoir alors que le cap Roca était doublé.



Yacht club de Vigo



Côte portugaise



Si le Galicien est un type sérieux, le Portugais est un triste, et les fados à longueur de journée, comme c'était la mode salazariste d'alors, n'arrangeaient pas l'ambiance. Par contre, la francophilie, et le désir général du Portugais de rendre service, nous le rendirent des plus sympathiques.

Laissant notre oiseau sous la haute surveillance des gentils membres du Yacht Club de Leixoes, nous avons pris le bus pour aller visiter la ville de Porto. Chaque jour nous explorions un quartier, en partant des collines qui dominent la vallée du Douro, pour terminer par une cave, goûtant aux crus les plus réputés. De toute évidence, il fallait que nous prenions notre temps au pied des fûts centenaires, dans la fraîcheur purifiante, pour nous faire une idée de la haute valeur de ce nectar : le Porto.

Dans les ruelles en pente vivait une foule bavarde et pittoresque. Les enfants nous suivaient jusqu'à ce qu'on leur donne *oun scudo m'sio*. Au beau milieu des rues, ils faisaient cuire des poignées de sardines.

C'était sans doute leur seul repas de la journée, tant la misère était criante dans la grandeur du régime Salazar, un régime où flics plus ou moins de la secrète, militaires de l'armée plus ou moins régulière, notaires plus ou moins probes, joints aux curés plus ou moins fanatiques, faisaient régner l'ordre entre les nantis et les pauvres, entre ceux qui ont tout et s'emplissent la panse en remerciant Dieu, d'un rot plus ou moins contenu, et ceux qui n'ont pour partage que quatre sardines tombées de quelque charrette cahotée sur les gros pavés, ou carrément volées à l'étalage ambulant d'une matrone forte en gueule.

Sous le soleil qui brunissait nos bras dénudés, tandis que les hirondelles go-beuses de mouches enfilaien les rues à ras des toits aux tuiles vernissées, dans des trissemments diaboliques, rien ne nous amusait autant qu'un commentaire suscité par notre passage, un rire d'enfant, un regard moqueur de matrone ou une œillade d'Esméralda.

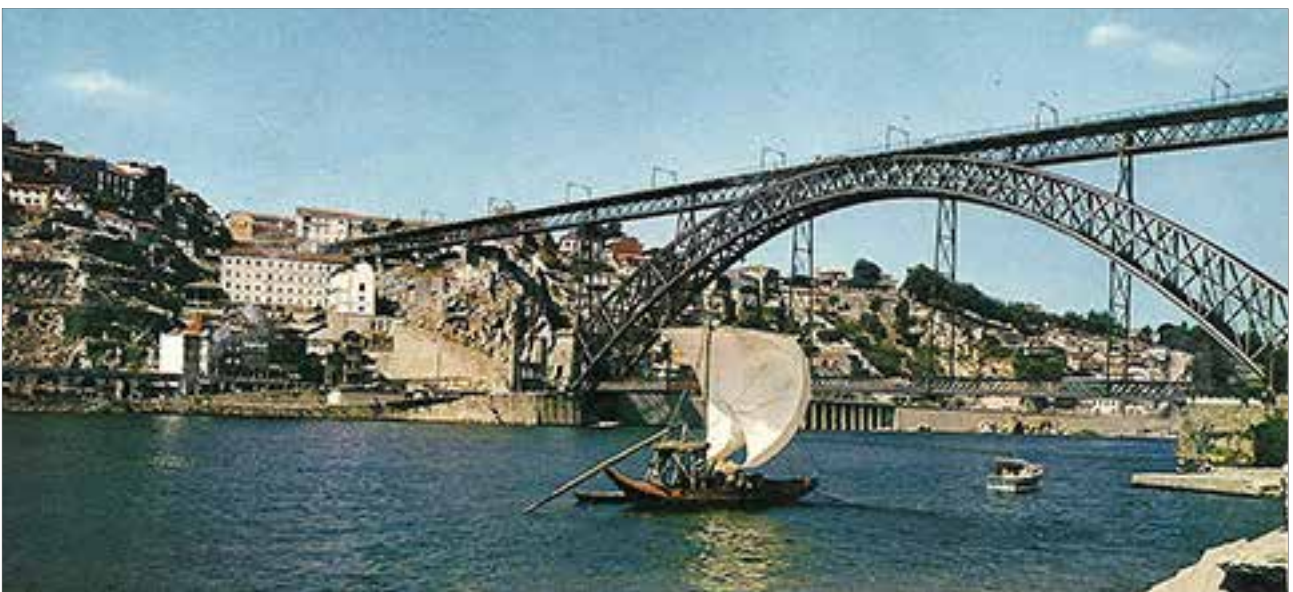
Un *gentle yachtman* ami nous échangea notre annexe en caoutchouc, fort usagée et inutilisable sur des coraux, contre un canot en contreplaqué qu'il fit construire à nos mesures, pour être amarré sur le pont, devant notre roof.



Leixoes (Matosinhos) (9/18 septembre 1966)



Porto des touristes (Pont Eiffel, les caves)



Dégustation de porto



Barques Moliceiros sur la lagune d'Aveiro, Portugal









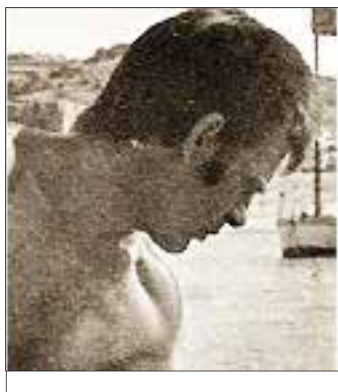
Le Porto réel de Salazar en 1966



A bord d'un pêcheur.



Départ de Peniche (20-21 Sept. 66)



Michel Mermod

Nous sommes passés entre les îles Berlingues, qui étaient le bain du sinistre Salazar, et le cap Corvoeiro pour nous glisser dans le port de pêche de «Peniche» et y avoir une nuit tranquille. En fait, nous avons fait une fiesta avec les pêcheurs qui nous ont invité à partager leur repas de poisson.

A Lisbonne, nous étions en bonne compagnie dans le bassin qui nous était réservé, non loin de la célèbre tour de Belem, en face l'abbaye de Geronimos - le chef Apache était-il un ex-joyeux moine de Riton le Navigator ? - voyez un peu !

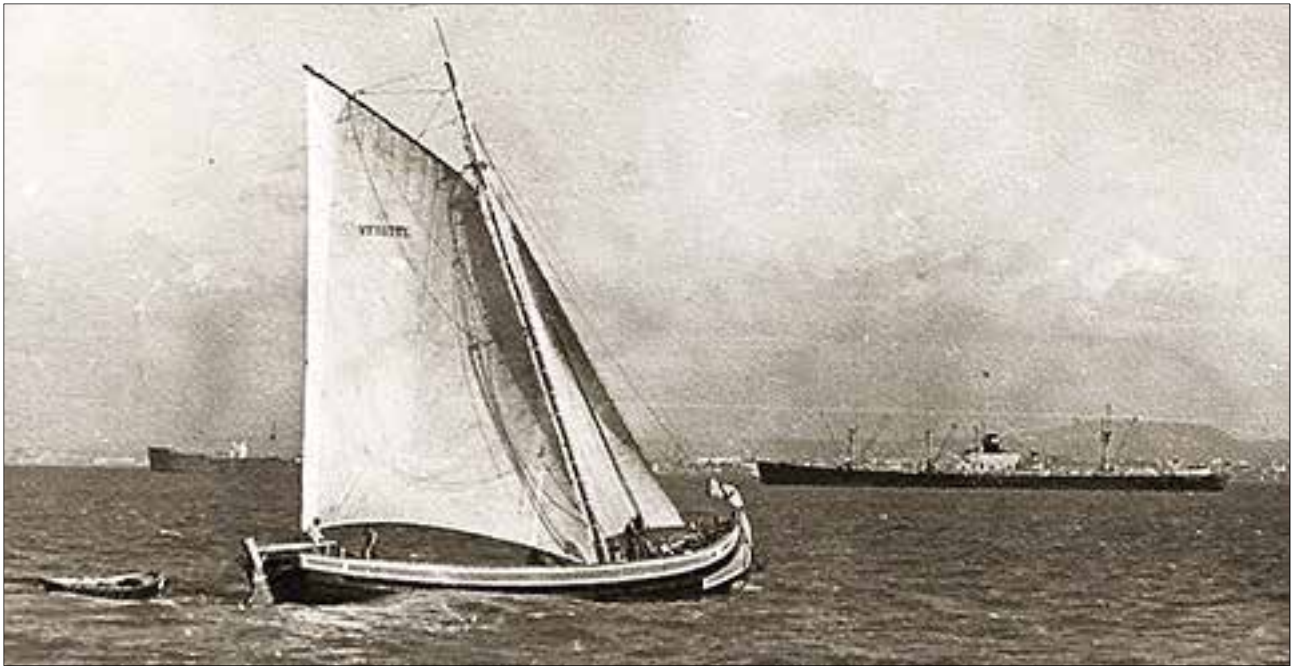
Michel Mermod, le tout premier Suisse ayant bouclé son Tour du Monde à la voile, venait d'arriver de Natal, après 57 jours de mer sur son «Genève». En partant pour Cascais, nous l'avons remorqué. Il y avait aussi le «Down» du peintre



En remorque, le «Genève» de Michel Mermod

J.Taylor, le «Plumette» (un authentique Golif de 6.5 m du Chantier Jouet) partant pour les Antilles, et pour nous écraser de sa beauté, le «Jolie Brise», une hirondelle de la Manche, ex-bateau pilote à voile du Havre.

Les Frégates du Tage servaient encore d'allèges au déchargement des cargos mouillés au milieu du fleuve. Il fallait voir ces bateaux tirer des bords, avec un seul homme à bord, contre un violent courant, pour pénétrer dans le bassin qu'ils utilisaient. L'entrée était étroite et le plan d'eau fort encombré. A l'ultime seconde, ils amenaient leur toile pour courir sur leur erre et enfin accoster en douceur.



Contraste entre une frégate du Tage et un Liberty-ship



Bassin des frégates du Tage à Lisbonne (1966)





La carte postale... de Claude !

Un petit train nous monta de bonne heure vers Cintra, ex-résidence des rois du Portugal. Du sommet des remparts du Palacio do Mouro s'étendait autour de nous, l'arrière campagne montagneuse, rendue fantomatique par la nappe tenue de brume qui se dissolvait en écharpes emportées par la brise, au fur et à mesure que le soleil montait vers sa culmination quotidienne. A nos pieds, vers le sud-ouest, la mer était une étendue d'argent, sans ligne d'horizon pour la séparer du ciel, également gris nacré.



Au nord, juste au pied de l'éperon rocheux où nous étions, la ville de Cintra était étagée sur ses collines, bien dégagée des brumes nocturnes, comme émergée à marée basse un jour de vive-eau.



Le Palais Royal



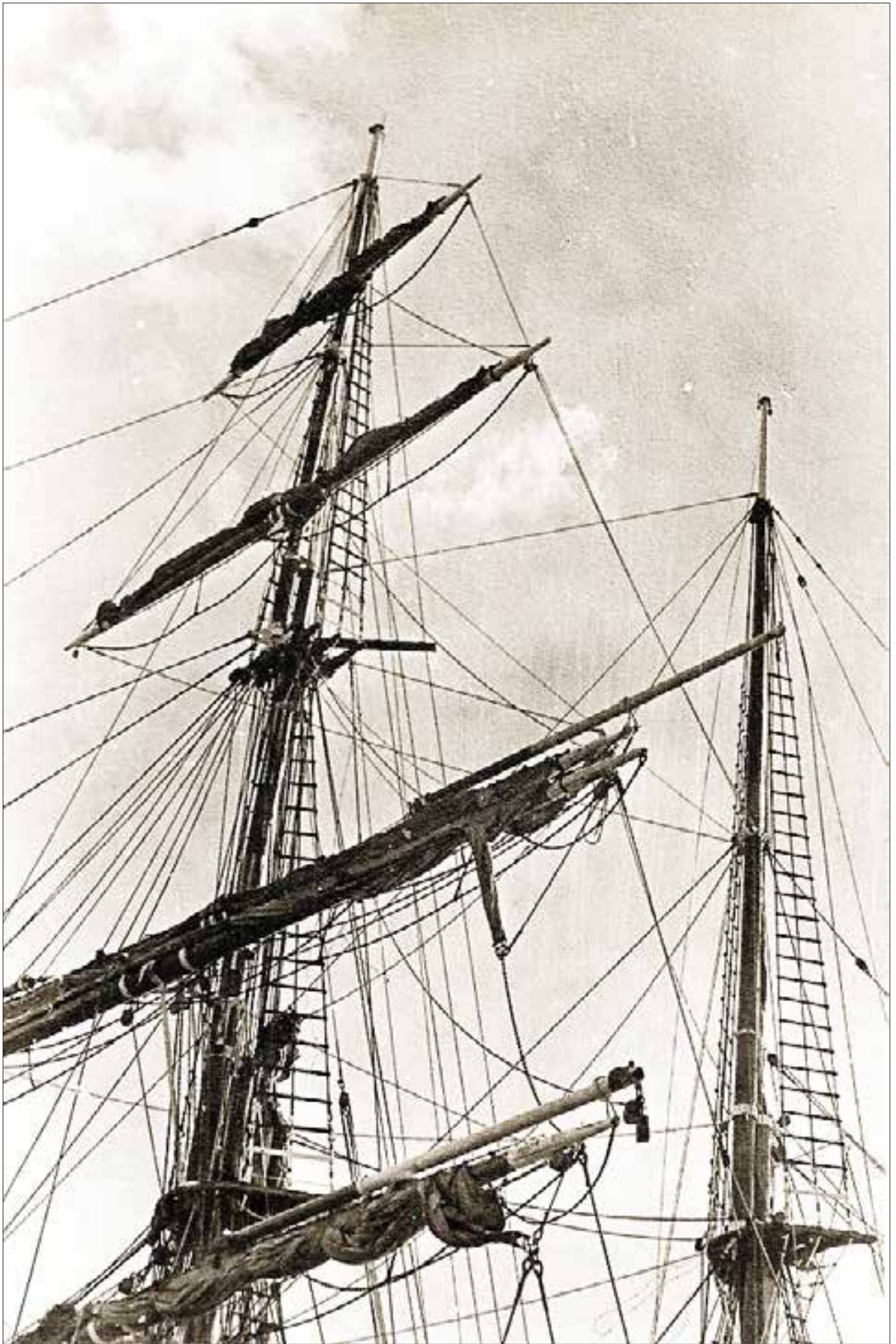
Palais da pena

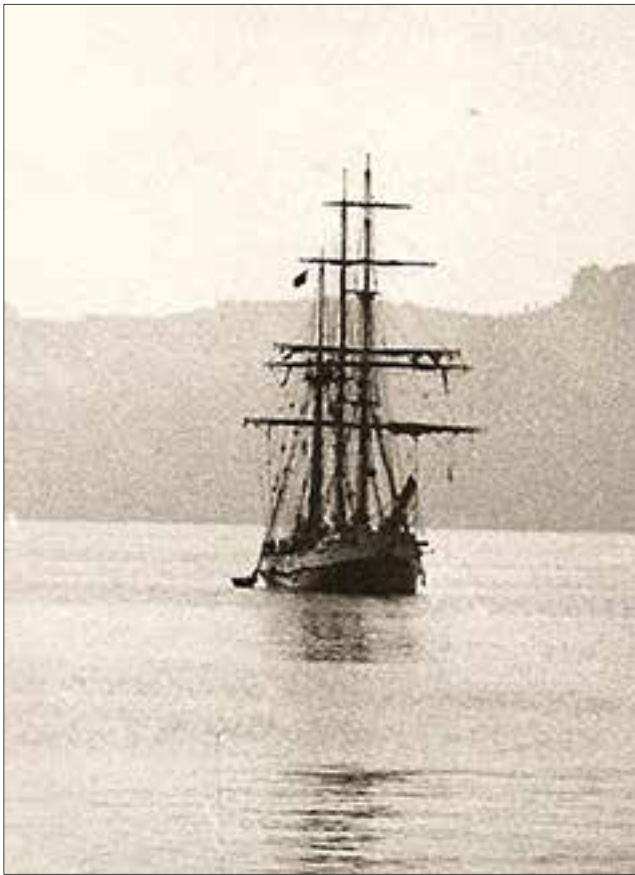
Le Palais Royal semblait étouffé par ses deux immenses cheminées en forme de cônes gigantesques. Au nord-est, il y avait le baroque «palais da pena», surgi des rêves du *Roi fou*, en pleine crise de délire romantique.

Outre le port de Lisbonne, sur le Tage, un trois mâts non modernisé y avait jeté l'ancre pour nous ravir les yeux





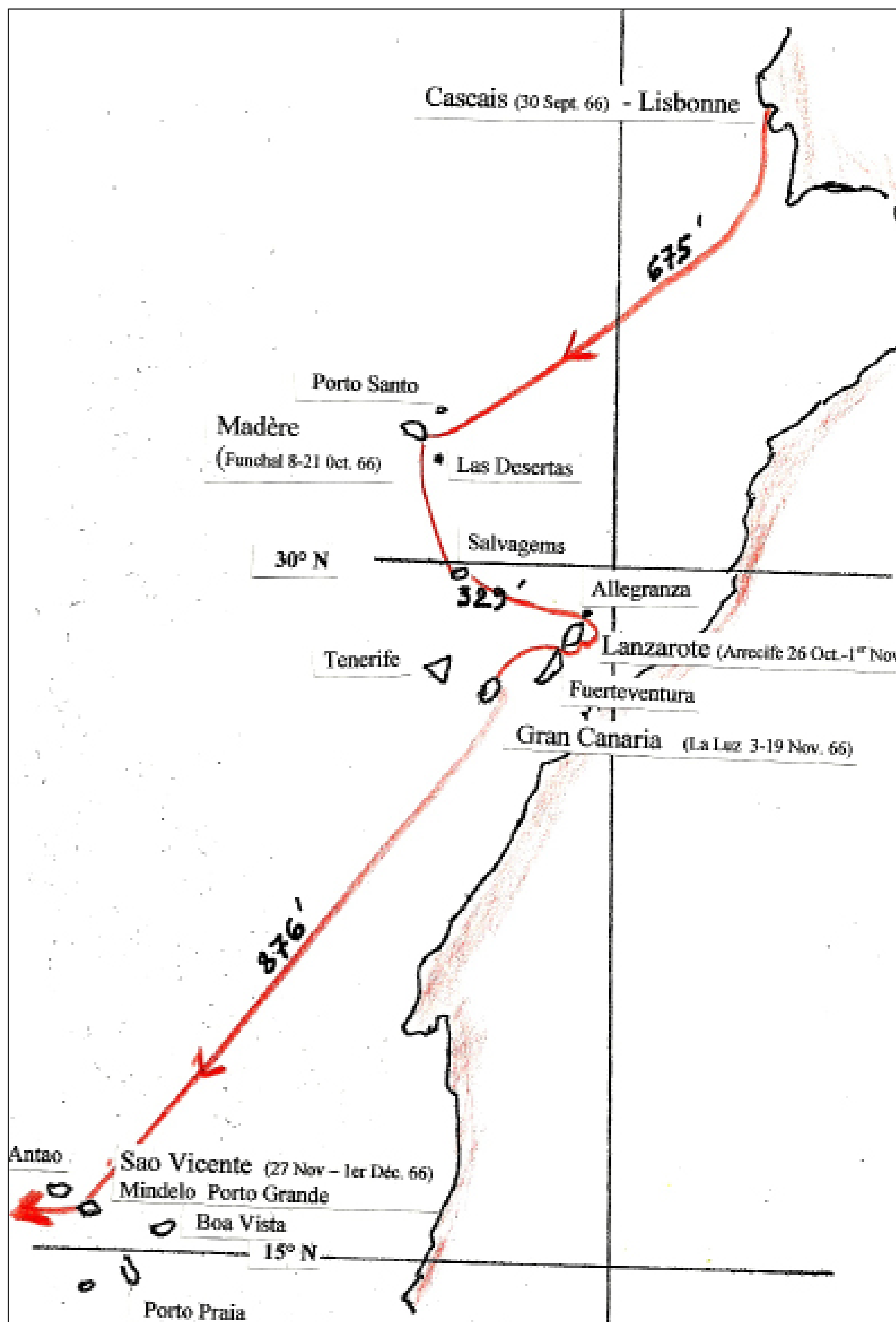




Nous allions quitter le vieux continent. Peut-être que du sommet de leurs palais de nuages, à travers les brumes si épaisses de l'oubli, Henri le navigateur, et ce fada de Louis le bavarois, regardaient en connaisseurs notre nef... En tous cas, j'étais sûr et certain qu'ils donnaient leur aval à notre expédition. Nous avions fait tellement de libations au porto en leur mémoire !



Départ de Lisbonne : Adios l'Europe ! (30 Sept. 1966)



3

L' ATLANTIDE

Certes, les Cieux étaient avec nous, mais on ne confie pas une traversée d'océan à des rigolos. Neptune et Poséidon se chargèrent de nous éprouver en nous faisant voir de quel bois d'épaves ils se chauffent. Par Zeus, on allait voir ce qu'on allait voir !

Puisque depuis plus d'un mois, il faisait beau. Aussi, c'est avec confiance que le 30 Septembre 1966, nous avons appareillé vers les Iles... nos premières îles ! ... si on veut bien oublier les Anglo-Normandes, trop humides à notre goût, Belle-Ile en mer et ... l'île Tudy que j'allais oublier, faites excuses Messieurs les chapeaux ronds et Mesdames les pen sardines !

Le lendemain 1^{er} Octobre, nous étions encalminés sous le cap Espichel, lorsque le baromètre amorça une descente vertigineuse. En soirée, le vent se leva de sud, force 5 sur l'échelle de Mr. Beaufort (et pas si bête). Nous étions cap à l'WSW. A deux heures du matin, coup de canon sur l'avant, un ridoir d'étai de foc a cassé¹⁰. Ayant bondi, nous sommes à poil dans la plume, en train de serrer la toile. Le baro baisse toujours, et la mer est bien formée en vagues déjà puissantes, sous un vent de force 7.

Un ridoir neuf remis en place, nous prenons nos tours sur la bôme à rouleau, et mettons à la cape. A midi, ce 2 Octobre, le sorcier de baromètre baisse toujours. Jusqu'où va-t-il dégringoler ? Le vent tourne suroît force 8, la mer est grosse. Nous prenons alors jusqu'à dix tours de rouleau, fermons toutes les ouvertures et nous nous mettons à l'abri, bien au sec et au chaud, à l'intérieur. Une dépression, non prévue par les météorologues portugais, allait s'engouffrer dans le détroit de Gibraltar.

10 / Par chance, notre étai de foc qui retenait le mât vers l'avant, était *double* pour éventuellement mettre des focs jumeaux tangonnés par vent arrière.

Décidément c'était notre fête ! La nuit, qui vient tôt avec un ciel d'apocalypse, verra les éléments se déchaîner un peu plus, et notre impossibilité à dormir dans le tintamarre et l'agitation de notre panier à salade. Le 3 à midi, le vent souffle force 9 à 10, la mer est déchaînée et les déferlantes arrivant de tout bord prennent un malin plaisir à s'écraser sur nous, dans un fracas de tonnerre. Nous avons confiance dans le «Beligou», qui tient la cape tout seul, sans ancre flottante, et encaisse coup sur coup sans donner de signes de fatigue. Le ciel est d'un noir d'encre, et les embruns volent en telle quantité que la visibilité est nulle. Notre décontraction est grande. Le spectacle est grandiose. Notre magnétophone gueule une musique pour feux d'artifices d'Haendel, sans parvenir à couvrir le bruit de la tempête. Le baromètre est maintenant au plus bas, il va bientôt amorcer sa remontée logique en début de soirée.

Le 4 Octobre, avec une voilure encore réduite, nous reprenons notre route. Les vents ont viré au noroît. Le 5, toute la toile est envoyée. Nous allons bon train malgré la mer encore forte. Bilan : à part une dérive sud nous ayant rapproché à 100 milles du détroit de Gibraltar, notre ridoir cassé (il avait une paille bien visible), un court-circuit à l'éclairage du compas (qui mit nos batteries à plat et nous aurait obligé de démarrer notre bécane à la manivelle si elle n'avait pas été noyée par l'eau de mer qui était rentrée en force par le tuyau d'échappement), nous nous en tirions à bon compte, et avions bien droit à un p'tit coup de Madère dont l'île était là, car ainsi qu'un bras protecteur des marins, la grande jetée fut devant nous.



Madère (8-21 Oct.1966)



Après avoir été secoués par les vagues provoquées par le passage du paquebot américain «Constitution» qui nous rasait les moustaches en nous doublant *full speed*, nous sommes entrés dans la rade de Funchal, la capitale de Madère. Antonio, pilote du port, nous passa une remorque pour aller à notre mouillage.

Nous étions le 8 Octobre, et nous ne pouvions pas prendre au sérieux

Antonio, qui nous déclara d'emblée : *«Partez avant le 20, car il y aura une tempête sévère !»*

Nous nous sentions à l'abri, non loin du Nautico club, et nous avions tant de choses à faire ! Cependant chaque fois qu'il nous rencontrait, il nous mettait en



Port de Funchal, Madère

garde contre le coup de tabac qui approchait avec la fin du mois. Il n'était tout de même pas sorcier, avait-il un secret ? Devions-nous le croire ?

En attendant, ce fut encore la fête, mais beaucoup plus réjouissante ! Jean Marie Guilloteau, un Français époux d'une productrice de vin renommé, agent consulaire de France, nous prit en main.

Il nous fit partager ses amis, visiter et connaître son île merveilleuse.

Chaque matin nous montions au sommet d'une des montagnes cernant la ville. Les chemins étaient bordés de haies garnies de fleurs particulièrement odorantes. Des ruisseaux coulaient partout. Sur les sommets, nous étions dans des forêts d'eucalyptus, ou des bois de mimosas, qui embaumaient l'air pas encore réchauffé. Il nous restait à contempler en les admirant le paysage et la rade de Funchal, avant de redescendre.

Nous avons fait le tour de l'île, et visité en détail des villages comme Camara de lobos ou Santa Cruz.

Dans ce dernier village, j'ai longuement discuté avec un pêcheur à la ligne.



Ce sage venait d'écrire 84 sonnets sur Madère ! Durant cette conversation, je regardais la prison juste à côté, et ses prisonniers qui, derrière les barreaux, nous contemplaient en silence. Pour sûr que nous étions, pour eux, l'événement de la semaine. Une procession est alors arrivée, musique et bannières déployées. Les femmes venaient d'abord, puis les hommes. Ils furent suivis d'un catafalque, car cette procession était un enterrement se rendant au cimetière non loin l 1.

Prison et cimetière, les deux enfants naturels de la dictature, se montraient, comme une caricature tellement outrepassée qu'on ne pouvait y voir du sérieux. La vérité qui crève les yeux rend aveugle, elle vous prive de toute démarche personnelle, comme un cliché qui finirait par vous rendre indifférent, à force d'avoir trop servi de preuve ou d'argument.

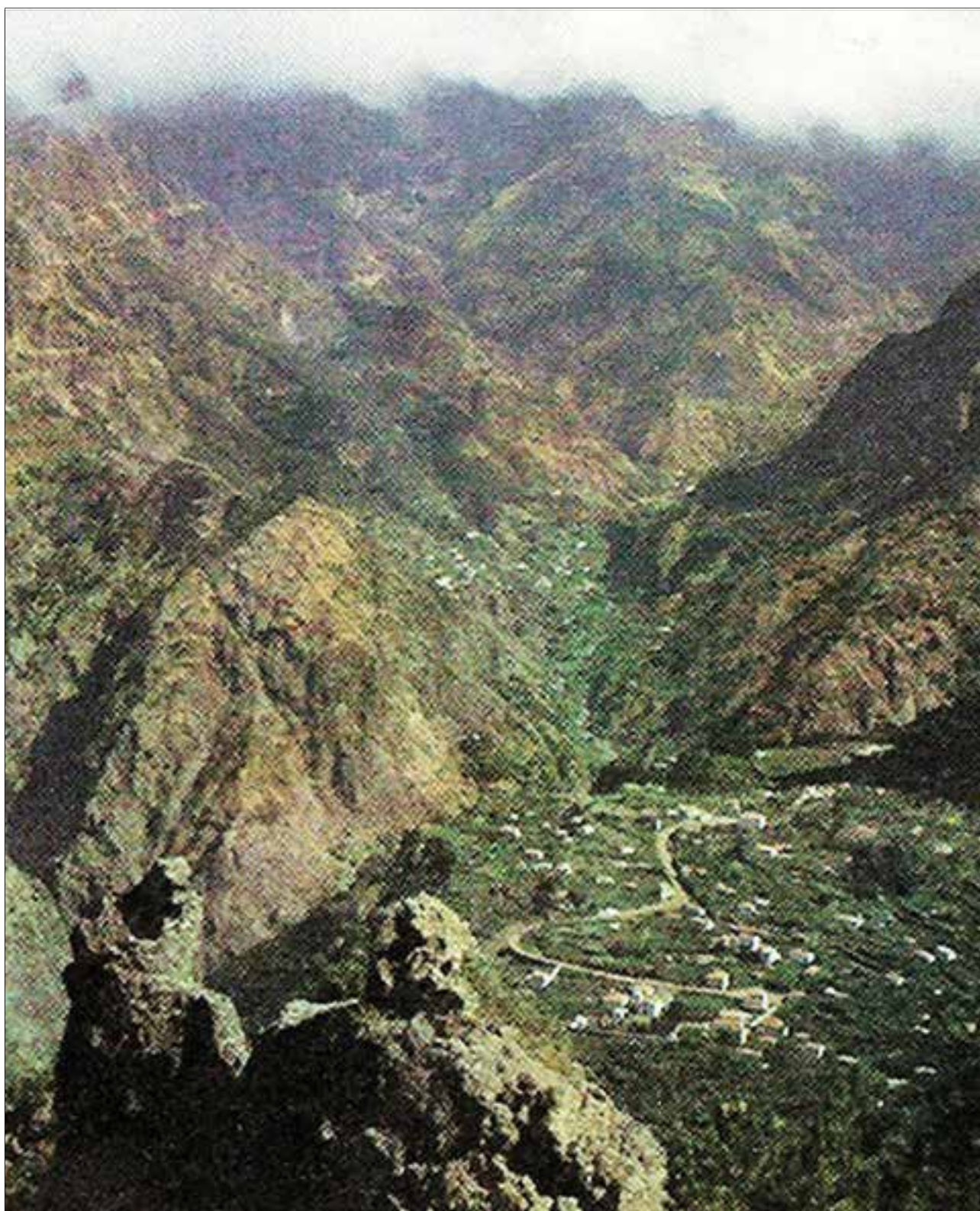


11 / Notez que chez nous, les gens SUIVENT le *corbillard*.



Camara De Lobos et au fond, le Cap Girao (2ème falaise la plus haute du Monde), Madère





Le cratère du grand volcan curial des Freiras, Madère

Tous nos amis furent réunis pour une ultime fête précédant notre départ. Aux Portugais, s'étaient joints Joke, du «Jomada» (un wanderer sorti du chantier Cheoy Lee de Hong Kong¹²), Mike et Murielle du «Neiges d'Antan» (un

12 / Que j'avais visité lors d'une escale CMCR (Cie Maritime Chargeurs réunis) à Hong Kong avant la construction de notre «*Beligou*»

folk boat bordé à clin). Mike et Murielle Gravina étaient Anglais, amoureux des poèmes français du moyen âge, et parlaient couramment notre langue. Mike était l'inventeur d'un truc en électronique, et l'avait vendu aux américains qui l'avaient embauché... ils allaient donc au boulot avec leur voilier à San Francisco ! J'ai correspondu avec eux pendant un an ou deux après notre retour. «*Il est grand temps de partir ! nous menaçait Antonio, la tempête est imminente, elle sera là le 22 !*»



Le 21 octobre en fin d'après midi, baromètre plafonnant au plus haut, aucun cirrus dans le ciel bleu, nous avons appareillé, accompagnés pendant quelques milles par le taillefer de Jean Marie Guilloteau.

A minuit, nous étions parés des dangers de l'île Bugio portant le phare du mini-archipel des îles Desertas.

Nous étions aux premières heures de ce 22. Le vent se mit à fraîchir soudainement, et la tempête nous tomba dessus. Sapristi Antonio était réellement un sorcier ! Nous avons peu souffert, mais les *noticias de las Canarias* nous apprirent que Madère avait drôlement dérouillé.

Le 26, nous avons mouillé à l'abri de la jetée, à l'heure des vêpres, dans le port d'Arrecife de l'île de Lanzarote. Lave, cendre, mer et soleil, nous arrivions sur la lune, et après la verdure de Madère, nous étions en plein erg.



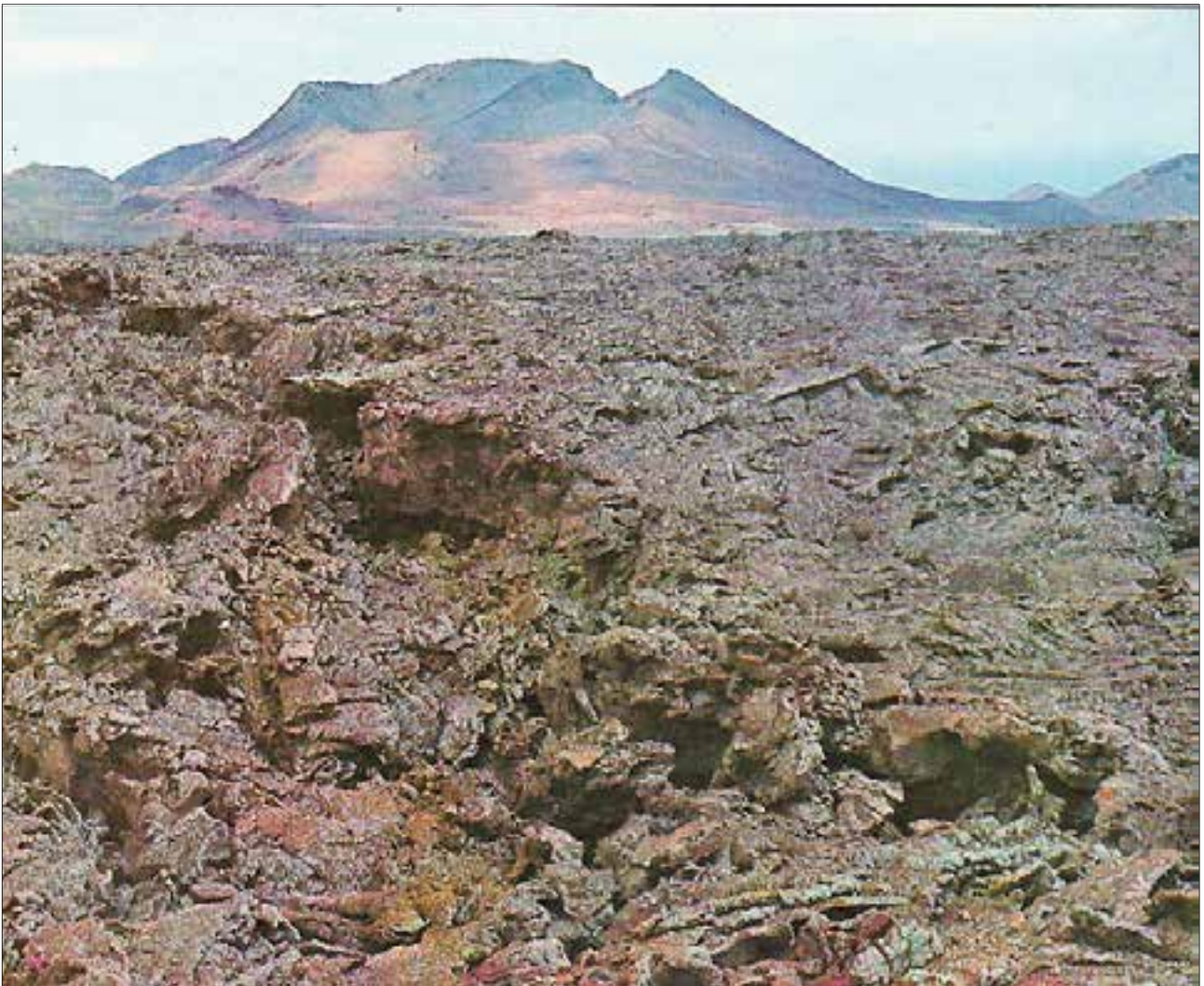
Avec papa Reitz, le *roi de la frite* et du catamaran Pivert, le «Bengali», nous avons loué pour deux jours, non pas le LEM de la NASA, mais un minibus, afin de découvrir cette étrange planète, où chaque pied de vigne pousse dans un mini-cratère afin de récupérer la rosée et de ne pas crever sous l'action de la chaleur diurne.

Il y avait alors deux attractions valant leur pesant de moutarde : les 150 chameaux montant les touristes à la montagne *de fuégo*, et *El Pollo d'Arrecife*, un malabar, un monstre de 130 ou 140 kilos. Champion d'Espagne de lutte, il était caporal de la Policia de son



El Pollo d'Arrecife aidant une vieille femme à pousser son éventaire

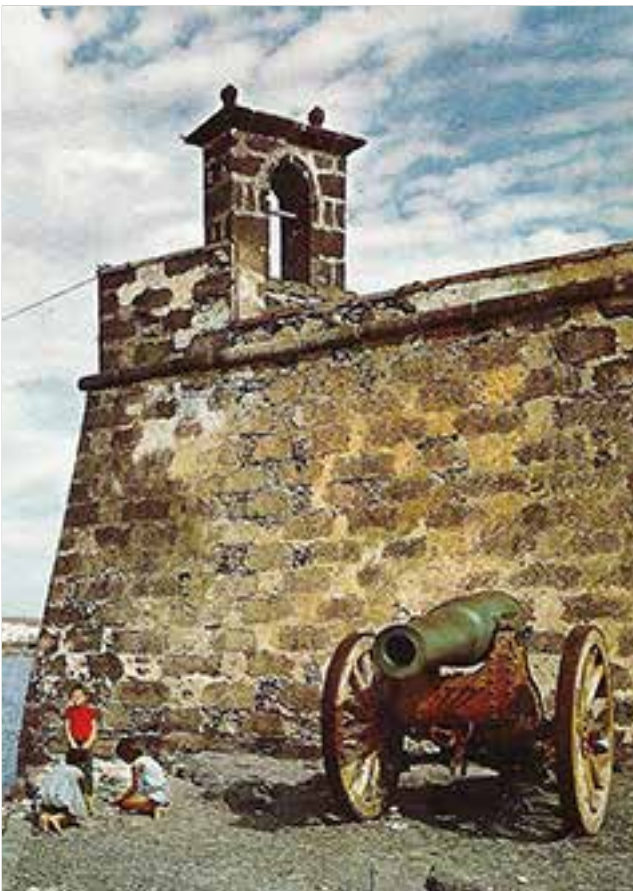
métier. S'appeler le poulet et ... être flic ne l'amusait pas, puisque d'autres noms d'oiseaux étaient utilisés dans sa langue pour désigner, plus ou moins gentiment, les gens de son métier. Lorsqu'il réglait la circulation, assis à la terrasse d'un bistrot, il donnait de grands coups de sifflet à roulette, dont personne ne se souciait. Il circulait sur une petite motocyclette écrasée par son large séant. Lorsqu'il croisait alors un de ses amis dont nous étions, il se redressait et saluait à la façon romaine, je veux dire ... fasciste. Il nous promena parfois dans une minuscule Fiat 600. Son pot de yaourt n'avait plus d'amortisseurs depuis longtemps.



Lanzarote : lave, cendre, mer et soleil, nous arrivions sur la lune...



Les chameaux montant les touristes à la montagne de Fuego, Lanzarote



La veille de notre départ, le «la ora na» des Martinet nous rejoignit au mouillage, des amitiés furent rapidement nouées.



Partis le jour de la Toussaint par le détroit de Bocayna, nous sommes restés du 3 au 19 Novembre à La luz, le port de Las Palmas, Gran Canaria. À l'époque, il n'existait pas de port de plaisance dans l'île, et une couche de quelques centimètres de mazout recouvrait les eaux du bassin où nous devions impérativement séjourner par décision des autorités. Alors malheur à ceux un peu chauds certains soirs, qui prenaient un bain forcé ! Inutile de dire que les occupants de la petite vingtaine de yachts, qui préparaient alors leur

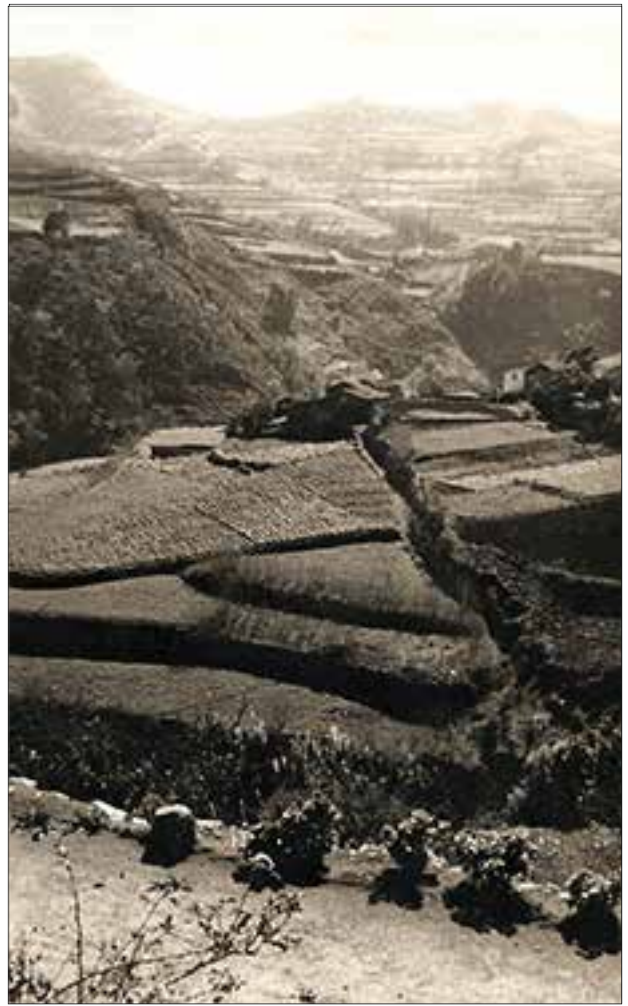
grand départ, râlaient très fort, surtout les six yachts français.

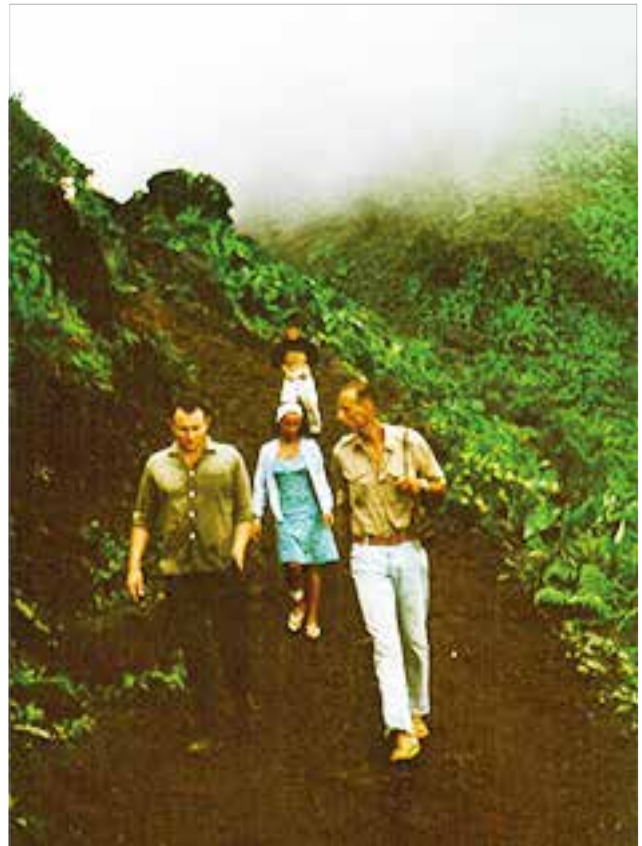
Nous attendions la fin officielle de la saison des cyclones en Atlantique. Nous devions aussi caréner sur un grill lors d'une basse mer, faire des vivres bon marché (tout étant hors taxe) et visiter cette île alors superbe qu'était Gran Canaria, malgré déjà l'étalage de chair rose des Nordiques sur les plages de Las Palmas, où poussaient de gigantesques hôtels.

Nous avons loué des scooters pour effectuer de grandes ballades, notamment en allant au sommet enneigé du pic de Teyde, grimpant par Terror, redescendant par Gando, sur des routes se transformant en chemins avec l'altitude.

Il y eut de jolies *fiestas* chez les pêcheurs, avec *flamenco* et *fandangos* improvisés, lors d'échanges culturels de pastis contre de l'anis, avec dégustation de *gambas*, *calamares* et autres douceurs cuites sur les *canouns* à la poupe des chalutiers. Dans le monde entier, au cours de notre voyage, les pêcheurs ont été plus accueillants que les autorités, pour lesquelles un plaisancier ne sera que source de travail, et peut-être de troubles à leur quiétude ronronnante habituelle !

Sur le bassin, nous avons également partagé de la joie et de la nourriture avec les Jourdan du Grénam «Schnouffi», le «Komet Star» des Muraz, sur l'«Aile Noire», puis bien entendu sur le «Ia ora na», et enfin sur le minuscule «Plumette» arrivé de Lisbonne.





(A droite) Jean Louis Martinet

Pour une traversée de l'Atlantique, en période garantie sans cyclone, les risques encourus par un équipage de yacht, solide et bien avitaillé, sont nuls, en dehors du jet à la mer par des équipiers malveillants, d'un infarctus du myocarde, d'une péritonite aiguë ou de la phtisie galopante. Malgré tout, à cette époque, bien des yachts allaient jusqu'aux îles Canaries, puis faisaient demi-tour, attendant une meilleure année, ou un courage plus grand.

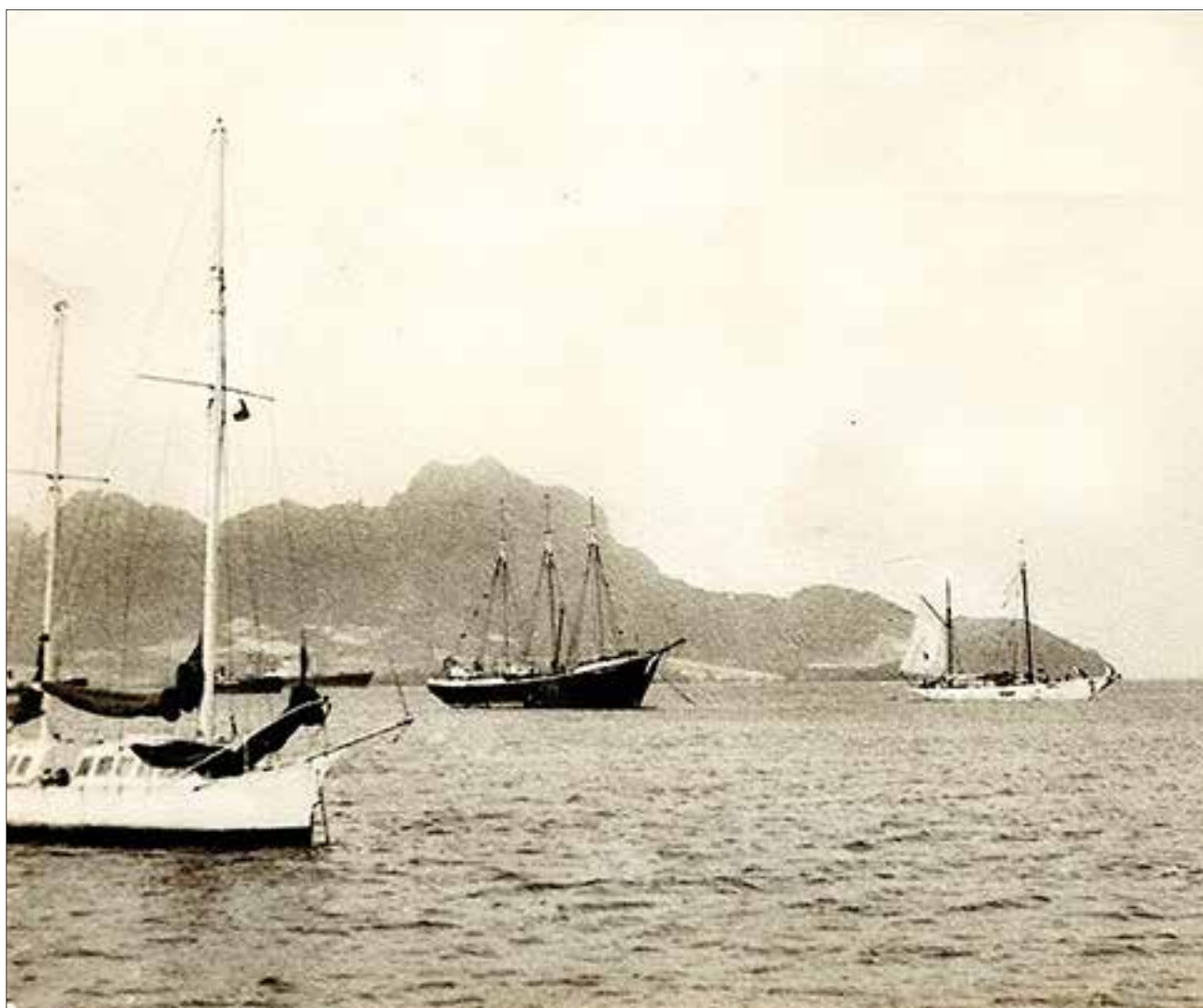
*

Puisque nous devions passer très près de l'Archipel des Îles du Cap vert, nous avons pensé qu'il serait intéressant d'y faire escale lors de notre recherche des alizés, toujours plus sud. Partis de La luz avec un bon vent arrière, nous avons pu tester nos trinquettes jumelles. En raison de leur faible surface (24 mètres carrés), nous avons décidé de barrer, en gardant le maximum de toile, c'est à dire grand-voile et foc tangonné, auxquelles, nous ajouterions parfois une trinquette.

L'archipel des îles du Cap Vert était encore une colonie portugaise (indépendance en 1975) et de ce fait, encore plus arriérée que sa mère patrie. Le monde ignorait Césaria Evora. Il y avait peu de choses à voir dans cette île, pelée et

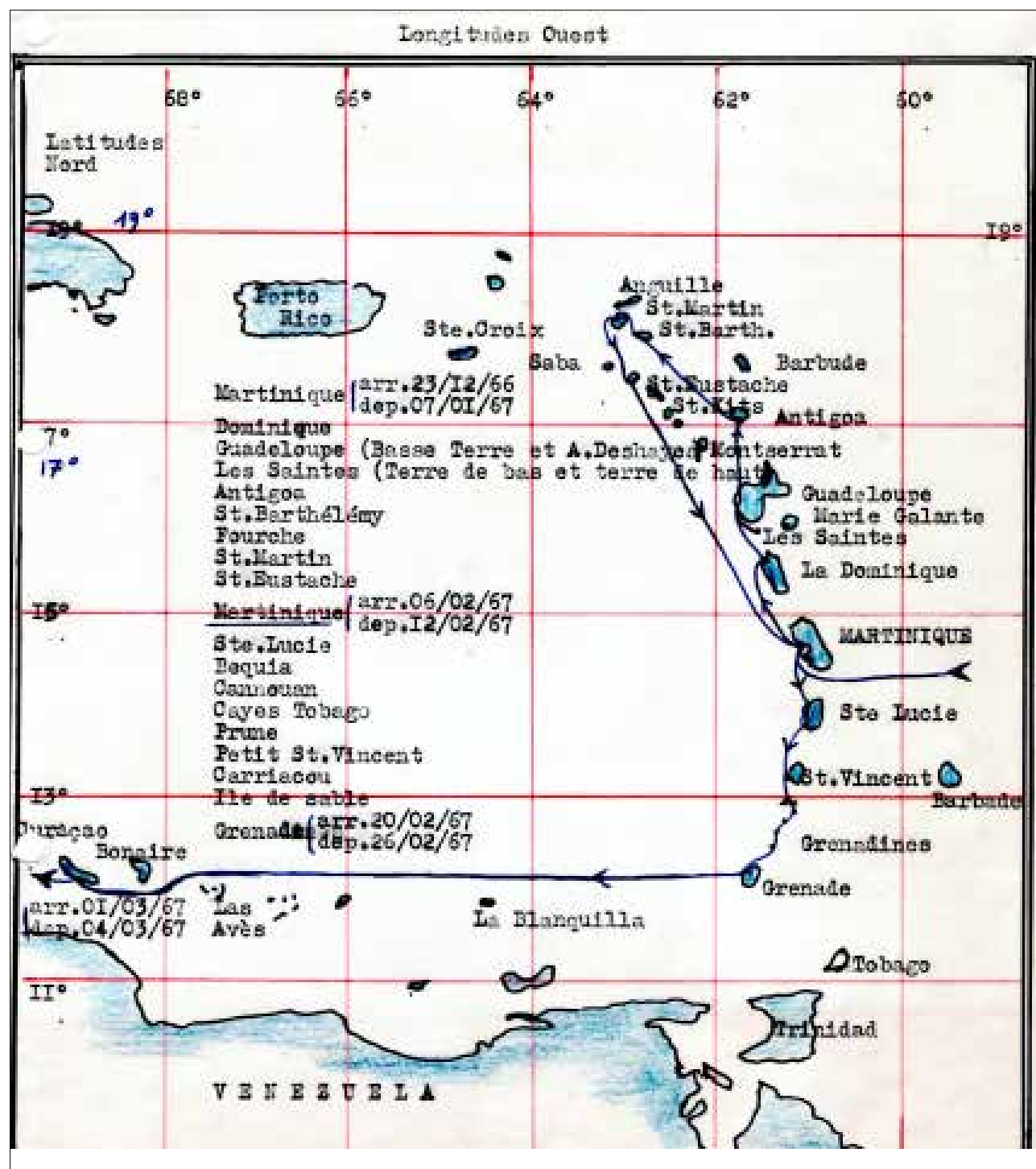
pauvre. Nous en sommes vite partis le 1er Décembre, après avoir pu acquérir quelques rares fruits et légumes, et avoir fait la queue comme tout le monde au robinet public, pour récupérer quelques jerrycans d'eau douce, cette eau qui manquait si cruellement aux îliens !

Les cotres et goélettes, faisant du cabotage entre les îles, nous ont offert un spectacle rétro d'un autre siècle, dès notre arrivée le 27 Novembre 1966, à Porto Grande, le mouillage de Mindelo dans l'île de Sao Vicente. Une baleinière grée en ketch, l'«Orohena» de René Blondeau, arborait le pavillon français. Ce skipper était un sympathique original, qui était en train de soigner ses propres caries dentaires avec de l'araldite !



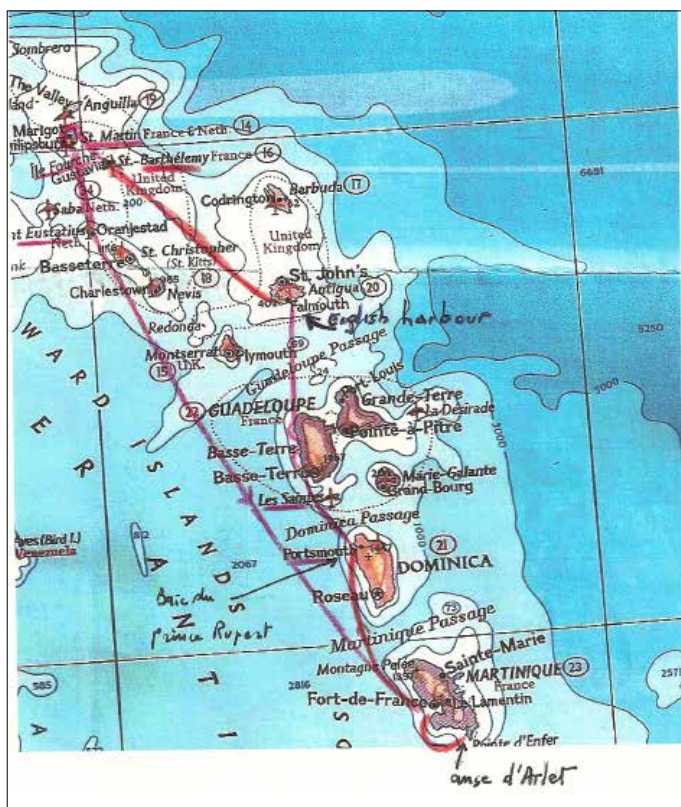
Le mouillage de Mindelo (à gauche, l'«Orohena» de R.Blondeau), îles du Cap Vert

L'immensité de l'Océan Atlantique s'ouvrirait désormais devant notre étrave :
 Cap à l'ouest, et *tout d'sus vers les zamériques les p'tits gars !*



4

ÎLES CARAÏBES



Partis de Mindelo, nous sommes passés par le sud de la Martinique, en longeant la Roche du diamant, et avons pris une place au fond du bassin du carénage à Fort de France. Il était 22h30, ce 23 Décembre 1966. A minuit, nous prenions notre premier planteur en attendant l'heure du *petit décollage*.

Pour cette traversée de 2.271 milles (6.502 depuis Ouistreham), nous avons mis 22 jours et des poussières. Par la suite, cela fit beaucoup rire les fanas de transat de ceci ou de cela, eux qui parcourent en pros les océans à bord

de leurs trimarans, ces engins triplement drôles par leur nombre de coques, au nom du père, du fils, et du Saint Esprit par leur tendance à chavirer ou péter si la toile n'est pas rentrée à bon escient. Ils n'ont pas le temps ni la possibilité de regarder un coucher de soleil avec rayon vert, car ils ont l'œil uniquement braqué sur le speedomètre, ce vulgaire compteur de vitesse que Noé n'a jamais deviné, puisqu'il préféra caresser la panse rebondie de ses tonneaux, qui ne devaient pas résonner aussi creux qu'un discours électoral.

Les pros de la voile sont des gens sérieux, au point d'impressionner et faire cracher des sponsors, pourtant réputés avares. Hélas, je les ai vus méprisants envers le père peinard des océans, comme un capitaine à galons dorés vis-à-vis des écraseurs de crabes, un amiral devant un gabier de poulaines !

Lorsqu'on annonça que notre record journalier avait été de 159 milles pour 24 heures, le rire fut si énorme que son vent m'en gonfle encore ! Allez leur expliquer à ces génies, pilotés sûrement depuis la terre par des spécialistes météorologistes, pour qui les satellites donnent une vision des masses d'air et de nuages chaque fois qu'ils titillent leurs boutons magiques, que trois journées de calme plat, ainsi que la faiblesse des alizés, ne nous ont permis qu'une moyenne générale de 4.24 nœuds !

On a tout juste pu les faire baver d'envie, en parlant du gros thon rouge et des 15 coryphènes, que les Néréides ont accrochées à nos lignes, et que nous avons bien cassé avec science et amour, refusant de pêcher davantage de ces merveilleux arcs-en-ciel à nageoires, le record de quoi que ce soit ne nous inté-



ressant guère. Nous n'avons jamais eu les yeux plus gros que le ventre !

Notre méthode, très simple, était celle des thoniers bretons : 20 brasses de fil d'acier mono toron sur lequel nous montions, à l'aide d'un amarrage souple, un hameçon recouvert d'une sorte de mini-faubert en fils de nylon de couleur bleu-ciel ou mauve. Nous pourrions aussi parler de baignades, bronzages, lectures et musique, entre deux palabres avec l'homme de quart assurant une veille à haute sécurité, surtout la nuit, lorsque la légère houle d'alizé nous berçait dans nos rêves

exotiques et fleuris.

Nous avons décidé d'avoir une vue générale des petites Antilles, par un maximum d'escales dans un minimum de temps, préférant cela à un séjour donnant une vue approfondie de seulement un ou deux coins, ce qui était généralement le cas, hélas, des circumnavigateurs. Evidemment, j'approuvais totalement la décision prise devant quelques ti-ponches, tout citoyen des îles sachant que le rhum est un catalyseur d'idées très efficace. Néanmoins, j'ai émis cette réserve, alors que nous proclamions bien haut «on pourra toujours revenir explorer en détail les meilleurs mouillages» : plus le temps passe, plus le tourisme se développe. La ruée américaine en chemises à fleurs et bermudas criards, entraîne



TROIS HARDIS NAVIGATEURS A BORD DU YACHT BELIGOU

Le yacht Beligou est amarré au Quai Ouest depuis le 23 décembre. Son équipage est constitué par trois jeunes Normands (dont deux officiers de la Marine Marchande) qui ont l'intention de faire avec leur voilier le tour du monde.

Ils ont atteint la Martinique après vingt-deux jours de navigation et en passant par les îles du Cap Vert.



France Antilles du 28/12/66

une pluie de dollars qui arrose pleinement les richards, mais dessèche les cœurs des pauvres, qui deviennent plus qu'envieux, dénature la gentillesse indolente, au point que déjà, elle se monnayait et que le folklore ne se trouvait plus qu'en shows. Ainsi, pour voir des danses en costume, nous avons dû nous faire inviter par des copains officiers sur un paquebot de passage. «Adieu foulards, adieu madras» !

En dehors des amis des yachts et de quelques indigènes colorés, nous avons eu peu de contacts avec les gens, et aucun avec les Blancs de blanc du cru. Nous avons renoué avec le joyeux colonialisme de papa en utilisant les multiples services de *la Léopoldie*, une cuisinière doudou qui nous amusa beaucoup, et je revois son regard fusilleur, lorsqu'elle crachait dans une sorte de sifflement après une de nos réflexions «*Alors, tu me prends pour une Américaine noire ?*»

Lors de nos 26 escales dans 20 îles différentes, comme à notre habitude, nous avons préféré les petits mouillages aux escales traditionnelles dans les grands ports ou sites, sauf en ce qui concerne Fort de France, base de départ vers les îles du nord, puis ensuite, du sud.

Pour éviter les problèmes ordinaires d'un mouillage forain en Martinique, nous sommes restés dans le bassin du carénage du port de Fort de France, malgré ses odeurs d'égout et ses moustiques. Rien n'est parfait, et entre deux maux, il faut choisir le moindre. Le «*Ia ora na*» nous y a rejoints.

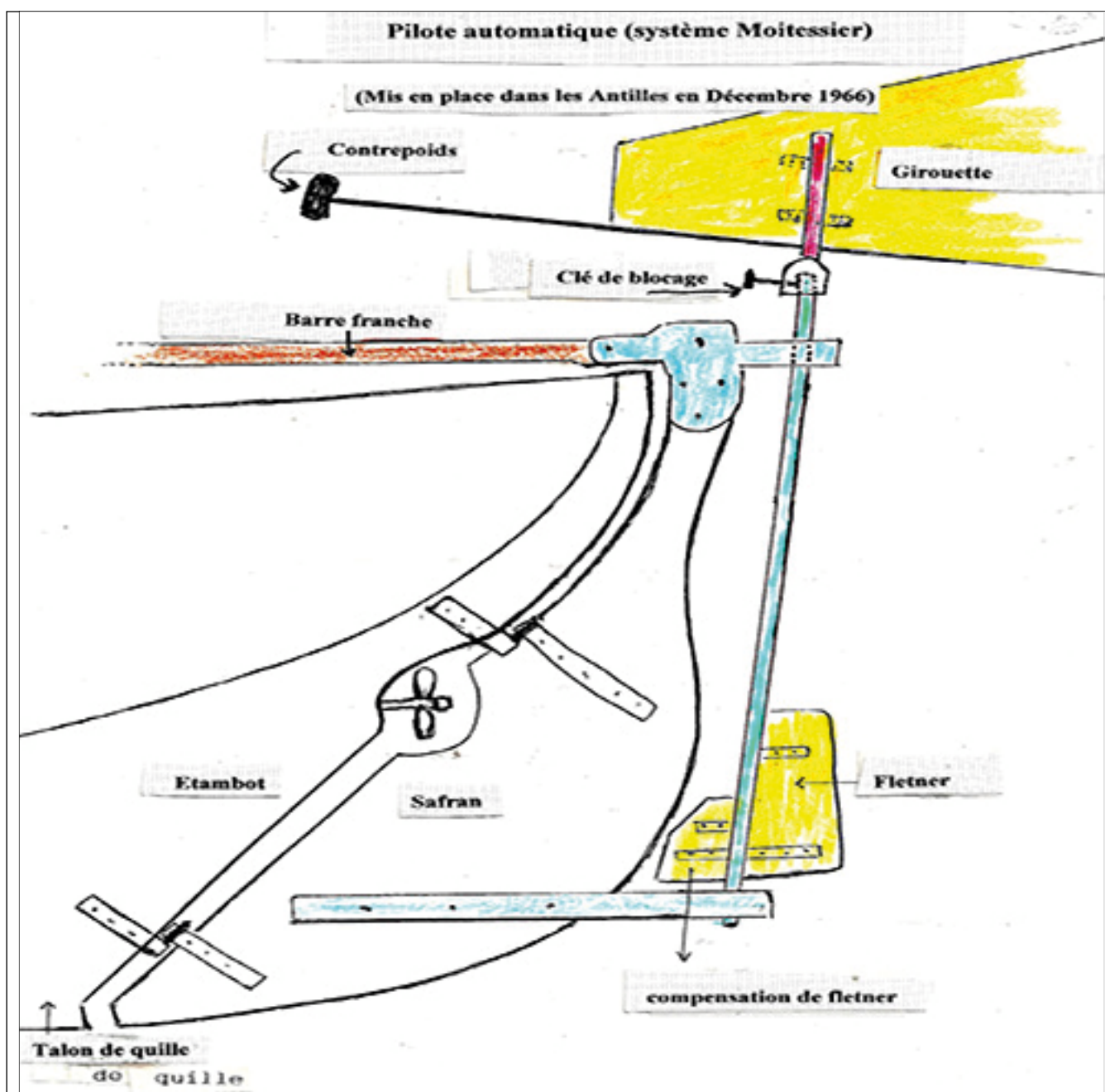
Nous étions à deux pas de la Savane, à portée de poignée de main des navires bananiers chargeant lentement les fruits pour la métropole¹³, nous y trouvions

13 / Le transport en conteneurs frigos n'existant pas encore au temps où les fruits exotiques et les bananes avaient de la saveur !

les copains de cours¹⁴ ou d'embarquements à bord des cargos, nous y faisons du ravitaillement en gros : pinard en bonbonnes, patates, alcools et tabac, nous y avons table ouverte, et quel Noël, nom d'un chien !

Pour le réveillon du jour de l'an, nous avons invité les copains des voiliers amis sur le nôtre. La fête continua.

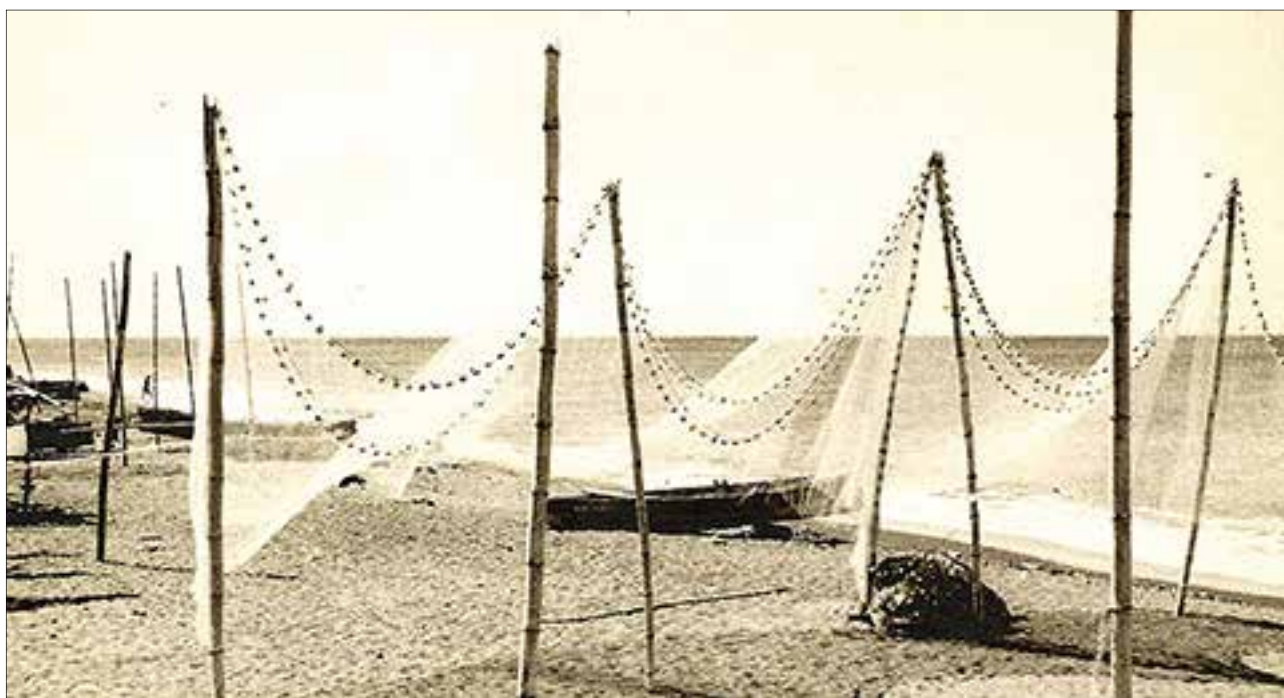
Il y eut des virées avec mouillage en face du village du prêcheur, dans le nord de l'île, puis aux anses d'Arlet dans le sud, où Jean-Louis Martinet du «Ia Ora Na», ex-copain de Bernard Moitessier, nous fabriqua un régulateur d'allures selon le modèle de Bernard.



Le régulateur d'allure, système Moitessier, que nous appelions... pilote automatique !

Ce système à *fletner* était bien loin de la technologie de l'«Eryx II», le 25 mètres «Camper & Nicholson» de Monsieur le Comte de Vogüe, qui nous invita somptueusement, car il avait un grand cuisinier renommé. Il en profita pour nous montrer le dernier cri de la technologie, notamment en ce qui concernait le gyropilote.

Ce brave comte, qui ne comptait pas, avait forcément un capitaine sur son voilier aux gros moteurs. Il paraît que, d'après la légende, il était également éclairé en matière de navigation. Ainsi, chacun faisant son point d'étoiles le matin, puis se disputait pendant toute la journée au sujet de quelques dixièmes de milles de différence, dans la position portée sur le routier atlantique !



Anses d'Arlet, Antilles

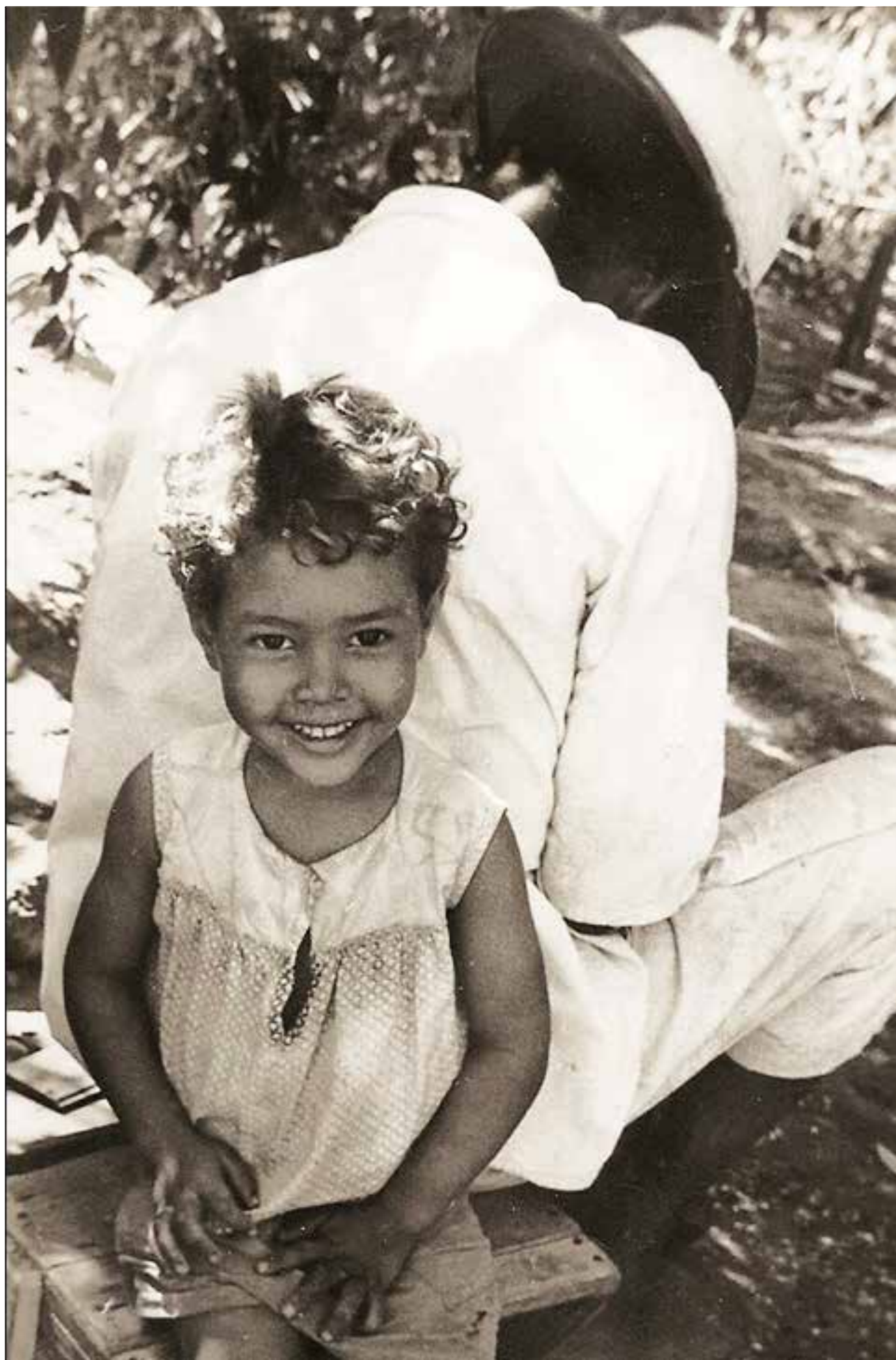


Mesdames K... et Doudou



Village du prêcheur







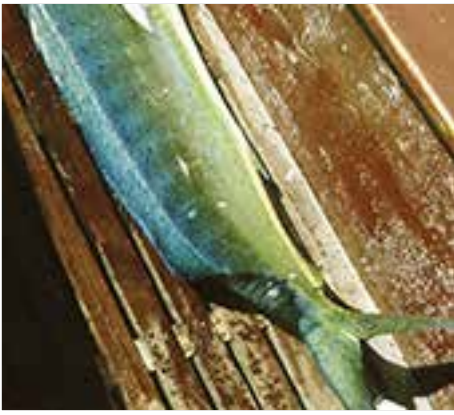
Doudou et sa famille (Village du prêcheur)



*

Nous nous sommes arrachés aux délices martiniquais, le 10 Janvier 1967 à l'aube, pour notre tournée du nord.

Dans les canaux entre les îles, l'alizé se renforçait comme dans une tuyère. Cela, joint à la houle venue de très loin, contribuait à donner une mer assez



forte et désagréable. En contrepartie, même avec un bon nombre de tours de rouleau à notre grand voile, nous avions le feu aux fesses. Parfois la chance nous accordait en prime une coryphène ou une bonite.

Que de souvenirs colorés comme dans nos rêves de jadis ! Le soleil levant, en baie du Prince Rupert dans l'île de La Dominique, était apparu tout jaune dans l'encadrement du hublot au-dessus de la couchette de Claude, qui me faisait vis-à-vis dans le carré. Il me tira du sommeil, et m'entraîna sur le pont. Nous étions ancrés, parmi des cotres et des goélettes de cabotage, sur une eau plate et transparente.

Quel calme, après la nuit de bagarre avec nos voiles dans un vent fort, pour slalomer sous l'éclairage des étoiles et ses planètes particulièrement brillantes sous les tropiques, dont l'air est pur, slaloms indispensables afin d'éviter à la dernière minute la silhouette ou le lumignon à pétrole des caboteurs à voile arrivés bien avant nous, et la tombée de la nuit, à leur mouillage. Des gosses vinrent en canot me souhaiter la bienvenue, la rade était déjà bien éveillée et je me sentais bougrement heureux !



La Dominique (Portsmouth, baie du Prince Rupert 10-12 janvier.1967)

L'après midi, la forêt bruyante qui cernait la baie nous incita à faire une promenade le long du gros ruisseau venu des hauts sommets, et qui déboulait sur la plage, sous notre nez. Dans cette partie de l'île, il n'y avait aucune culture, pas la moindre canne à sucre. Fleurs, papillons, oiseaux mouches et autres, de toutes sortes, de toutes couleurs, se partageaient la végétation tropicale. C'était l'origine du monde !

Au bout de la plage, quelques cabanes abritaient des noirs. Très pauvres, mais souriants à notre passage, ils travaillaient à la restauration d'un grand canot, sous la direction d'un blanc. Ce représentant de la race conquérante, apparemment seul de sa couleur dans le secteur, nous ignora totalement. Probablement British, superbe et supérieur. Il ne nous accorda ni un regard, ni une parole. Quant à répondre d'un simple mot à nos salutations, cela lui eût sans doute arraché la langue. «*Shocking !*» devait-il penser... Avons-nous été présentés ? Peut-être ajoutait-il dans son for intérieur : «*God save the Queen !*». Comme les autres, il a dû sûrement partir le jour de l'indépendance (en 1978), et en caleçon j'espère !

*



Amarrage sur coffre, en rade de Basse Terre en Guadeloupe. Le «la ora na» nous accompagnait.

Guy Tessier, ingénieur du port et des ponts et chaussées, nous fit une belle réception chez lui à Saint Claude, et nous emporta en grande virée au sommet du piton de la Soufrière, dans des fumerolles empoisonnées au soufre. La marmite du Diable, dans le grand chaudron du cratère, avait des bulles énormes qui éclataient à la surface de la lave molle. Nous jouissions d'une vue impressionnante sur l'archipel. L'ombre des cumulus d'alizé cou-

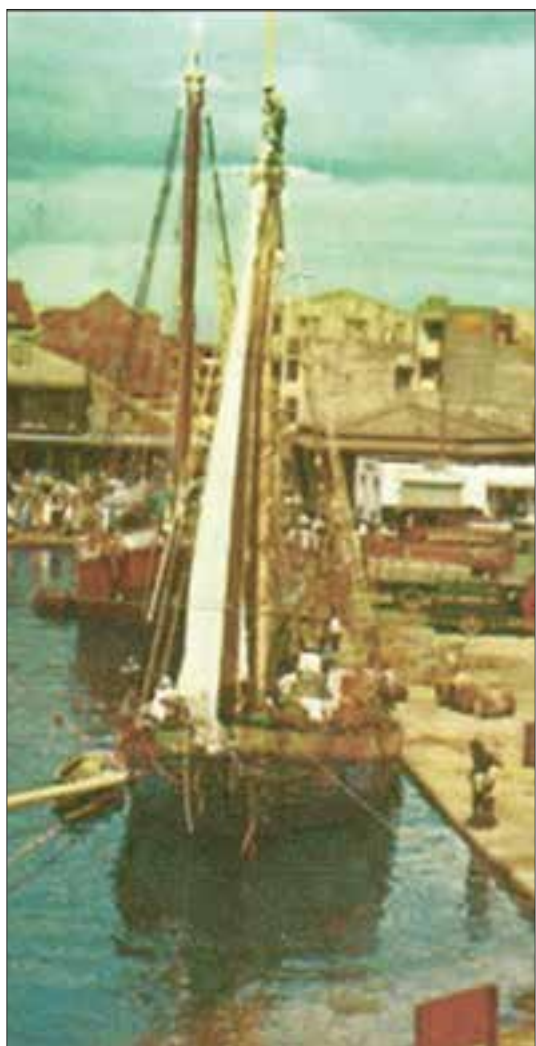
rait à la surface de l'océan, gris comme du vieil étain.

Nous avons également fait une virée aux chutes du Carbet.

Nous avons pris le temps d'aller mouiller dans l'anse à la barque, et même celui d'un retour sur nos pas vers l'archipel des Saintes.

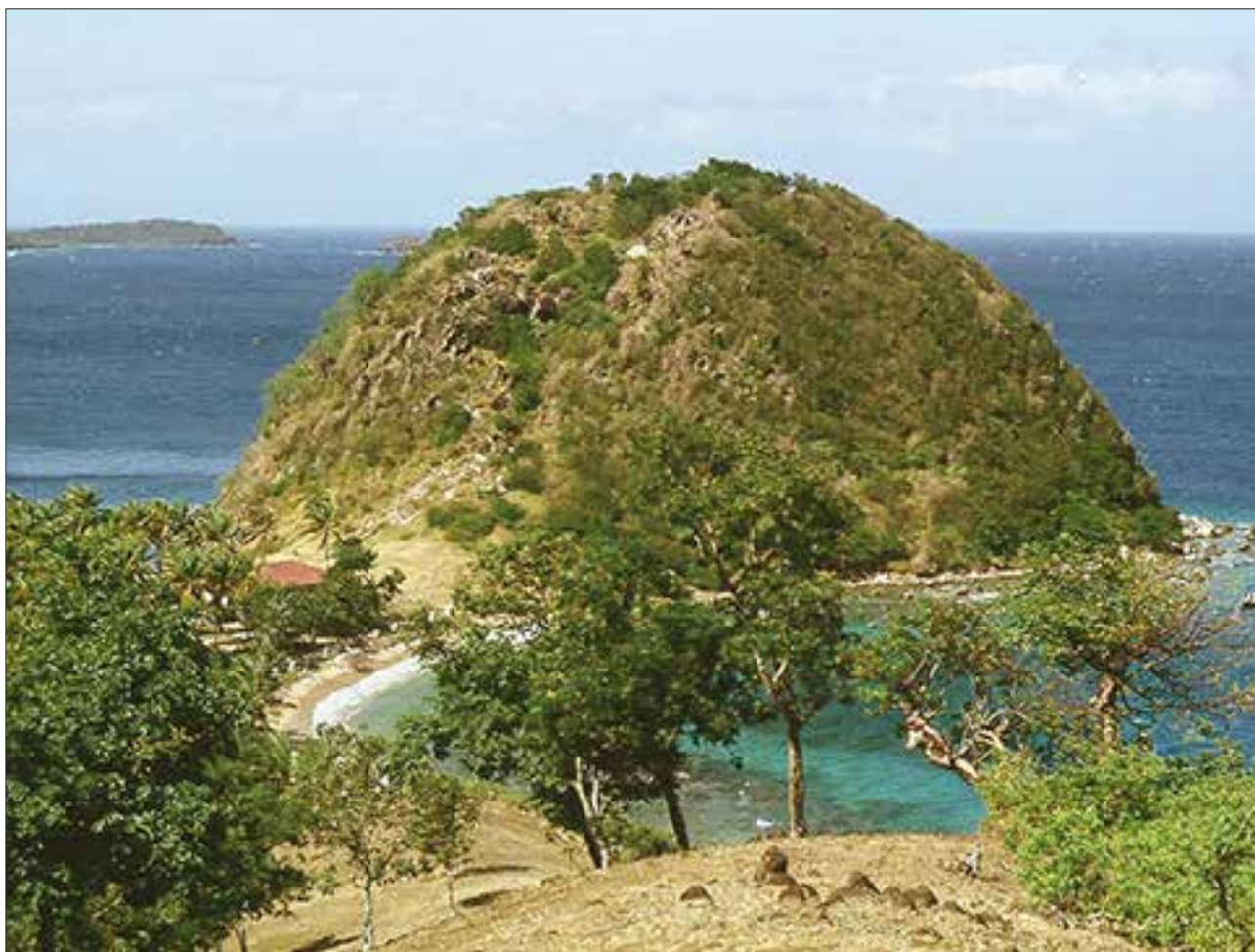


Basse Terre, Guadeloupe – Les goélettes de cabotage



Vers la Soufrière, Guadeloupe

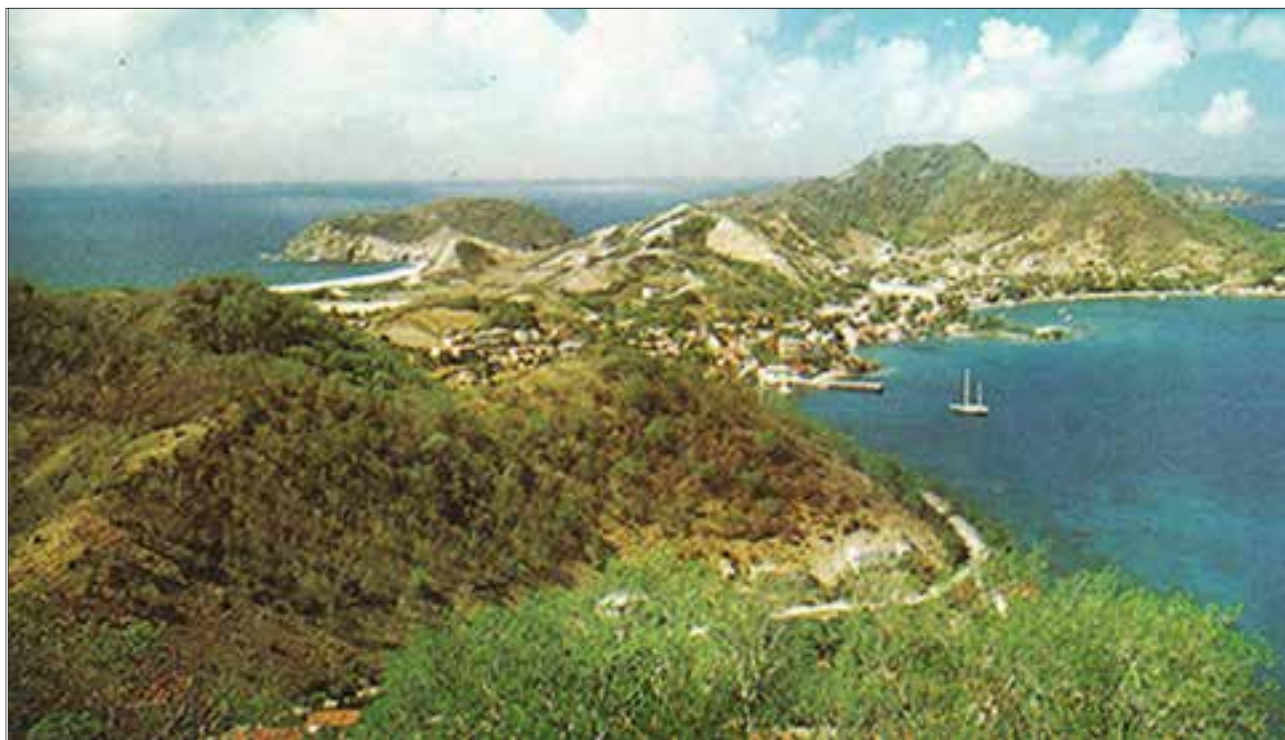
Aux Saintes, nous avons effectué un premier mouillage à Terre de Bas dans Petite Anse, puis à Terre des Hauts, au Bourg des Saintes. C'était alors un mouillage idéal pour les voiliers, les touristes du dimanche ne venaient pas encore de Pointe-à-Pitre pour y pique-niquer, c'est à dire ... piquer en faisant la nique aux écolos, tandis que les Saintois rêvaient d'un *airport* international et d'une nuée de paquebots, déversant des flots de dollars. C'est d'ailleurs sur la mauvaise piste créée plus tard, que notre ami Jean-Louis se crashera avec son avion, en venant chercher, un jour de cyclone, la victime d'un infarctus devant être soigné à Basse-Terre.



Les Saintes

Nous sommes montés au sommet de l'archipel, sur la Montagne du chameau, guettant les iguanes au passage avant qu'ils ne soient empaillés pour les touristes qui achètent n'importe quoi. Quel dommage qu'on n'ait pas empaillé les derniers Caraïbes, je suis sûr que le musée de l'homme en eût accueilli un !

Le fort Napoléon se ruinait doucement. Terrain militaire, il était bien clos par l'armée, peut-être au cas où l'Empereur s'aviserait d'y revenir ! Nous avons emprunté un passage secret, indiqué par un gamin, pour le visiter. Nous n'y avons rencontré aucun fantôme, mais un délabrement certain !



Les Saintes

Par l'anse Deshaies en Guadeloupe, nous sommes remontés à English Harbour, dans l'île d'Antigua. Claude avait embarqué sur le voilier de Jean-Louis pour prendre des photos du «Beligou», avec un tour de rouleau dans la grand-voile. Finalement, la régularité et la facilité du système de bôme à rouleau nous convenaient parfaitement.



Il vole !... avec des tours de rouleau à la grand voile.

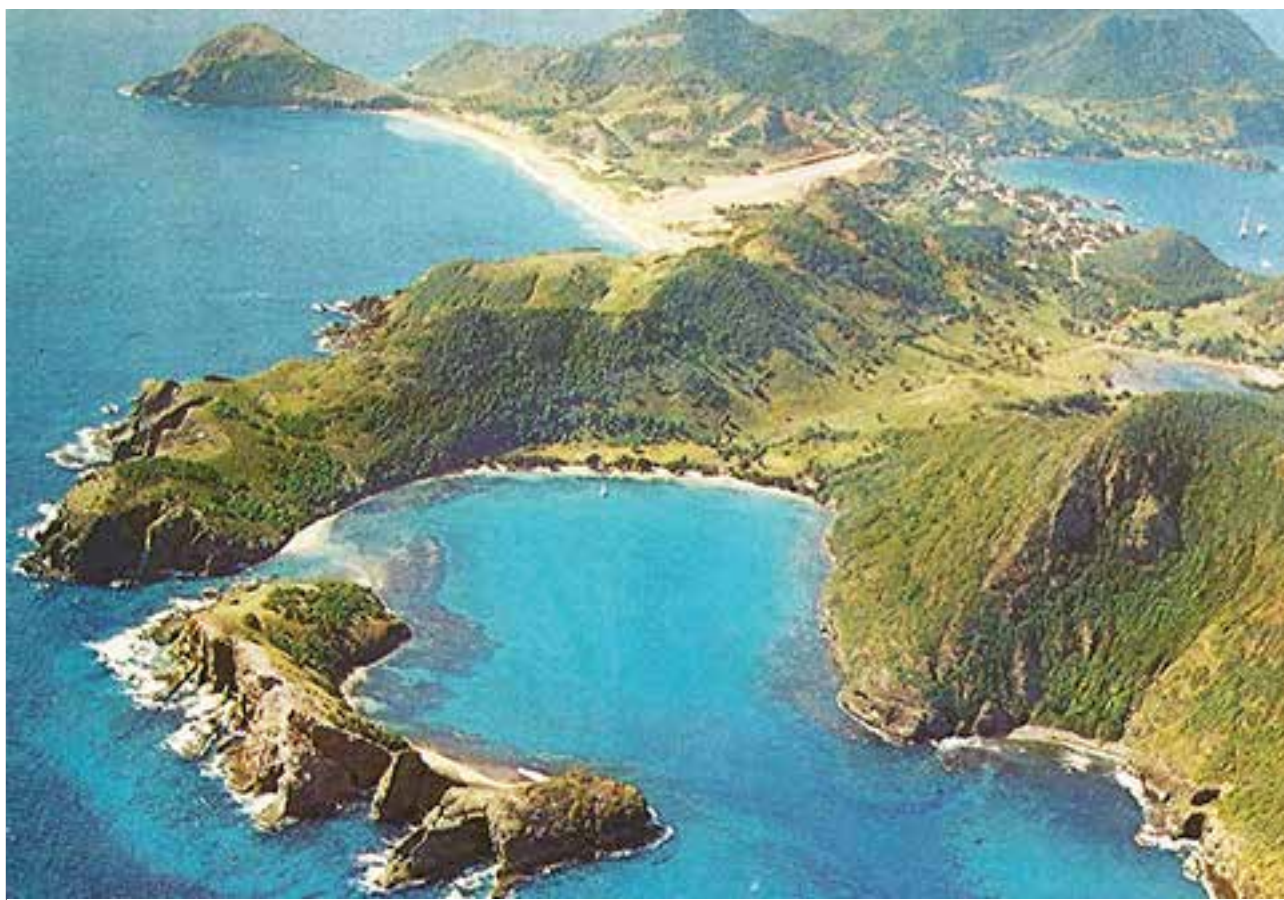




Jean Louis Martinet à la barre de «la ora na»

Dans le sud de cette île, il y a, dans les falaises, des tuyaux d'orgue et des remparts. On met le cap dessus, et juste avant de percuter les rochers, on vire à droite derrière les falaises. Une passe s'ouvre alors, et on tombe en plein English Harbour ! Ce n'est pas sorcier à pratiquer, mais moins évident pour trouver la faille rocheuse lorsque le soleil, qui ne donne guère d'ombre à l'heure de la méridienne, aplatit tout relief.

Cet endroit fut la *base number one* des Anglais dans les Antilles. Nelson, en personne, la commanda. Bâtiments en grande partie restaurés, remparts, végétation et flore, ainsi que de grosses goélettes, nous donnèrent l'impression d'avoir pénétré par mégarde dans le décor d'un film sur la flibuste.



English harbour, sur l'île d'Antigua : le décor d'un film de flibuste

*

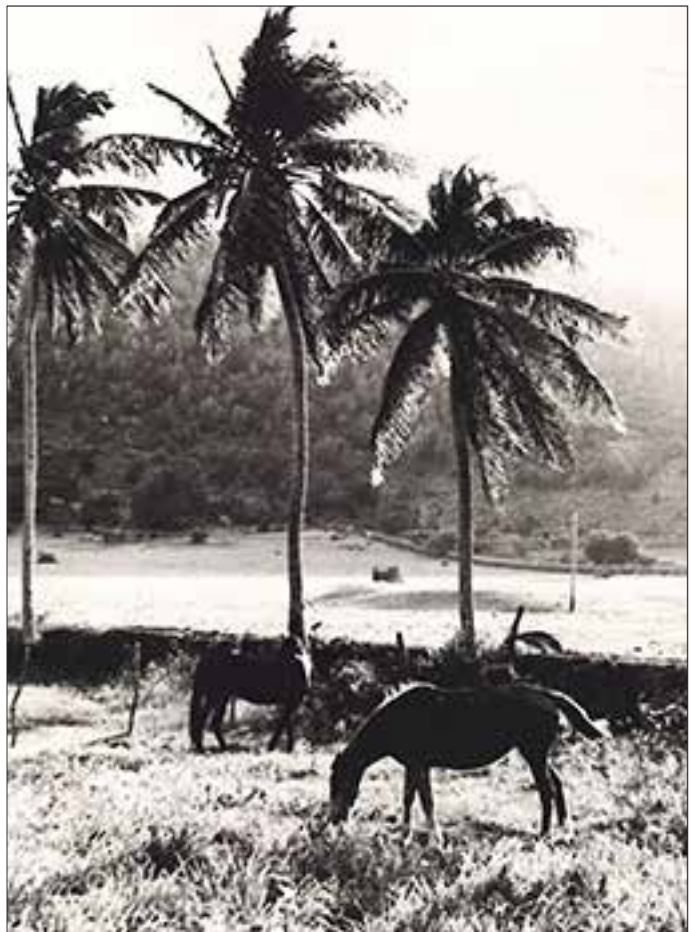
Nous avons fini notre agréable navigation, de conserve avec le «Ia ora na», lorsque nous avons appareillé pour Saint Barthélemy. Jean-Louis restait pour faire du charter et remplir sa caisse bord. Il était embauché par Nicholson.

Nous quitions Nelson, pour pénétrer dans la Normandie de Maupassant. Femmes en satinette noire ou mauve, coiffées de la calèche du pays de Caux, vaches laitières aux quatre couleurs, chevaux en liberté dans les pâturages, tout y était, sauf ... les pommiers, car avec les noix des cocotiers, on ne fait pas du cidre ! L'île étant hors taxes, nous avons mis dans les fonds 150 bouteilles de rhum, des glènes de câbles nylon pour les trocs futurs, ainsi qu'une carabine Remington 22, moins destructrice que notre 30x30 Winchester et, déjà à l'époque, quelques conserves chinoises !

Le Maire **Rémy de Haénen**, aviateur et figure légendaire, pirate moderne des Caraïbes par certains côtés, nous reçut avec une très grande sympathie et nous amusa par ses anecdotes piquantes. Sa vie, pleine d'aventures, mériterait d'être contée ! Sur une vieille porte quelque part dans l'île, nous avons pu lire cette naïve mais sincère inscription : «Rémy à bon œil, vote pour lui» !



Femme ordinaire de Saint Barth, habillée comme au pays de Caux dans les années 1800



St-Barthélemy : la Normandie... sous les tropiques !



Venue du Venezuela, une goélette vint accoster. Son arrivée sous voiles fut remarquée. Elle déchargea des bœufs. Repartie avec son chargement hors taxes, celle-ci n'a pas dû payer de douane à son déchargement, probablement clandestin, dans l'une des îles plus ou moins lointaines !

*





St-Barthélemy : le Bélégou, mouillé devant la goélette vénézuélienne.





Île Fourche

Passant par l'île Fourche, en allant à Saint Martin, nous avons pu compléter nos vivres frais par une vieille bique, abattue d'un seul coup de fusil tiré à grande distance par Jean-Claude, notre Nemrod de service. Son dépeçage et sa salaison nous occupèrent un bon moment.

Nous étions au mouillage. La plage de sable blanc invitait au bain et à la plongée : Claude nous ramena notre première langouste !

Après avoir festoyé sous les étoiles, notre nuit eût pu être magique dans cette île déserte, si nous ne nous étions pas décidés à faire cesser les insupportables bêlements dramatiques d'un petit biquet qui cherchait mmmman ? mmmman ! Il se calma en notre compagnie, une fois embarqué. Lorsqu'on le remit à terre, pour le rapporter à sa mère à l'aube suivante,

il nous avait laissé un abondant présent de crottes sur le parquet du «Beligou».

Nous partions, lorsque des Canadiens vinrent mouiller, tandis qu'au large passait une goélette de cabotage bien toilée. Nous avons eu le temps de prendre un pot avec ces cousins d'outre-atlantique !



Les Canadiens

*

Nous avons ensuite mouillé à Grand Cul-de-Sac, en baie Marigot, dans la partie française de cette île bien connue qu'est Saint Martin. Nous étions non loin de Jacques Boone et de son «Binga», que j'avais bien connu à son départ d'Afrique, cela faisait un bon bout de temps !¹⁵

*



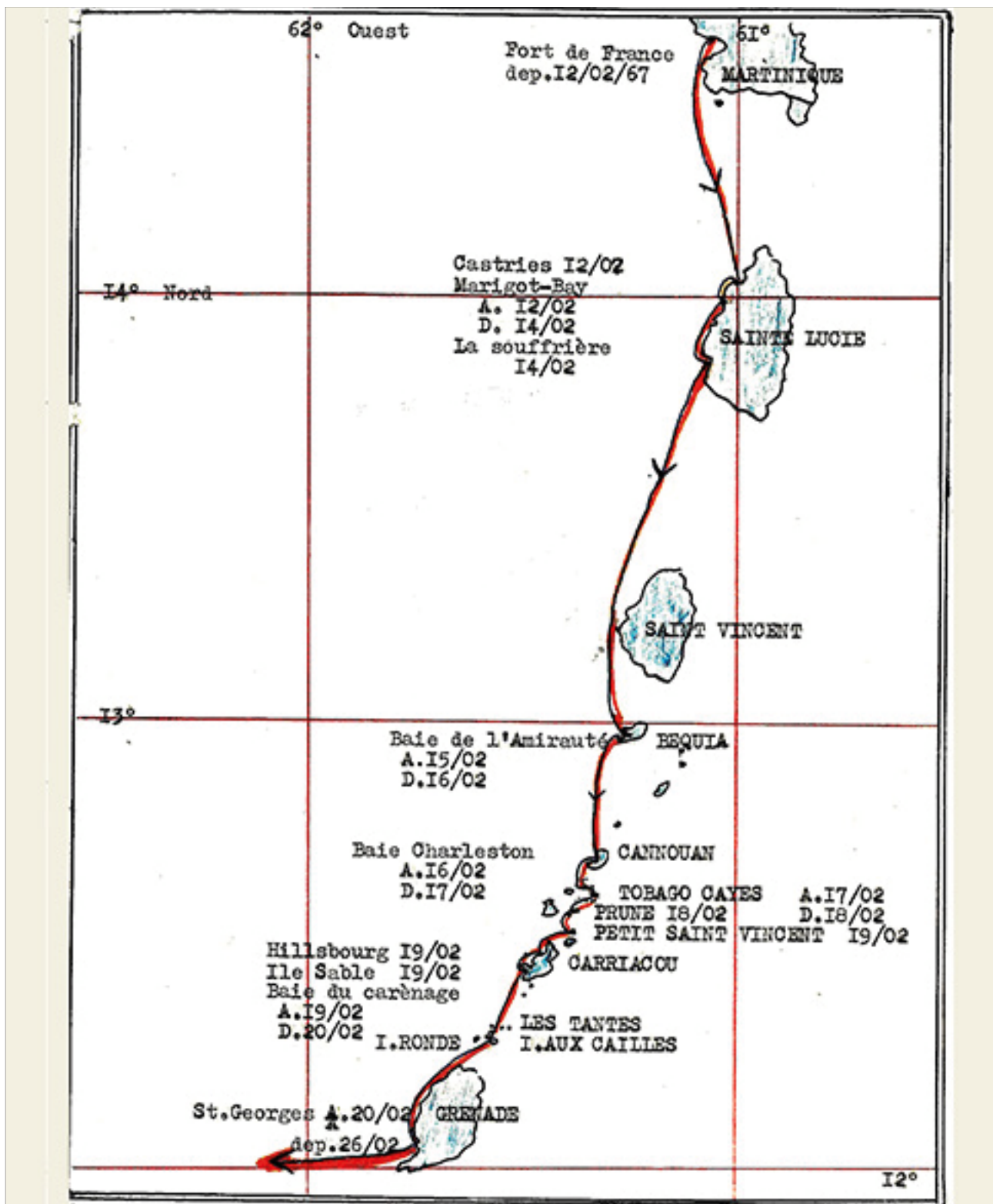
Baie Marigot à Saint-Martin

15 / Jacques raconte ses aventures dans *Viva Binga*, suivi de *La ficelle de l'ancre*. Forestier, il avait construit son bateau en plein Cameroun, l'avait descendu par rivières et le fleuve Wouri jusqu'à Douala, où nous l'avons reçu sur un des navires de la CMCR où je sévissais. Je lui avais remis entre autres quelques cartes marines pour compléter son atlas !

Nous avons remis le cap au sud-sud-est pour rejoindre Fort de France.

Notre passage pour une nuit, à l'île Saint Eustache, nous amusa beaucoup. Le phare répertorié sur cartes et instructions nautiques, était en fait une simple lanterne à pétrole, au verre de Fresnel cassé. Elle était posée, comme par ironie, sur la centrale électrique.

Nous venions de pêcher un magnifique barracuda. Lorsque le gendarme vint



pour les formalités, il nous affirma que son meilleur ami était décédé la semaine précédente après avoir mangé une telle bécune. Effectivement, dans les îles, bien des poissons sont empoisonnés, selon le lieu et la saison où ils ont été pêchés. Même les pêcheurs locaux y laissent leur peau ! C'est la maladie du papa (*ciguatera*) : le meilleur morceau étant la tête du poisson, elle revient au père de famille. Or c'est l'endroit, avec les abats, où les toxines sont le plus concentrées. Nous nous sommes donc régalez les oreilles, à défaut de l'estomac qui s'était contenté, lui, de légumes et de singe en boîte. On ne peut pas tout avoir ! En effet, pour les oreilles le soir, un orchestre steel-band se donnait à fond pour son plaisir, puisqu'il n'y avait pas un seul touriste dans cette capitale Oranjestadt.

*

A Fort de France, séjour du 6 au 12 Février. C'était Vaval, et vu l'animation carnavalesque, il valait mieux cette fois rester au mouillage en baie des Flamands.

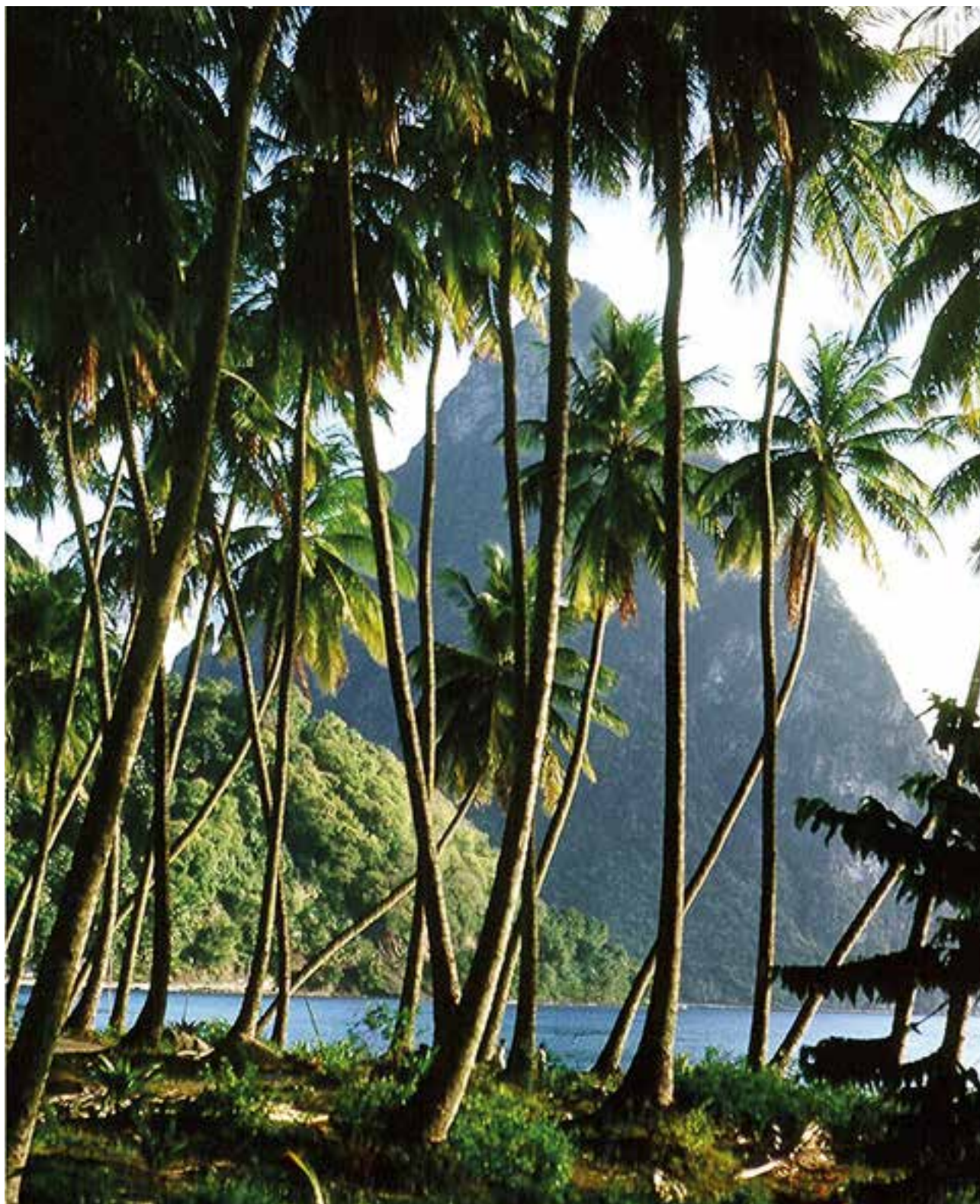
Retrouvailles animées avec les copains, ultime soirée au carré du paquebot Antilles, dernier ravitaillement sur le navire bananier «Matouba» à bord duquel Jean-Claude avait navigué, et vogue la galère à destination les Antilles du sud, puis des mers lointaines !

*

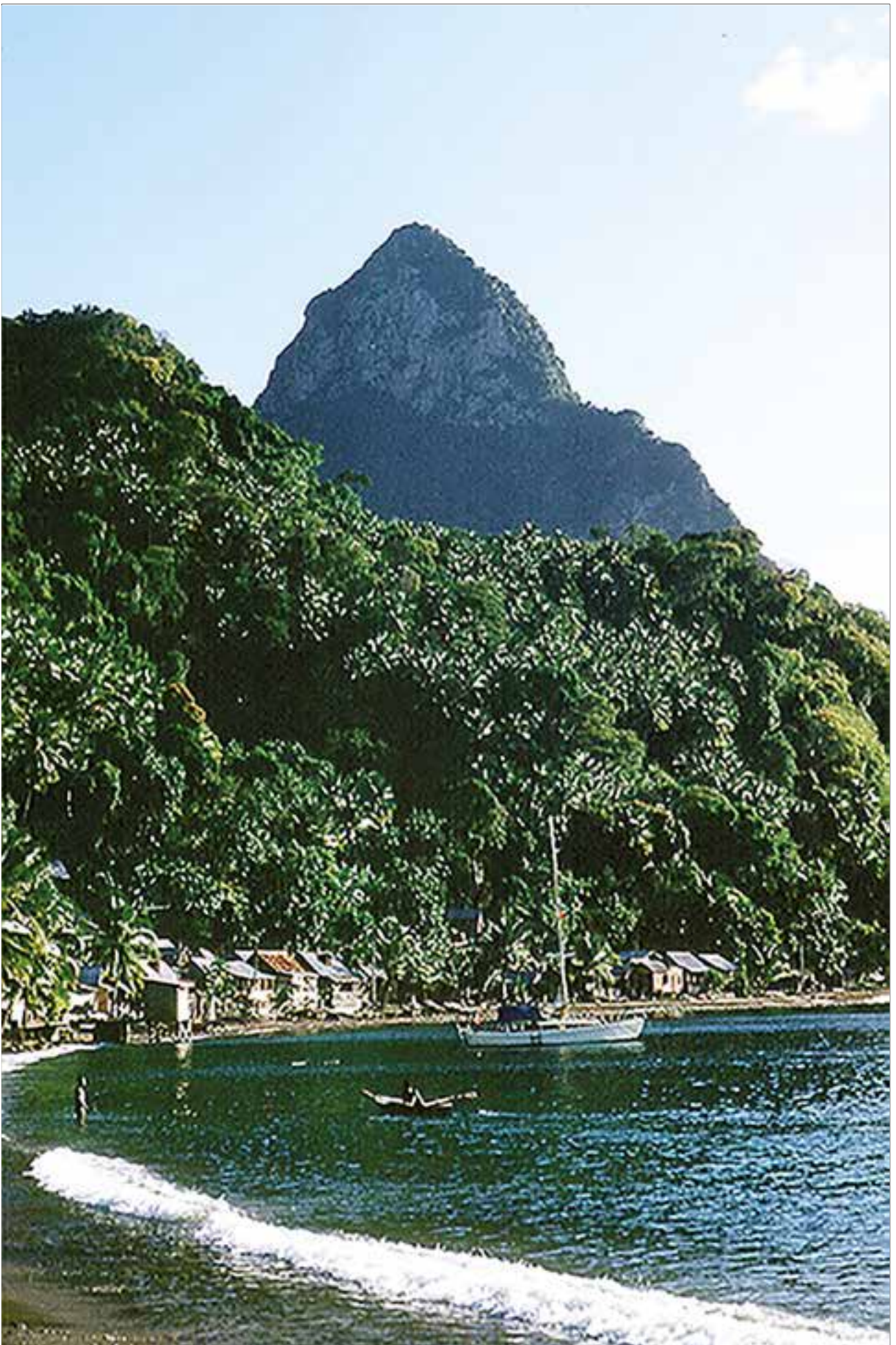


Pitons de la Soufrière à Sainte Lucie.

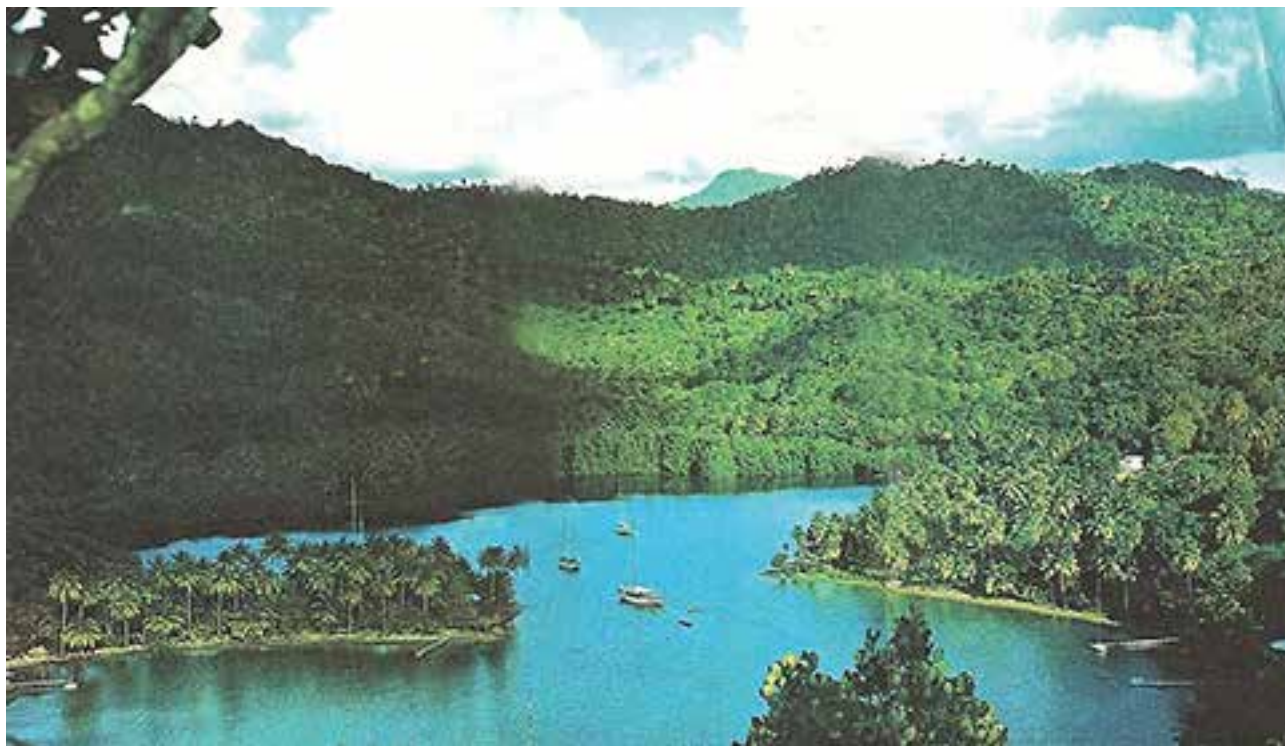
Sainte Lucie : des pitons phénoménaux dominent les baies de l'île, tout particulièrement celle de la Soufrière, aux fonds terrifiants. Pour y mouiller, l'ancre doit crocher par 50 mètres de profondeur, alors que le cul est à ras de la plage, amarré aux cocotiers !



Baie de la soufrière à Sainte Lucie



Plus sud, à Marigot Bay, tout au contraire, un cordon de sable couvert de cocotiers protège une baie cachée si calme que nous avons pu, en toute quiétude, repeindre notre coque, et refaire les vernis.



Marigot Bay, Sainte Lucie

*

Dans l'archipel des Grenadines, mouillage en baie de l'Amirauté, à Bequia. Une grosse goélette de cabotage était abattue en carène, comme au bon vieux temps.



Baie de l'Amirauté à Bequia, dans les Grenadines

Devant Saint Vincent, profitant de courants de marée, nous sommes passés à grande vitesse. Nous aurions pu nous arrêter au village de «petit bordel», car ce n'était pas encore un paradis fiscal pour armateurs se disant cependant bien honnêtes ! C'était peut-être un paradis pour amateurs bien honnêtes ? En tous cas, j'étais loin de soupçonner qu'un jour, je serais Commandant de navires arborant le pavillon Saint Vincent et Grenadines... grand bordel !

*

En arrivant au mouillage de Charleston, dans l'île Cannouan, par un temps à grains, un énorme barracuda mordit à l'hameçon et, malgré sa dentition solide, ne put couper le bas de ligne en acier. Des pêcheurs poussèrent une grosse barque mâtee sur des rouleaux de bois et, l'ayant mise à l'eau, sautèrent à bord à la volée. Ils riaient de toutes leurs dents blanches en hissant un foc ! Belle ballade à terre, dans une île quasiment déserte, où des gosses effrayés par notre présence se rendaient à l'école. Que leur avait-on dit ? Les marins n'ont pas bonne réputation !

*

Aux Cayes Tobago, un mini archipel aux plages protégées par des barrières de coraux, ce fut une escale dans le paradis de la vision sous-marine et de la pêche. Malgré notre répugnance à perturber cette faune multicolore, quelques mérours sont passés de la flèche à la poêle à frire.

*

A l'Île Prune, John Caldwell - l'écrivain - nous surveilla d'assez près lorsque nous avons mouillé. Nous étions mal venus ! Il y faisait bâtir un hôtel ! No comment !

*

Dans l'île de Petit Saint Vincent, un autre hôtel était en construction, dans cet autre paradis qui était auparavant totalement désert. A l'île Cariacou, île de sable encore paradis, c'était le désert. Nous avons plongés dans l'extraordinaire aquarium tropical. À quand les navires à fond de verre ?

*

De nouveau, retour à Cariacou, en baie du grand carénage. Cette fois, il y avait une foultitude de yachts charters. Sur le wharf, des indigènes étaient noirs, ivres morts, vautrés sur un monceau de bouteilles asséchées : petite image de la future indépendance ?

Le «Blue Nose» vint au mouillage.



Deux vues du Blue Nose, île Cariacou

*

A Saint Georges de Grenade, la capitale de l'île était l'image de la vieille Angleterre coloniale, aux bâtiments crénelés en brique, goélettes déchargeant sur des quais aux grosses pierres, et dalles usées. Nous avons retrouvé Jock, sur son «Jomada». Oh, surprise joyeuse : arrivée du «Ia Ora na» !

Le Captain'Kangourou, Australien résidant ici, nous promena partout à la découverte de l'île

Avant de repartir, cap vers Panama, nous sommes passés sur slip pour caréner. La hantise du taret nous taraudait. L'anti-fouling «copper paint», acheté bon marché et mis à Las Palmas, avait parfaitement tenu. Néanmoins, par précaution, nous en avons mis deux couches de plus.

*

De Grenade à Curaçao, beau temps d'alizé assez frais. Vent arrière, ce fut du billard. Sur 437 milles de distance, 5,32 nœuds de moyenne, notre record s'améliore. Néanmoins, les *recordmen* professionnels sont morts de rire, j'en ai connu !

Après la vieille Angleterre de Grenade, Wilhemstadt, capitale de Curaçao, était la Hollande sous les tropiques ! Amarrés dans un canal, les maisons qui s'y reflétaient, ressemblaient tant à celles d'Amsterdam, qu'on aurait pu y chercher les marins qui pissent selon le grand Jacques, ou les vitrines d'exposition de ces dames.

A l'époque, en «*n'hollande*», on n'allait pas encore y chercher et acheter le «hasch» et autres douceurs interdites ailleurs, l'herbe était même pratiquement inconnue du grand public. La culture hippie allait tout changer en peu de temps ! Les trips à Katmandou commençaient à peine. D'ailleurs, le mot hippie n'était pas dans le vocabulaire quotidien. Le premier qui me dit être hippie, en Afrique du sud l'année suivante, au vu de son accoutrement, me fit penser qu'il était... homosexuel... Je n'étais pas très évolué, comme on le constate ! La réponse : Moi non ! L'a déçu !

Sur la berge opposée à la nôtre, il y avait le permanent marché flottant. Des cotres venus du Venezuela, de Colombie, de Bonaire, d'Aruba et d'ailleurs, étalaient leurs éventaires de légumes, fruits, poissons, épices et autres produits inconnus de nous, directement sur leur pont, avec quelques débordements sur le quai, à l'abri d'une voile grée sur leur bôme, à la façon d'une tente. J'ai revu ce genre de marché flottant vingt ans plus tard à Eginie en Grèce !

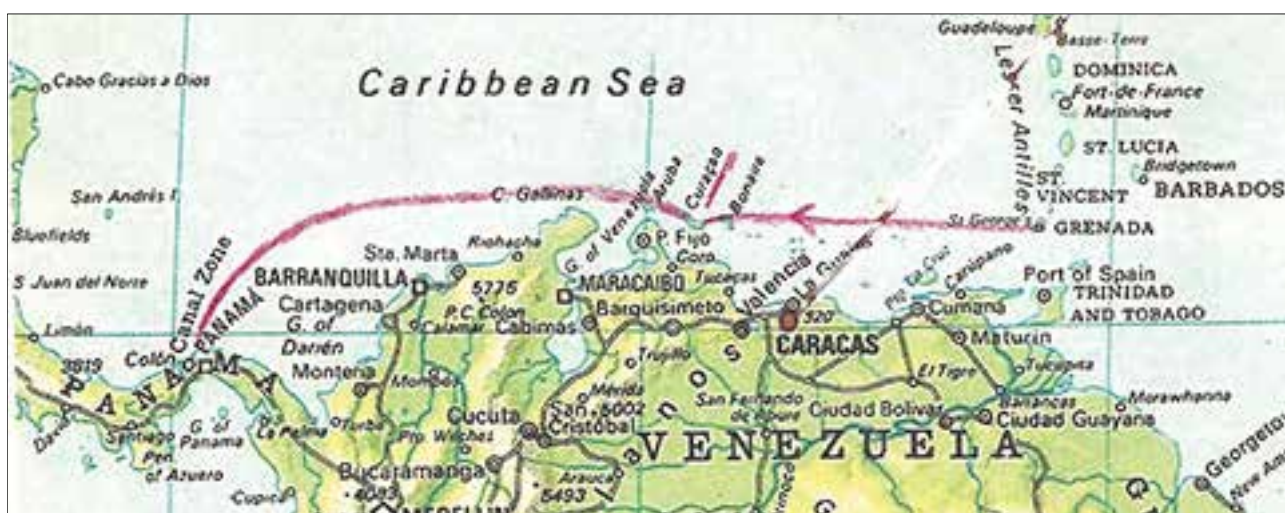


L'île ne sentait pas le pétrole, comme on aurait pu le croire, puisque ce pactole y coulait, mais l'odeur beaucoup plus puissante du dollar ! La vie y était plus chère que dans les Antilles de chez-nous !

Le tuyau d'arrivée du fuel à notre moteur ayant pété, nous avons fait notre entrée et mise à quai à la voile. Ce n'était pas un exploit : des mécanos sympas d'un cargo hollandais, accosté plus loin, sont venus nous dépanner en moins de deux !

5

PANAMA



Le 9 Mars 1967 à 8 heures, par un soleil déjà bien haut sur fond de ciel chargé de gros cumulo-nimbus, nous sommes entrés à Cristobal toutes voiles déployées, notre moteur ayant refusé de démarrer. En tirant des bords contre un alizé bien frais, nous avons gagné le mouillage de quarantaine imposé, parmi des cargos en manœuvre de formation de convoi.

Les pilotines jouant au chien de berger, les spidos amenant à toute vitesse, les derniers télégrammes *very urgent*, les pêcheurs revenant du large pressés de vendre leur poisson, et quelques embarcations non définies.

Ce fut un grand soulagement, et une grande joie, de laisser tomber la pioche non loin du «Neiges d'Antan» de Mike et Muriel Gravina, dont nous étions sans nouvelles depuis Madère. Nous pouvions constater que leur *folk boat* était bien sur la route de San Francisco.

Cette dernière traversée, de 701 milles, fut effectuée à la bonne moyenne de 5.79 nœuds, atteignant le record de 7.16 nœuds sur 24 heures. Dans ce fond d'Océan, nous avons eu une grosse houle, créée par tous les alizés et autres zéphyrs brassant l'Atlantique.

Une nuit, pendant mon quart, nous avons été capelés par une grosse déferlante. Quel réveil en fanfare pour les dormeurs ! En fait, le régulateur d'allures fonctionnant parfaitement, il n'y avait plus qu'à assurer la veille - «roule ma poule !» - et nos quarts étaient très (trop) décontractés. Avec cette déferlante scélérate, la mer fut poussée par le tuyau d'échappement jusqu'aux cylindres de notre bon vieil Enfield. Ce moteur ne marchant qu'au fuel, on comprendra ensuite son refus de démarrer. Claude et Mike déculassèrent, nettoyèrent, rincèrent et remirent la bête en service, mais non sans lui avoir confectionné, en guise de bouchon pour se mettre dans le tuyau d'échappement, une grosse pinoche en bois.

Au canal de Panama, l'efficacité et la rapidité étaient les vertus premières. En moins de deux, les formalités de douane, immigration, santé et jaugeage furent expédiées. Une bombe de désinfectant nous fut même remise !

— *Prière de bien vous «parfumer» avec ce spray lorsque vous irez à terre, compris ?*

— *Yes, thank you!* Il s'agissait de ne pas de contaminer la ville de Cristobal, pourrie, pouilleuse et miséreuse, qui cerne l'entrée du canal, avec nos microbes européens !

La «canal zone», nette et nickel comme un sous neuf, était entièrement Américaine. Alors que nous empruntions l'étroite bande de gazon desséché qui se trouve entre la route et le trottoir proprement dit, une voiture qui nous rattrapait stoppa. Nous allions dire en chœur :

— *No taxi, thanks !* Lorsqu'on réalisa que c'était une voiture de police. Les cow-boys nous prièrent, sans ménagement, de marcher sur le béton comme tout le monde, et non sur le gazon.

Ils m'amusaient beaucoup, ces Américains à l'hygiène si poussée, et je me demandais si leurs imprimés à remplir n'étaient pas faits de papier hygiénique !

Evidemment, le passage du canal n'est pas gratuit. Il fallait payer 72 cents par tonneau de jauge Panama. Alors pour un cargo de fort tonnage, l'ardoise est salée ! Pour nous, notre jaugeur ayant mesuré 10 tonneaux, cela nous coûta 7.20 US dollars, plus 5 pour le salaire du jaugeur. Ce qui fit que notre passage ne fut sans doute guère rentable pour les autorités, qui nous le montrèrent bien en étant des plus antipathiques.

Par comparaison, 45 ans plus tard en 2012, il fallait verser une caution de 850 US\$, remboursée un mois après, et payer en cash 1500 US\$... l'agrandissement du canal est donc manifeste, du moins en ce qui concerne le prix de passage !

Le pilote était fourni, mais il fallait quatre hommes aux aussières, en plus du

barreur. Nous avons donc passé le «Neiges d'Antan», puis nous sommes revenus de Balboa à Cristobal par le petit tortillard qui traverse l'isthme par l'ancien chemin de l'or.

TOLLS INVOICE

PANAMA CANAL COMPANY

BALBOA HEIGHTS, C.Z.

Make check or money order payable to "Panama Canal Company." Send remittances by mail to Treasurer, Panama Canal Company, Balboa Heights, C.Z., enclosing copy of this invoice.

REFER TO INVOICE

M/S BELIGOU

MR. QUIESSE - AGENT

22 PAVI VENOLEUVRE

LAEN 14 FRANCE

3/16/57 T3

9

289

DATE	DESCRIPTION	AMOUNT
	This invoice covers tolls only--other charges will be invoiced separately.	
	TOLLS:	
	 tons (laden), Panama Canal, net..... at 90c. per ton:	
3/15	10 tons (ballast), Panama Canal, net..... at 72c. per ton:	7.20
	 tons, displacement..... at 50c. per ton:	

The PANAMA CANAL

\$1 = 1/18

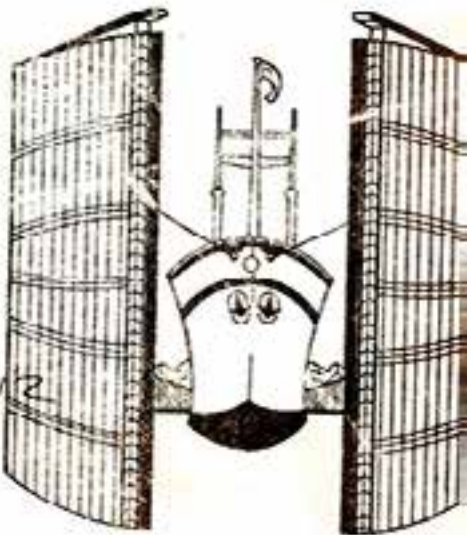
CLEARANCE

R.H.N

100 ~ 120 = \$11.50

MS BELIGOU

DATE 4-5



Le 15 Mars, ce fut le passage du canal de Panama pour le «Beligou».

A 8 h30, nous étions dans les écluses de Gatún, et pouvions dire *bye bye* au vieil Atlantique, tandis que les énormes portes se refermaient derrière nous, et que nous gravissions cet étrange escalier qui ne mène pas au paradis, mais au lac de Gatún.

Il régnait une bonne brise sur ces eaux plates. Nous avons passé le canal de Panama **ENTIEREMENT A LA VOILE**. Le paysage équatorial était joli, et nous aurions aimé voir de plus près certaines îles du lac, mais le pilote américain, qui ne connaissait que le chenal balisé, refusa tout net.



Passage du canal de Panama à la voile (Les 3 zozios, Jean-Claude à la barre & le pilote)



Mike Gravina - canal de Panama



Avant la Culebra – Murielle Gravina - canal de Panama

En passant la Culebra, cette coupure dans la cordillère des Andes sur laquelle buta, puis échoua, le regretté Ferdinand de Lesseps, une violente rafale de vent nous surprit. Elle apporta ainsi un peu de sel à cette navigation d'eau douce. Le «Beligou», piaffant, démarra *full speed* sur la gauche, tandis qu'un pétrolier de 60.000 tonnes nous arrivait dessus, en sifflant désespérément ! Le vent cessa aussi rapidement qu'il avait fraîchi. On démarra le royal Enfield, mais il cala ! Dans la chaleur, le pilote eut froid dans le dos... et il allait perdre son sang froid lorsqu'une risée, revenue miraculeusement, nous permit de nous rabattre rapidement sur la droite du chenal. Preuve évidente que Poséidon était notre ami, car lorsqu'on se souvient des vacheries qu'il fit à Ulysse, on aurait pu craindre le pire ! Le pilote, remis de son émotion, murmura quelque chose de coloré, du genre *bloody French men* !

Déjà que dans les écluses qui se remplissent ou se vident à grande vitesse, les remous sont très violents, dans la dernière, celle qui nous mettait au niveau de l'Océan Pacifique, la rencontre des eaux douces et salées crée une sorte de mascaret et un courant particulièrement violent, qui nous donnèrent quelques cheveux blancs, heureusement dissimulés dans notre tignasse abondante à l'époque. A 17 h00, nous étions enfin amarrés à un coffre de l'élégant Yacht club de Balboa.



Passage du Canal de Panama

Cristobal/Colon, du côté Atlantique, formaient un ensemble crasseux et miséreux, sans réelle beauté ni intérêt. Panama/Balboa, c'était autre chose !

Le pittoresque de Panama était incroyable, tant la misère et la richesse s'y côtoyaient. C'était un brassage de toutes races et couleurs, d'individus louches et de gentlemen fréquentant les mêmes bars, où pullulaient les filles allant de l'incroyablement belle au plus vilain laideron. Avec les bruits de la cité, les cris, rires, chansons et klaxons : quelle ambiance !

À L'agence des Chargeurs Réunis / Lilly Norton, j'ai remis notre gros paquet de cartes de l'Atlantique, et récupéré celui du Pacifique. Ma compagnie avait bien compris le principe du relais, nous évitant un poids supplémentaire à bord.

Un pilote sympathique, et amateur de voile, nous invita dans sa résidence climatisée. En échange, nous l'avons donc invité à venir avec sa petite famille à bord du modeste «Beligou».

Tandis que notre «curé», une gargoulette en terre des Canaries d'eau recouverte d'un bas de velours noir et suspendue sous la bôme en plein vent, apportait de l'eau fraîche à notre whisky, les gosses effrontés et mal élevés fouillèrent notre bateau, pire que ne le feraient de futurs douaniers, avec un sans gêne incroyable ! Ils apparurent, soudain affolés, dans le cockpit où nous devisions en plaisantant avec papa et maman.

— *Mummy Daddy! They have RED WINE!*

— *Ahoohhh shocking !*

Et la petite famille, lèvres pincées, partit immédiatement, comme un pet sur une toile cirée, avec la preuve évidente de notre éthylisme. Pensez ! Avoir des bonbonnes de vin rouge ! Quelle Europe décadente ... pour ces gens qui n'avaient pas craché sur mon whisky, et avaient descendu force canettes de bière lors de notre visite *at home*. Etre aussi con avait une punition immédiate : celle de ne pas connaître la joie d'une bonne dégustation, rouge ou blanche !

Le Yacht club de Balboa mettait gratuitement pendant une semaine son coffre d'amarrage, ses installations et son bar, ainsi qu'un service de vedette pour circuler du mouillage à l'appontement : c'était sympa, mais limitait quelque peu notre séjour, le tarif habituel étant typiquement adapté pour des américains. Une dizaine de yachts se préparaient pour le Pacifique, Tahiti, Los Angeles ou San Francisco.

Obtenir un visa pour les Iles Galápagos ne fut pas une mince affaire. A la troisième visite, le consul de la République de l'Equateur, mit pour 22 sucres de timbres fiscaux sur nos papiers, ajouta quelques coups de tampon, et nous fit payer 22 dollars US. Le sigle du sucre et du dollar étant le même, pourquoi ne pas se sucrer au passage ?

Il faut croire que Monsieur le Consul a fait des émules car en 2012, le prix d'un visa, donnant droit à 21 jours pour une seule île, était de 650 US\$.

Depuis notre départ d'Ouistreham, nous avions désormais 8.453 milles, et 53 escales derrière nous.

Nous avons fait les pleins d'eau, de fuel et de vivres, puis un tour de rade pour saluer les copains : Claire et Robert, les Suisses du «Snoris», Beth et Albert du «Bacchus», et bien sûr, le «Neiges d'Antan», ainsi que quelques autres.

Puis, en route vers les îles Galápagos !



ÎLES GALÁPAGOS

Le 22 Mars 1967, nous avons appareillé de Panama après avoir sacrifié aux dieux du voyage, par les libations traditionnelles avec la dizaine de yachts amis qui préparaient leur départ.



Nous avons utilisé des brises favorables pour descendre très sud en latitude, de façon à pouvoir profiter au maximum des courants d'ouest dans le pot au noir¹⁶, là où justement, le vent est tellement capricieux qu'à ce propos, les découvreurs des îles Galápagos, remarquant qu'un coup j'te vois, un coup j'te vois plus, les appelèrent : *Las encantadas*, les enchantées.

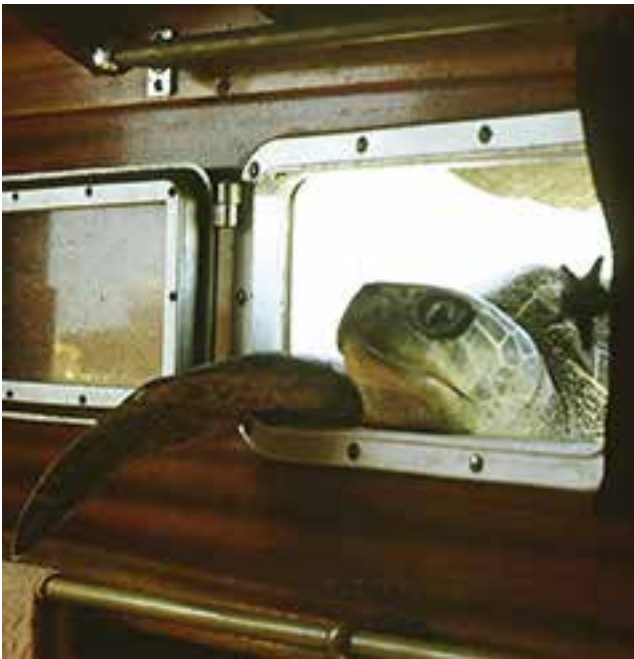
Non ! ce n'était pas un poisson d'avril, ni un mirage, ni même un effet de quelque sorcellerie du panthéon marin, mais bel et bien l'archipel des Iles Galápagos qui se profila à l'horizon dans la débauche d'ors et de feu du soleil couchant, le 1er avril 1967.

Lorsque la pioche fut mouillée, nous avons parcouru 909 milles à la vitesse moyenne de 3,62 nœuds ! Un record de lenteur, malgré nos 27 heures de moteur. Nous avons eu une traversée pour demoiselles, par vent faible, et un peu de calmes ! Descendant du nord, avec ce courant froid riche en krill, baleines, orques et cachalots vinrent nous faire un brin de conduite, d'un peu trop près parfois.

La pêche fut médiocre, les coryphènes et thonidés préférant les eaux chaudes, on les comprend ! On s'est donc rabattus sur les abondantes tortues de caret. L'espèce n'était pas encore menacée, donc nullement protégée à l'époque. L'une d'elle, venant toute seule mettre la tête dans le nœud coulant, nous avons his-

16 / Zone intertropicale s'étendant de part et d'autre de l'Equateur.

sé ses trente kilos à bord, et nous l'avons gardée comme passagère un certain temps. Nous lui avons fait une tente, pour la protéger des ardeurs du soleil, et nous l'arrosions fréquemment. Elle s'habitua à nous, et aimait nous observer à l'intérieur du bateau, en passant la tête par un hublot. Lorsque la faim fut venue, il fallut l'assassiner, d'un coup de pistolet dans la tête, pendant qu'elle regardait ailleurs, vers l'horizon. Bon, la chair de tortue est très bonne. A mi-chemin entre le veau et le cheval. De plus, elle est très tendre. En steaks, escalopes, pot-au-feu ou civet, nous nous sommes régalés de notre crime. Nous étant rendus compte du massacre de l'espèce, partout où nous sommes passés par la suite,



Jean-Claude le dépeceur, Guy l'assassin à la barre

nous n'avons pas renouvelé nos assassinats !

Le passage de la ligne le 31 mars fut bien sûr respecté. Il ne s'agissait pas d'offenser le père Neptune, qui aurait pu nous rappeler à l'ordre, à sa façon, d'un mauvais coup de trident par exemple. Notre respect fut marqué par du liquide, plus interne qu'externe.

*

Escortés de phoques, de mouettes criardes et d'une multitude de sternes, nous avons doublé la pointe Finger, une haute falaise surmontée d'une aiguille en forme de doigt à la César (l'empereur de la sculpture, et pas celui aux lauriers, et autres herbes de Provence !). Nous sommes ensuite passés en face la roche Kicker, un bloc de basalte monolithe jaillissant d'un seul jet à 148 mètres de hauteur. Ce n'est pas nous qui avons mesuré ! Et mouillé seuls dans la déserte et sauvage baie Stephens, sur la côte nord de l'île Chatham, le 2 Avril.

Des petites plages, séparées par des coulées de lave formant brise-lames, nous invitèrent à la baignade et à la pêche.



Je ramais en sifflotant, tandis qu'à l'arrière du canot, Claude observait les fonds, la tête dans l'eau. Je vis un aileron caractéristique foncer vers nous, droit dans notre sillage. Avant que je n'aie le temps de dire ouf!, le requin, de belle taille, se trouva nez à nez avec mon frère, qui faillit avaler son tuba de surprise et nous faire basculer à la patouille en se redressant précipitamment !

Sur la plage, des nuées de crabes aux couleurs fluo jaunes et rouges, bondissaient, en sauts fantastiques, pour fuir d'un rocher à l'autre lorsque nous approchions d'eux. Dans des failles situées à quelques centimètres sous la mer, nous avons pêché, à la main, un stock de lan-

goustes, que nous avons ensuite conservées vivantes, en les gardant immergées à la traîne dans un sac à pommes de terre.

Après une plongée, j'allais aborder la grève, lorsque Claude m'arrêta pile comme j'allais poser le pied sur une belle raie torpille, dite électrique ... inutile de recharger ses batteries de cette façon ce n'est pas recommandé, on pourrait péter un plomb !

Nous avons attendu la fin de l'onéreux *over time* du Dimanche, pour nous rendre, le lundi, au mouillage de la capitale de la *secondo zona militar* de la *Republica del Ecuador*.

Mouillés à Barquerizo Moreno dans Wreck bay, nous avons accompli les formalités réglementaires d'entrée dans l'Archipel. Gens sympathiques, fruits délicieux et bon marché, la vie était belle pour un oiseau de passage. Un charpentier construisait de grosses embarcations de pêche de 10 à 12 mètres de longueur, sans l'aide de l'électricité. Uniquement haches, herminettes, scies, rabots et huile de coude. Du véritable beau travail, à l'ancienne !

*

Dans le nord de Barrington, on enfila une passe de cinquante mètres de long et large de quinze, entre des rochers et des coraux, pour tomber dans une petite

baie calme et déserte en apparence, car les deux plages du fond, ainsi que les rochers qui nous entouraient, étaient noirs de phoques. A longueur de journée, ces centaines de bêtes grognaient, aboyaient, toussaient, pleuraient, ou criaient. Leurs pitreries et leurs ébats aquatiques nous amusèrent. Ils n'étaient pas farouches et se montraient particulièrement curieux, se dressant le plus haut possible sur l'eau, pour voir et commenter ce qui se passait à bord. L'un prit notre orin de mouillage pour un ballon et jongla avec avant de le tenir en équilibre sur le bout de son nez. Peut-être nous prenait-il pour des imprésarios allant en faire une vedette de cirque.



Il fallut crapahuter toute une matinée pour abattre une chèvre, afin de renouveler notre stock de viande salée, stockée dans un pot de grès, au frais dans les fonds du navire. Les troupeaux d'antan avaient été décimés par l'institut biologique de l'UNESCO. Les biquettes étaient en train de détruire complètement la flore, donc la faune si particulière, de cette île.

Des milliers d'oiseaux se laissaient approcher jusqu'à ce qu'on les touche. Et même un aigle, à l'œil narquois, devant notre ridicule démarche de bipèdes suants et soufflants ! Il nous regarda passer à quelques dizaines de centimètres de son perchoir, sans manifester aucune crainte, ni agression.

Les iguanes terrestres jaunes à crête rouge, eux non plus, n'interrompaient pas leur sieste, si ce n'est pour ouvrir un œil et nous voir de près. Alors pourquoi, les iguanes marins de couleur bleu-gris et les crabes plongeaient-ils soudainement à notre approche ? Que leur racontait la mer à notre sujet ? Nos crimes de

pêcheurs étaient-ils colportés ? Ils remontaient ensuite pour se sécher au soleil, d'un air nonchalant, comme s'ils s'étaient échappés par hasard, comme s'ils voulaient nous faire penser que ce n'était pas à cause de nous, mais par un besoin pressant qu'ils s'étaient absentés.



Les Galápagos : Barrington (5-7 avril 1967)

Nous étions intrigués et émerveillés par cette nature primitive, qui n'avait pas encore enregistré dans ses gènes que l'homme est le prédateur numéro un.

*

Notre expédition faillit s'arrêter là. J'étais à terre avec Claude, lorsqu'un COUP DE FUSIL partit sur le bateau. Jean-Claude en jaillit, tel un diable qui sort de sa boîte, et jeta précipitamment quelque chose de fumant dans l'eau.

Ce qui s'était passé, en fait, aurait pu être dramatique : Jean-Claude chargeait la Winchester pour nous rejoindre en expédition de chasse, lorsque son pouce accrocha le chien, qui se rabattit. La balle traversa la planche de 30mm en iroko du placard en face, puis de part en part la bouteille de gaz avec son contenu liquéfié, ainsi que l'autre planche du fond du placard, avant de s'écraser contre le

bordé qu'elle bossela à peine.

Le gaz liquide coulait dans les fonds du navire, tout en se vaporisant dans un nuage d'autant plus dangereux, que notre ami fumait son inséparable pipe. C'est d'ailleurs une cendre brûlante de celle-ci qui lui fit faire le geste brusque qui rabattit le chien ! Vous voyez bien que cette fois là que le ciel était avec nous !

Nous chauffions notre cuisine avec un réchaud Primus qu'il fallait démarrer avec de l'alcool enflammé, pomper pour établir une forte pression dans le réservoir qui crachait ainsi ses postillons de pétrole devenu gazeux. *Very dangerous !* Surtout les jours de mauvais temps. Pour les urgences, le gaz butane que nous économisions était bien utile, ce fut hélas terminé, puisque la bouteille vidée gisait dans le fond de la baie. Elle deviendra une pièce archéologique dans les temps futurs ! Quant aux réchauds Primus, ils sont devenus pièces de collection et bientôt de musée !



*

Academy Bay, dans l'île de Santa Cruz, fut notre dernier mouillage dans l'archipel. Nous étions dans une des petites anses séparées de blocs rocheux, sous une falaise d'une dizaine de mètres de hauteur, refuge idéal pour toutes sortes de colonies de cormorans, pélicans, frégates, mouettes et sternes, iguanes marins ou terrestres, pinsons et autres volatiles. Dans les buissons d'épineux qui la coiffent, la colonie des robinsons s'était construit des villas avec escaliers taillés dans le massif de calcaire, pour accéder aux corps morts de leurs embarcations !

Par un mauvais sentier, nous avons quitté la falaise, qui en fait était une presqu'île, pour nous rendre au village, non sans avoir tout remis en ordre à bord.

Un grand et solide vieillard à la barbe blanche descendant jusqu'à la ceinture, qui nous observa dans nos manœuvres de mouillage, nous pista, tout en ayant l'air de nous ignorer. C'était Don Carlos, c'est à dire Charles Kubler si bien décrit par J.Y. Le Toumelin, une figure !

Sur la porte de sa propriété, il y avait un placard visible de loin : «Je n'ai pas de temps à perdre avec les visiteurs»



Les Galápagos : belle cabane de Robinson dans Academy-Bay de Santa-Cruz



Gabier de Gus Angermayer

A bord, une autre figure nous attendait : Gus Angermayer. Durant notre escale, Gus passa plus de temps à bord qu'à terre. Humoriste, mime et comédien, il nous passionna. Conteur intarissable, il nous passionna par ses histoires, y compris celle de sa vie et celles de sa famille. Il connaissait tout l'archipel, et emmena Jean-Claude chasser. Ils revinrent avec, encore, une chèvre à saler. Tandis que nous procédions à cette délicate opération, le «Beligou» était cerné par une nuée de poissons et d'oiseaux qui attendaient leur part. Les plus voraces étaient les pélicans, qui tentaient malhabilement de nous chiper la viande des mains. A la surface des eaux, les *tamboléros*, poissons coffre gonflables, se pré-



On remarquera notre “curé” pendu en train de rafraîchir l'eau de la gargoulette

cupitaient sur ce que les oiseaux laissaient tomber. Les restes qui parvenaient au niveau en dessous, étaient pour les requins, qui croisaient en quantité, à peine agressifs, tant la nourriture est abondante dans le coin.

Un jour, le «Cristobal Carrier», un caboteur essoufflé, courrier officiel des îles, arriva au mouillage pour son passage mensuel. Toute la population, militaires, fonctionnaires, colons équatoriens et même les robinsons des Galápagos - sans rapport avec le livre de Margaret Wittmer - se rendirent à bord, puis suivirent de près le débarquement des marchandises venues de Guayaquil. Le cénobite Kubler était le plus attentif des observateurs du premier rang. Barques, canots, et même des pirogues, amenèrent le chargement sur le petit quai abrité. Chacun retrouva son bien. L'un des tôles, l'autre un lit, le boulanger ses sacs de farine qu'il dut disputer à l'épicier car dans la montagne, chacun fait son pain comme il l'entend. Tout fut amarré sur le dos de mulets, tandis que l'unique café abreuvait tout le monde des flonflons de son unique disque usé.

Tout le monde se groupa ensuite autour de la cabane faisant office de bureau de poste. Le préposé (car le facteur de Santa Cruz à cheval sur son baudet n'existe pas !) officiel grimpé sur un tonneau, distribua aux mains qui se tendaient à l'appel de leur nom, les quelques lettres venues apporter les échos du continent lointain.





Baliste



Les Galàpagos : quelques belles langoustes



Divers poissons



Les Galàpagos : thons, et une mole (ou poisson lune)



Diodon (*tamboleros* en Espagnol)

Après une visite au centre biologique de l'UNESCO, «L'institut Darwin», pour connaître les fameuses tortues énormes et plus que centenaires, afin d'avoir de leur vive voix, des nouvelles des célèbres navigateurs qui nous ont précédés et n'ont pas réussi à les boulotter, il ne nous restait plus qu'à appareiller.

Nous avons eu le regret de ne pouvoir visiter l'authentique «Beagle». Sous le commandement de Fitzroy, le naturaliste Charles Darwin avait fait le voyage, et ébauché sa fameuse théorie évolutionniste. Le bateau était au mouillage, après avoir été entièrement restauré. Sans doute l'institut y recelait-il encore quelques reliques qu'il nous était interdit de voir, le gardien n'était-il pas homme-singe !



Les Galápagos : le Beagle de Charles Darwin, entièrement restauré, au mouillage.



La femme de Gus Angermayer, en cadeau de départ, nous fit du bon pain, car la boulangère s'était enfuie sur le *Cristobal carrier* et son époux inconsolable était en grève ! Il ne risquerait pas de se consoler avec le film de Marcel Pagnol, ou le roman de Giono qui l'inspira, car personne ici, ne savait ce qu'était le cinéma, en dehors des savants de l'Institut Darwin !

Gus nous donna fruits et légumes de son potager, et de véritables peaux de c... pour conserver le tabac ! Comme dit la chanson. Tandis que nous remontions l'ancre, debout dans son canot, Gus nous cria : *Adios los très piratas del Beligou* ! La brise nous emporta.

Les Angermayer, et quelques autres robinsons, avaient fait un petit paradis de leur ultime refuge, en ignorant que bientôt il y aurait un aéroport international, amenant le tourisme dévastateur. Oiseaux de passage, notre idéal n'était pas de s'ancrer, mais de voir plus loin, toujours plus loin, ce qu'il pouvait y avoir à voir derrière l'horizon !

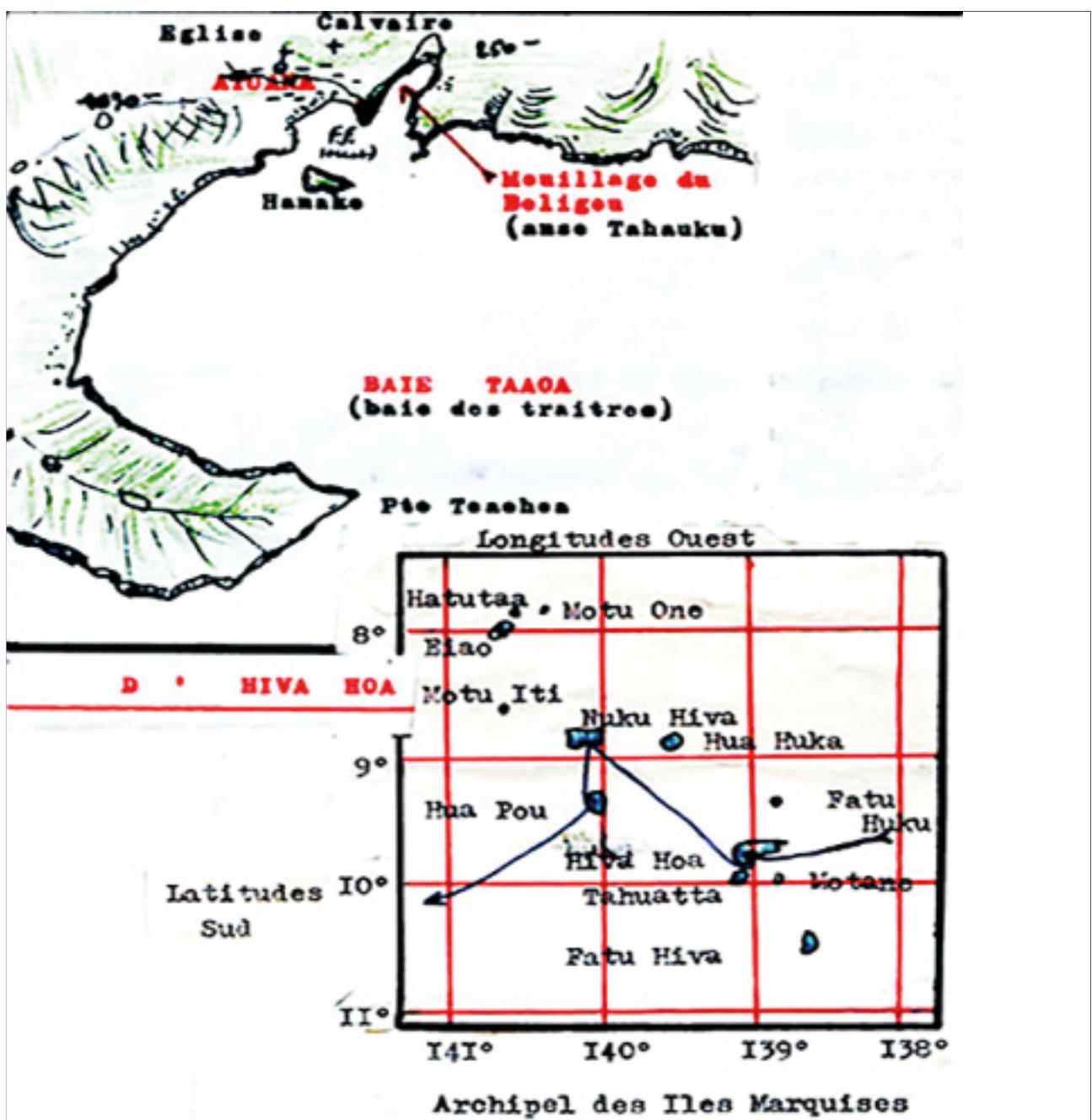
Ce serait une erreur de croire que nous partions sans regrets mais, c'est le destin de l'oiseau migrateur d'être accueilli parfois, par la caresse d'une princesse lointaine nommée amitié, parfois à coups de fusil. De toute façon, il devra partir ! Jamais nous ne rencontrerons un endroit aussi bizarre sur la planète, un endroit où les survivants de l'ère secondaire côtoient en parfaite symbiose les animaux de notre époque, où les animaux des régions polaires partagent avec les bêtes équatoriales, où les robinsons les plus étranges, qui se sont exclus des pays les plus divers, vivent en harmonie avec nos contemporains Equatoriens, où les scientifiques venus de tous les continents étudient ensemble.

Ces îles sont réellement enchantées, mais elles sont sournoisement travaillées par la rencontre des plaques tectoniques. Ainsi Gus, menant une expédition au sommet de l'une d'elles, trouva un lac qu'il ignorait. Revenant plus tard avec des géographes qui devaient modifier en conséquence les cartes d'état Major (car les militaires ne rigolent pas avec les futurs champs de bataille possibles), il ne trouva plus qu'un trou géant, où grouillaient flore et faune. Heureusement qu'il y avait trace des dires de l'expédition précédente, car on l'aurait peut-être exécuté. Allez donc savoir ? Il paraît, nous dit-il, que le lac était réapparu. Il n'a

tout de même pas plaisanté avec des gens aussi sérieux, ça c'est certain.

En 1914, le père Angermayer avait connu la guerre, fraîche et joyeuse, en même temps que la saveur d'une baïonnette sénégalaise dans le ventre, ce pour la plus grande gloire du Kaiser et de l'empereur Guillaume. Il en réchappa par miracle, et apprit à ses fils à ne jamais marcher au pas, surtout pas celui de l'oie. Voyant que la fête allait recommencer avec l'autre cinglé d'Adolphe, il réunit ses économies, et acheta un bateau pour envoyer ses cinq fils au bout du monde. Ils finirent par aborder dans l'île de Santa Cruz, avec cinq sacs de ciment et, chacun, deux fois cinq doigts. Tous réussirent à prendre racine.

Gus nous avait baptisé les trois pirates, mais un jour, se frappant le torse à la manière de King-Kong, il s'écria en plaisantant : «*I am the king of the Galápagos*» ! Je crois qu'il était tout proche de la vérité. *Adios King* !



7

ÎLES MARQUISES

Partis le 11 Avril 1967 des îles Galápagos, nous sommes arrivés le 7 Mai dans l'anse Tahauku en baie des traîtres, dans l'île de Hiva Hoa, archipel des îles Marquises... autrement dit, les traîtres vous le mettent où ils peuvent, ça ira, ça Hiva quoi !

Nous avons parcouru 3.024 milles avec une moyenne de 4,89 nœuds, élevant notre record à 177 milles en 24 heures, soit une vitesse de 7,37 nœuds. Je sais que ces chiffres sont inutiles pour beaucoup, mais il existe des amateurs spécialistes qui analysent toutes les informations, et me diront peut-être qu'il eût mieux valu faire le tour à l'envers, pourquoi pas non plus, la quille en l'air, sur le dos ?

Après trois jours de temps à grains, nous avons accroché les alizés de suette force 5 avec houle modérée. Le régulateur d'allures fonctionna parfaitement. Nous sommes restés quinze jours complets, sans barrer ni toucher au réglage des voiles. Malgré cela, nous avons toujours assuré la veille, surtout celle de nuit par quarts de 3 heures. Ceci nous permit d'avoir de bonnes nuits et notre façon de tourner donnait un Capitaine, un cuisinier et un homme en semi-repos. Notre République fonctionnait rationnellement en dépit des machos, fayots et m'as-tu-vu, gros bras à forte gueule de la plaisance ou de la compétition qui rêvent à des casquettes dorées le soir au fond des bars des Yacht-clubs.

Donc traversée agréable et sans incidents, mais pêche médiocre : 8 malheureux thons, 4 bonites et 4 coryphènes. Dès l'aube du 7, bien dans notre ouest-suroît, les sommets des îles Motane et Tahuata, éclairés par le soleil levant, nous étaient apparus.

On se laissa glisser sous le cap Balguerie pour le doubler, et lorsque la pioche (ancre) tomba non loin de celle de la «Vaïtéré» (la vieille goélette de Tahiti qui desservait les îles de la Polynésie depuis des décennies, et attirait bien des jeunes

îliens et îliennes!), le sifflement du vent dans le haubanage, et les faseyements des voiles, furent remplacés par du calme, des sifflements d'oiseaux et des éclats de rires en provenance des frondaisons de l'île, ainsi que de la «Vaïtéré».

La beauté du site nous rendait muets.

Les trois îles de l'archipel des Marquises que nous avons visitées se ressemblaient, à la différence des îles Caraïbes, qui sont toutes différentes les unes des autres.

Leur beauté était grandiose, à l'état brut quasi-originelle, puisqu'à l'époque elles étaient pratiquement inviolées dans leur intérieur. Avec l'hélicoptère, elles n'ont plus de secrets à présent. Ce sont des beautés déshabillées, dénudées, des îles publiques !

Pour nous, pauvres navigateurs des *sixties*, il a fallu grimper, crapahuter et cracher notre sueur pour en deviner les meilleurs aspects, et c'est parce que nous n'avons pu nous repaître complètement et jamais facilement, que nous continuons encore à en rêver !



Dans ces îles, les montagnes sont faites de pitons fantastiques de lave rougeâtre, ou de basalte bleu qui émergent, comme des tours ou des clochers, au dessus du vert sombre parfois bleuté des forêts. Ces montagnes, aux vives couleurs, se découpent hardiment sur le bleu du ciel, toujours parsemé de cumulus blancs d'alizé.

Entre les pitons magiques, il y a des hauts plateaux immenses, balayés par le vent qui siffle harmonieusement dans les branches filiformes des filaos, les arbres de fer. Ces hauts plateaux étaient parcourus par des hordes de chevaux et de bœufs sauvages.

De ces hauts-plateaux, les vallées qui en descendent sont encaissées et profondes. Il y coule une succession de cascades et de ruisseaux rafraîchissants, où les cochons et coqs sauvages viennent se désaltérer, sous le rire célèbre et moqueur du merle des Moluques.

Ces vallées s'achèvent en plages minuscules, bordées de cocotiers. Ces bandes de sable blanc et fin comme de la poussière, paraissent donc encastrées entre des à-pics vertigineux, lorsqu'on les aborde avec une embarcation. Derrière ces plages, repaires à chèvres, on y trouve des *paé-paé*, les anciens soubassements d'habitations. En escaladant, ce sont des grottes, les cimetières des anciens adorateurs du Tiki qui apparaissent. La végétation est luxuriante. On peut cueillir des bouquets de fleurs aux couleurs incroyables, aussi bien que des bananes rouges ou vertes, des mangues, citrons, oranges et pamplemousses. La saison des avocats était, hélas, terminée lors de notre passage.

Les vallées les plus importantes recèlent les villages où s'est concentré la vie. Ils sont noyés dans la vague verte des cocotiers, fougères arborescentes, arbustes et pelouses. Des taches de couleurs florales émergent de la verdure. Hibiscus rouges, purau jaune, frangipaniers blancs, flamboyants mauves, hinanos, tiarés, et autres espèces à l'odeur tenace et particulièrement envoûtante dans le calme du soir, lorsque l'alizé mollit. Même les plus modestes de ces villages, étaient d'une propreté exemplaire. La tôle qui couvrait les cases en bourao, filao, banian ou pandanus étaient peintes et ne pissaient pas la rouille. Nous étions bien loin de la case africaine !



Nos voisins de Tahauku



Fond d'anse de Tahauku



Lorsque nous sommes passés, ces villages avaient une âme fragile. A présent, le béton, le parpaing et sans doute la climatisation, doivent banaliser, uniformiser c'est à dire ce qu'on appelle «civiliser» ces villages, qui inspirèrent Monsieur Gauguin.



La maison du médecin, et sa voiture... à quatre pattes !



Le siège suprême de la beauté des îles Marquises ne résidait pas dans le relief tourmenté, ni dans la végétation extraordinaire. Sans être bien fins ethnologues, nous avons trouvé qu'elle resplendissait dans ses habitants. A ce sujet, nous avons discuté avec le dernier Marquisien 100%. Il avait refusé de se marier mal-



gré la pression des autorités (gendarme-curé-chef de village) tout simplement parce qu'il n'avait pu trouver une pure Marquisienne ! Comme quoi, il est plus facile de trouver une Marquise qu'une Marquisienne !

Les hommes sont forts, musclés, et agréablement proportionnés. Ils sont d'une agilité, d'une adresse, et d'une bravoure incroyable. Lorsque la femme marquisienne n'a pas une goutte de sang Chinois, elle est plus lourde. On se rend compte que Gauguin voyait clairement, lorsqu'il avait peint les authen-

tiques femmes Maories. Hélas, il paraîtrait que l'obésité les guette ! Tous et toutes avaient gardé le caractère montré par les Melville, et autres conteurs passés, c'est à dire une fierté de Marquisien farouche, laquelle se fond en gentillesse riieuse et amusante, mais pas toujours désintéressée, lorsqu'on est adopté.

L'île comptait 100.000 habitants, lorsque le Capitaine Cook les découvrit au cours de l'un de ses voyages... il en restait 3.600 en 1956. Lorsque nous sommes passés, en 1967, les indigènes ayant cessé de se laisser mourir, les autorités estimaient qu'il y en avait maintenant 5.000. Triste bilan d'une colonisation française apportant la civilisation. L'intégration par le vide ! Hélas, il reste toujours des survivants qui n'oublient pas, crient bien haut leur droit aux droits de l'homme, dénoncent les spoliations et leurs voleurs, certains osant même réclamer leur indépendance ! Quelle outrecuidance, quels ingrats après tout ce qu'on a fait pour eux !

Après la froide indifférence rencontrée dans les Antilles, quelle chaleur dans l'accueil des îliens des Marquises. Indigènes, demis (métis) et Français ! Tous nous montrèrent de la sympathie, ne sachant quoi faire pour nous faire plaisir.



Comme presque toutes les îles Marquises, Hiva Hoa est constituée par une arête montagneuse élevée de 1000 à 2000 mètres, d'où partent perpendiculairement des chaînons secondaires. Entre chaque chaînon, une vallée se termine à la mer, par une baie plus ou moins profonde.

Le cap Balguerie passé, jusqu'à la baie des traîtres, nous avons défilé devant chacune de ces vallées désertes. Il y a deux cents ans seulement, notre passage eût été signalé par les *pahus*, ces grands tambours en peau de requin, battus par des hommes bleuis de tatouages, la tête coiffée de plumes de phaéton. Peut-être aussi qu'en notre honneur, les femmes auraient revêtu leurs plus beaux et plus grands *tapas* blancs, qui leur donnaient une rigidité d'impératrices romaines.

Le mouillage achevé, nous sommes allés à Atuana, le chef-lieu, salués au passage par les résidents de l'anse Tahauku, doublés par un cheval au galop monté par un enfant. Nous étions enivrés par les fleurs et la joie d'avoir les pieds sur terre.

Au village, l'équipage d'une goélette, qui avait coulé la nuit précédente dans le nord de l'île, était consciencieusement en train de s'enivrer avec celui de la «Vaïtéré». Le gendarme, qui avait mené l'enquête, ne voulut jamais croire à l'évidence de la destinée fatale de ce bateau maudit, qui avait osé charger des Tikis à Nuku Hiva, pour on ne sait trop quelle destination, sûrement pas très honnête. Même un enfant sait que les Tikis, c'est tabou, et que les voler, même pour la juste cause d'un musée par exemple, ou pire d'un collectionneur, porte malheur !

Un athlète, en short et chemise à fleur, récupérait les matelots ivres un à un. Il les entassait dans sa jeep pour les ramener au débarcadère. Il stoppa son véhicule à notre hauteur.

Bonjour, je suis Frébault, le Chef de District, on se reverra !

Une sympathie réciproque venait spontanément d'éclore. Par la suite, ce Tavana nous invita chez lui pour un petit kaï kaï, en compagnie de sa famille et de ses nombreux amis. Poisson cru mariné au citron vert, cochon de lait cuit au four Tahitien, et autres mets typiquement Polynésiens. Quel gueuleton, quelle découverte !

De retour à bord, des filles, probablement traîtresses puisqu'elles venaient de la baie des traîtres, de Tahauku, l'anse où nous avions mouillé, occupaient le voilier ! Elles avaient amené des cadeaux de bienvenue, coquillages et colliers, ainsi que le poisson cru mariné pour le repas du soir, en notre compagnie. La fête se prolongea bien tard, notre magnétophone les réjouissant des airs tahitiens, enregistrés d'Henriette la tahitienne, bien oubliée de nos jours. Ces adorables voisines revinrent souvent !



Le GENDARME, personnage *very important* - à vrai dire, le plus important après le CURÉ qui possède les âmes, le TAVANA (sorte de maire, chef officiel) qui possède le district au nom du gouverneur de l'archipel, le CHINOIS qui possède l'argent et les reconnaissances de dettes - nous reçut avec courtoisie et gentillesse, ce qui est rare chez ce genre de fonctionnaire, généralement très imbu de sa puissance. Il nous initia à ses 17 fonctions, qu'il remplissait avec trop de conscience. Nous l'abandonnâmes lorsqu'il aborda les problèmes entassés dans son crâne. Même si on a la grosse tête, il arrive un moment où le képi est plein. Il apostilla nos passeports et ajouta, le regard vers le portrait du Président Charles de Gaulle :

— *Le Marquisien est fier et bon, mais il se moque des conventions, et préfère la distraction aux choses sérieuses !*

— *Evidemment, pensions nous; cela ne peut coller avec «l'esprit Gendarmerie» !*

Nous avons appris par la suite, que ce mutoï avait dressé un procès verbal pour défaut de feu rouge à l'utilisateur d'un vélo, ce qui amusa beaucoup Tahiti, mais est-on sérieux à Tahiti ?

L'assistance technique était représentée par Alain et Michel, instituteurs, ainsi que James, leur collègue de Tahuatta l'île proche. Ils effectuaient leur service militaire dans le cadre de cette assistance, en apprenant aux jeunes Maoris que leurs ancêtres étaient les Gaulois. Quelles soirées nous avons passées avec eux

à discuter et palabrer au sujet des Polynésiens et de leurs îles !

— *Sous des aspects superficiels de légèreté et d'indifférence, le Marquisien est très profond, et reste tourmenté par le passé !* disait l'un en chassant d'un ample geste, les phalènes et autres insectes attirés par la lueur vive de la morigaz, (la lampe sous pression) vaporisant le pétrole enflammé dans un manchon... (Il n'y avait pas l'électricité !)

— *Tu as raison, et c'est ainsi que sa crainte des «tabous» et celle des «tupapau» n'a pas changé depuis les origines, jamais un Maori ne dormira dans les ténèbres, il a trop peur d'être réveillé par un spectre. Dans toutes les cases, une lumière reste allumée toute la nuit pour écarter les esprits !* Il ajouta à notre intention : *Le «tupapau» est un fantôme ! On dit «tupapahou» dans d'autres îles.*

— *C'est bien vrai ! Sous son aspect rigolard, le Marquisien a la tristesse propre aux gens dont la race se meurt. Il le sait, mais il est «fiu» c'est-à-dire blasé, fatigué, il en a marre et laisse courir !*

— *On lui a créé des besoins de civilisé, on lui a donné de nouvelles religions, mais jamais on n'éradiquera en lui, les racines du «Tiki» !*

— *Les nouvelles religions qui se font la guerre entre elles, quel bel exemple ! N'ont apporté en pratique que de nouveaux «tabous» qu'ils ajoutent à ceux déjà existants ! Plus tard, on leur donna la politique qu'ils ignoraient, un autre succès de la civilisation !*

Un souffle de brise venu de la montagne traversa le faré, la case traditionnelle. Les feuillages frémirent, et quelque part, une noix de coco tomba. Avions-nous dérangé les *tupapau* en les évoquant ?

Sur le chemin encastré entre deux hautes haies, que nous empruntions par cette nuit sans lune afin de regagner notre mouillage, nous en parlions encore, lorsque les hibiscus de la haie s'écartèrent dans un froissement violent. La tête blanche d'un cheval nous regarda. Ses mâchoires s'écartèrent dans un hennissement de rire, lorsqu'il vit la tête que nous avions faite à son apparition ! Le jeu dû lui plaire, car de l'autre côté de la haie, la bête suivit l'herbage et nous refit le coup plusieurs fois en hennissant de plus en plus fort, il était nettement plié, mort de rire !

Suite à une de ses invitations, nous avons passé une nuit chez les Frébault. Le lendemain, ce Tavana nous prêta sa jeep. Nous sommes allés à Hanave, au fond ouest de l'immense baie des traîtres, juste à l'opposé de Tahauku. Le mauvais chemin n'allait pas plus loin, le sentier qui continuait ne permettait pas le passage de la voiture. De nombreux *paé-paé* étaient étagés le long de la rivière aboutissant à la plage. Au cœur de l'ancien village, sur le *kokai*, cette succession

de terrasses dallées où avaient lieu les cérémonies officielles ou religieuses, sacrifices humains et fêtes diverses de jadis, s'élevait une église de style colonial avec ses tôles rouillées ! Quelle future nouvelle religion bâtira son temple sur les ruines de l'église en ce lieu certainement sacré ? ... à supposer qu'il reste des fidèles en vie !

Un autre soir, nous sommes allés pour un kaï kaï de plus, en compagnie du directeur de l'école, d'un instituteur et du postier, chez le chinois.

Le tinito était en réalité un demi, jeune et plein de fougue. De plus, il était particulièrement intelligent et sympathique. Il eut l'occasion, par la suite, de nous rendre des services désintéressés, ce qui change de l'image traditionnelle de ces personnages riches, avares, et prolifiques. Son pâté de poisson était un régal.

Il y eut d'autres soirées folkloriques à la station météo ou chez le toubib par exemple. D'ailleurs, celui-ci et sa femme nous inoculèrent sournoisement, le virus de la conchyliologie, et il nous fallut plusieurs années pour s'en débarrasser !

Un commandant de marine en retraite et son épouse, enseignants au collège des religieuses, nous reçurent également avec gentillesse.

Le Père Gilbert et la Mère Supérieure du collège, voulurent absolument nous payer la mousse, une bière «Hinano», et nous firent visiter leur établissement, tout en devisant :

— *Tenir enfermées 200 jeunes filles de 12 à 18 ans, venues de tout l'archipel, n'est pas une petite affaire !... Dieu sait comme les filles des îles aiment vivre en toute liberté !*

— *Alors comment faites-vous ?*

— *Ce qui leur fait accepter cette contrainte, voyez-vous, c'est le mirage de Tahiti, elles s'y voient déjà secrétaires, infirmières, voir fonctionnaires !*

Un jour, ce fut une grosse expédition à cheval à travers l'île pour atteindre la vallée d'Hanaïappe sur la côte nord, où l'instituteur nous attendait.

Quel cheval m'était octroyé ? Le fantôme rigolard de l'autre soir. A peine hissé sur son dos, le voilà qui démarre au grand galop. Je ne craignais pas la chute pour moi, mais pour les précieux appareils photo que je tenais à bout de bras. La bête fit brutalement demi-tour, sans me désarçonner, en revenant sur la troupe écroulée de rires. Je pus passer les appareils à la volée à un bras tendu. Etant alors libre de mes deux mains, j'ai tiré avec suffisamment de force sur le mauvais boutte passé dans la gueule de la cavale, pour qu'elle stoppe pile des

quatre fers, manquant de me faire passer par dessus son encolure évidemment baissée à cet effet.

Ces chevaux, à demi sauvages, ne demandent qu'à galoper. Autrement, ils marchent très lentement pour pouvoir happer une mangue au passage, ou boire une lampée dans les ruisseaux. Sentant qu'ils avaient à faire aux émérites cavaliers de la marine à cheval, ils n'en faisaient qu'à leur tête, nous jetant des regards narquois lorsqu'ils refusaient d'obéir. Tenir sur le dos d'un cheval lancé au galop n'est pas difficile, mais avoir un fessier de cuir et des reins d'acier est un autre problème ! Le soir, après 60 kilomètres de chevauchée, nous étions vannés, pas besoin de berceuse pour nous endormir.



La piste des montagnes était superbe. Nous sommes passés dans des forêts de tau (ou miro) et banyans, pour déboucher sur des crêtes de lave noire et latérite rouge, où quelques fougères en bouquets, mettaient du vert clair, tandis que les filaos, ou arbres de fer, une variété de conifère aux aiguilles très longues et très fines, jouaient dans l'alizé, une musique céleste.

Après les crêtes, nous avons débouché sur le haut-plateau central. Une allée de manguiers séculaires axée est/ouest selon la course logique du soleil, longue

de 2 ou 3 kilomètres s'étendait absolument rectiligne. Là encore, de nombreux paé-paé étaient témoins que cet endroit avait été un haut et grand lieu. La piste fut remplacée par endroits par une importante route dallée, descendant sur Hanaiappe. Elle avait des coupures régulières pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie, et éviter son ravinement. Elle était bordée de murettes en pierre. Par endroits, les dalles avaient disparu.



Ce dont nous gardons surtout un souvenir agréable, ce sont les visites de nos voisins de l'anse Tahauku. La mama, Julie, Evelynne et le petit Manuia nous comblèrent en cocos, fruits et coquillages. Originaires de la baie des vierges à Fatu Hiva, ils nous parlèrent longuement de Francis Mazières, et nous rapportèrent des anecdotes amusantes si l'on peut dire : sait-il seulement que le conseil délibéra pour savoir si on ne devait pas le pousser «malencontreusement» des falaises, où il allait explorer les cimetières antiques ?

Nous n'avons pas quitté l'île sans rendre visite à ce brave Monsieur Gauguin, dans son cimetière marin dominant la baie. Nous étions loin de penser que Jacques Brel viendrait y demeurer, tandis que sa chanson «Les Marquises» ferait un tabac et deviendrait peut-être immortelle. Le contemporain du peintre, Monsieur Le Bronnec, était malade, et nous avons regretté de ne pouvoir recueillir les derniers potins de la maison du jouir. Qui se souvient des noms des



persécuteurs de Gauguin ? Ces importants personnages ont disparu avec la marée descendante, et les oiseaux, moqueurs, rigolent encore de ces majestueux corbeaux.

Notre seconde étape dans les îles Marquises, fut Taio Hae, capitale de l'île de Nuku Hiva. Partis par le canal du Bordelais entre Hiva Hoa et Tahuatta, le 14 Mai 1967, nous passions le lendemain-midi entre les sentinelles, deux énormes rocs, pour pénétrer dans le cratère effondré, et aller non loin du wharf, et du «Kahoa Nui», le bateau de Monsieur l'Administrateur des îles Marquises. Le mouillage achevé, selon notre habitude, nous sommes sortis dans le village très coquet, verdoyant et fleuri de Tahio Haé.

Taio Hae était également la capitale de l'archipel. Les paquebots des Messageries Maritimes et les navires de guerre y faisaient escale. Il y avait un collège technique, MILLE mètres de route goudronnée parcourus par SEPT voitures et au moins SOIXANTE-DIX vélomoteurs !

De cette capitale où résident l'Evêque et l'Administrateur, on regardait les habitants des autres îles avec un certain mépris. Ne parlait-on pas d'y construire une piste pour petits avions ? Ici, tout le monde s'épiait dans ce clochemerle Polynésien. L'ambiance dégagée, ainsi que les regards qui nous suivaient avec persistance, ne nous emballèrent pas du tout. Des indigènes allèrent jusqu'à nous faire remarquer :

— *Tiens, vous n'êtes pas Américains ?* Et se détournèrent sans insister, comme si nous étions de la crotte de bique !

Des Français rencontrés ne répondirent pas à nos salutations, préférant tout à coup contempler les nues, et fuir notre regard.

Alors, comme nous autres étions polis, nous avons voulu présenter nos respects à *Mosssieu l'Administrateur*. Sa femme, étonnée, nous envoya sur sa plage privée, car il était au bain. Il nous regarda approcher jusqu'assez près de lui, se retourna et se mit à nageotter vers le large en agitant son gros cul et ses courtes pattes.

— *Excusez-le, nous dit son épouse un peu gênée, nous rentrons de Tahiti. Alors vous pensez comme il est très fatigué !*

Nous sommes allés au bistrot, histoire de boire une mousse, avant de rentrer à bord. Hélas, c'était Dimanche, et par ordre probablement divin, l'alcool était prohibé les jours fériés. Comble de bonheur, nous avons subi une attaque en

règle des nonos¹⁷ venus de la plage voisine, tandis que nous regagnions le «Beligou». Trop c'est trop ! Nous avons appareillé sur les coups de minuit, par un splendide clair de lune qui rendait grandiose le cirque de montagnes enserrant la baie.

*

Le soleil se leva sur les belvédères, les dômes, les tours et les flèches de Hua Pou, mettant en valeur les couleurs vives des coulées de lave, des veines de trachyte, des blocs de basalte, et des forêts agitées par l'alizé omniprésent. Un véritable enchantement pour les yeux de l'homme de quart que j'étais. J'en oubliais de gratter les démangeaisons résiduelles des nonos, ainsi que dans notre lointain sillage, le snobisme ridicule des habitants d'une île, qui se croyaient le nombril du monde; alors que tout le monde sait qu'il se tient dans la gare de Perpignan, mais connaissaient-ils le maître Salvador Dali ces avida dollars ?

Je n'étais pas seul à béer d'admiration, car, autour de nous, des baleines ou des cachalots soufflaient aussi de stupéfaction. C'est évident, devant une telle beauté, mais nous n'oublions pas qu'il ne fallait pas trop rêver, mais veiller.



Iles Marquises : Hua Pou, baie Hakatau, 17 – 22 Mai 1967

A l'ombre du mont Oavé, la baie d'Hakatao, dans l'extrême sud-ouest de l'île, s'ouvrit devant nous. A peine ancrés devant la plage de gros galets, la foule

17 / Les nonos sont des insectes minuscules et pratiquement invisibles du genre *moustiques redoutables*. Leurs piqûres durent plus d'une semaine, et s'infectent facilement si vous avez le malheur de gratter vos démangeaisons.



Baie d'Hakatao

s'amassa en silence. Comme lorsqu'arrivèrent les grands anciens navigateurs, des jeunes filles au paréo coquin sautèrent dans des embarcations et nous proposèrent, avec de grands rires encourageants, le produit de leur artisanat. Réellement, elles semblaient croire au retour de Bougainville ! Cependant, elles me semblèrent bien au courant de nos mœurs d'Européens.

Michel et Francis, instituteurs au titre de l'assistance technique, ce qui ne coûtait pas cher à l'Etat, vinrent à leur tour. Seuls Français vivant avec les 150 habitants de la vallée, ils ne recevaient jamais de visiteurs, en dehors du gendarme et du curé qui passaient de temps en temps. Ce fut de la belle amitié entre nous.

Thérèse, assistée d'Elisabeth, nous firent goûter à toutes les spécialités culinaires marquisiennes au cours des repas, pris chaque jour, midi et soir, chez nos amis. Coqs en pâte, nous devisions avec eux, chahutions avec les filles, plaisantions avec les nombreux visiteurs de nos hôtes et apprenions petit à petit à connaître tous les habitants de la vallée. C'était le paradis, comme au cinéma, avec guitares, ukulélés et chants polyphoniques plus ou moins improvisés !

Ecoutant avec intérêt les histoires de famille des habitants de cette vallée retirée de Hua Pou, nous entendions sans sourire celles de leurs «tupapau» familiers, qui prenaient souvent la forme d'un grand chien blanc. Nous allions également en grand secret, boire le *kiravi*, cette infâme bière Marquisienne, fabriquée

clandestinement avec de l'eau de coco fermentée à la levure de bière. La vente et fabrication d'alcool étant strictement interdits par la loi du gendarme, nous avons juré de garder le secret jusqu'à ce jour, mais vous ne le direz pas ! Et puis le pandore doit maintenant jouir de sa retraite !

Il y avait aussi des soirées tripot. Cela se passait dans le faré d'une honorable famille. Les joueurs de poker y étaient acharnés et bruyants, tandis que le reste des convives dansait sur les airs des musiciens, toujours de plus en plus nombreux, au fur et à mesure que le ramdam secouait le village dont les cases étaient cependant éparpillées assez loin les unes des autres. Pendant ce temps, indifférents au bruit, les enfants dormaient sur leurs nattes, enroulés dans leurs paréos de nuit.

Le village vivait un peu en communauté. Ainsi, la chasse, les récoltes et la pêche, voyaient presque tout le monde y participer, puis le butin était partagé équitablement. Je n'ai jamais vu quelqu'un contester son lot. Le gendarme allouait un certain nombre de cartouches. Il ne fallait donc pas les gaspiller, et le meilleur tireur avait la carabine. Les autres *tanés* (hommes) servaient de rabatteurs dans les expéditions chasse, lorsque le village réclamait de la viande.

Lorsqu'on avait besoin d'un cheval, le troupeau sauvage était cerné sur un plateau dans les montagnes, et amené par les rabatteurs vers une falaise. L'écu était alors isolé et capturé. Il arriva, la fois où nous y participions, que l'étalon, tel les vierges de Fatu Hiva, choisisse le suicide et se précipite du haut de la falaise.

— *Quel dommage !* M'écriais-je.

— *Aïta péa péa ! Ça ne fait rien !* Me répondit l'un des rabatteurs, en ajoutant : *Beefsteaks !* Car au pied de la falaise, une autre équipe attendait en pirogue cette viande providentielle, comme la manne tombée du ciel.

Le cheval capturé fut amené en triomphe au village, et tous le regardaient en riant, en commentant la première séance de dressage. L'heureux propriétaire l'amena dans la mer, et lui sauta sur le dos. La bête ruait, sautait, se couchait, se roulait dans l'eau, puis finit par se calmer. La foule applaudit alors, et le fumet des fours tahitiens qu'on ouvrait, invita tout le monde au kaï kaï général.

Lorsque les fruits étaient mûrs, c'était le même scénario. Pour la pêche, lorsqu'elle était décidée certains matins favorables, tous se répartissaient dans les pirogues sorties de leurs abris en feuilles de pandanus. Ils partaient en payant vers l'endroit qui leur avait été désigné, au pied des falaises, dans le ressac plus ou moins violent. Avec un masque, la tête dans l'eau, ils surveillaient leurs hameçons pour choisir leur poisson. Il était hors de question de sortir de leur

élément ceux qui ne les intéressaient pas ! Ici, chez les Maoris, on n'a jamais tué gratuitement pour le plaisir ! Tuer pour tuer un animal non nuisible, c'est un passe temps de civilisé ! Petits rougets, serranidés, lutianidés et des grogneurs étaient leurs proies favorites.



Lorsqu'il fallait du thon, de la bonite, de la coryphène, de la bécune ou du tazard, ils choisissaient alors les grandes pirogues, se mettaient à plusieurs pour pagayer comme des forcenés, en poussant cris et hurlements pour s'encourager. Le poisson se précipitait sur les leurres en plumes d'oiseau, et se trouvait alors croché à l'hameçon de nacre. Les bancs de ces pélagiques leur étaient indiqués par les dauphins bondissants ou les sternes et fous de bassan plongeant comme des fous sur les bancs de menu fretin, poissons volants, clupéidés et autres pourchassés par ces grands bancs de thonidés et autres coryphaenides.

Ce poisson cru, mariné au citron vert, assaisonné de lait de coco râpé, mangé avec des frites de *maïoré* (l'arbre à pain), était un régal. Ce sont des plants de cet arbre miraculeux que le Capitaine Blight, de la «Bounty», emportait dans les Antilles pour que les fruits de ces arbres, devenus grands, nourrissent à bon compte la population d'esclaves de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

Si vous n'aimez pas les frites, tout le monde n'étant pas d'origine belge, le *maïoré* peut être accommodé en purée, en soupe et même en dessert. Pour

le kaku, le maïore avait été cuit sur de la braise, passé au pilon, mélangé à du beurre et du lait de noix de coco, jusqu'à constituer une crème sucrée.

Je n'ai pas tellement aimé le *poi poi*. C'était encore du *maïoré*, mais fermenté et gardé dans des puits secrets, sacrés et tabous, ouverts seulement en cas de disette, parfois une ou deux années après le stockage. Heureusement, ces famines passagères ne se produisaient plus, puisque la goélette de Tahiti amenait chaque mois, en principe, pétrole, riz, farine et autres produits moins nécessaires de la société de consommation. Le *poi poi*, jadis enfermé au secret, était maintenant devenu une gâterie.

Les produits étaient achetés au subrécargue (l'officier chargé de la partie commerciale pour le compte de l'armateur sur les goélettes de Tahiti) grâce au produit de la vente de l'artisanat de la vallée, à ce même subrécargue.

Le bois de miro, le palissandre de Polynésie, n'est pas un bois pour montures de lunettes à chausser le nez des presbytes ou myopes, comme on pourrait le penser, mais une sorte de bois de rose ! Il était travaillé avec des outils «système D» comme la baleine de parapluie (qui fait un ciseau extraordinaire pour les gravures fines) ou des morceaux de métal aiguisés comme des rasoirs sur des pierres de lave dure. Des mains de nos amis, sortaient des kokas, bols de toute forme, des ukulélé (réputés à Tahiti, et même aux Hawaï), des reproductions de tikis, des lances, poignards et casse-tête sculptés et gravés. C'était le travail des *tanés*. Les *vahinés*, de leur côté, n'étaient pas en reste pour s'acheter paréos





«Garantis Boussac Paris», colifichets, miroirs etc. Elles tressaient des nattes par paquets de dix, des chapeaux et autres objets en fibres de cocotiers ou pandanus.

Les gens d' Hakatao savaient que le subrécargue revendrait cela dix fois plus cher aux commerçants chinois de Tahiti, mais, *aïta péa péa*, ça ne fait rien !

L'équipe de football devait rencontrer celle de la vallée d'Hakahau, dans le nord de l'île. Cela nécessitait une journée de pirogue pour aller, et autant pour en revenir. Nos amis n'étaient pas à quelques coups de pagaie près, mais tout le





Spontanément le sculpteur me donna le «koka» ovale qui était entre ses jambes. Je l'ai toujours

monde trouva plus drôle et plus sympathique de s'y rendre avec le «Beligou». Le matin, tout le monde était à bord dès l'aube. Nous étions 20 sur le voilier. Au son des chants, accompagnés d'ukulélés moins encombrants que les guitares, nous n'avons pas manqué de bras pour remonter le mouillage et effectuer les manœuvres. Ce fut une magnifique journée, malgré la défaite de l'équipe !

— *Nous les battons à la revanche, car ils seront fatigués par leur journée passée à pagayer !*



Vingt équipiers à bord !

Le 22 Mai, tous nos amis sont venus nous dire adieu ! Certains avaient la larme à l'œil, nous étions une fois de plus très tristes.



Nous nous sommes retrouvés sous une montagne de présents : fruits de toute sorte, objets sculptés, coquillages. Tahī, n'ayant rien à sortir de sa besace, me donna son chapeau personnel. Il m'amusait toujours lorsque, debout à l'avant de sa pirogue, il étendait les bras en tenant une natte de pandanus qui faisait alors office de voile. Nous avons appris bien plus tard qu'un soir, il décida d'aller au cinéma à Tahiti. Il partit ainsi debout dans sa pirogue, mais nul ne le revit.

Notre présent d'hameçons doubles à thons, en bon acier, fut apprécié. Je pense, malgré tout, n'avoir pas trop contribué à la disparition future des magnifiques hameçons en nacre.

Dans mon souvenir, ces îles Marquises restent les plus belles de toutes celles que j'ai visitées et Neptune sait ce que j'ai pu en voir en quarante années de navigation !

Il est regrettable d'avoir pu constater que les Marquisiens avaient tout oublié de leurs traditions. Les jeunes d'aujourd'hui sont en train de revenir aux sources, en se servant de nos mémoires de blancs, de notre littérature et du mauvais cinéma inventé par des profiteurs, lesquels de tout temps, n'ont jamais péri



étouffés de scrupules. Il fut triste de voir les sculpteurs de Hua Pou reproduire, sans fin, les motifs ornant une antique calebasse qu'ils gardaient précieusement.

Pour s'imposer, les religions Chrétiennes devaient tuer l'antique civilisation, supprimant du même coup art, folklore et traditions. Comme tout se transmettait oralement, ce fut facile ! *Amen !*

Quand nous sommes passés aux Marquises en 1967, battre le tambour, réciter des légendes anciennes, chanter des mélopées ou bien des généalogies était PÉCHÉ MORTEL ! Juste avant notre passage, un bon père a refusé de donner les sacrements, autrement dit EXCOMMUNIÉ les parents d'une fille majeure et vaccinée qui fréquentait de façon notoire un *popa* (homme blanc) !

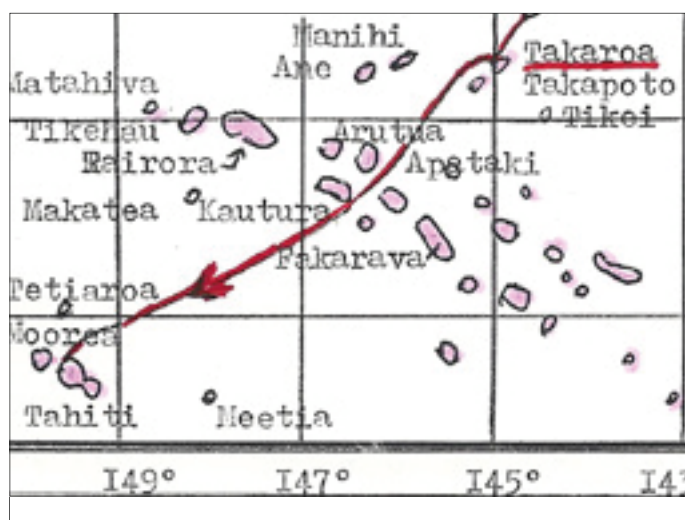
Que de mesquinerie, quelle hypocrisie ! Car paradoxalement, les Marquises étaient alors l'endroit où il y avait le plus d'enfants nés de mère inconnue. Dans ce paradis, c'étaient les enfants et leurs parents qui étaient des Dieux, et ceux qui avaient le bonheur d'en avoir plusieurs, se sacrifiaient, et en faisaient cadeau aux femmes qui étaient stériles, et ce malgré les interdits et la chasse à cette pratique effectuée par les gendarmes et les curés, qui n'y voyaient rien de légal ni de très catholique

Rien qu'en fermant les yeux, si longtemps après, je revois ces enfants rois, beaux comme des dieux, libres comme des princes, galopant à cru sur des cavales indomptées, nageant comme des poissons, bâtards peut-être, mais héritiers d'une race disparue, l'une des plus belles qu'ait porté notre planète. Quant à ces filles, timides ou effrontées, elles étaient celles de mes rêves de collégien. Impossible d'oublier ces amitiés fugaces, mais sincères, cette générosité spontanée les dieux malgré tout ce qui a pu être dit.

8

ÎLES TUAMOTU

*De Hakatau (Ua Pou-Îles Marquises)
à Takaroa (Archipel des Tuamotu)
435 milles - (27 Mai - 1^{er} Juin 67)*



Véritables anneaux d'or suspendus entre le bleu de l'azur et le bleu marine, les atolls sont les alliances qui témoignent du mariage sacré et indissoluble entre le naturel et la beauté.

Après la grandeur des Marquises, la plate nudité de l'atoll nous surprend. J'y trouvai ensuite un charme réel. Vivre au niveau de

l'océan, lorsqu'on connaît les furies de la mer et la démente des cyclones, vous amène à la modestie, même si les longues plages de sable en bordure du récif, les cocotiers qui donnent un peu d'ombre trompeuse et les cumulus blancs d'alizé sont paradoxalement le cliché type, je veux dire la carte postale de la Polynésie.

Après une traversée sans histoires, nous avons remonté la passe profonde nous menant dans le lagon de Takaroa du groupe des îles du Roi Georges, dans l'archipel des Tuamotu, le 27 Mai 1967.

Nous nous sommes amarrés derrière la goélette de Tahiti «Moana Rau» qui venait acheter la nacre pêchée dans le lagon par les plongeurs locaux. Elle vendait par la même occasion à la population, la pacotille habituelle.



La population de l'île était mormone à 90%. Elle nous accueillit bien sûr avec grande gentillesse. Dès notre arrivée, le *mahou*, homosexuel reconnu et respecté par les indigènes, – à Tahiti, on dit : *réré*, et ils sont très appréciés comme «femmes» de ménage par les dames blanches de la haute ! – nous invita pour une fête le soir même. Il était instituteur de son métier, et sa fonction officielle était : Président de la Mission Mormone. Jean Parker, également présent pour saisir notre aussière, Président fondateur et unique membre du yacht Club de Takaroa, nous fit signer son livre d'or, essayant en vain de chasser la nuée de



gosses qui avaient envahi le «Beligou» et qui s'étaient déjà partagés les régimes de bananes de Hua Pou. Ces fruits ne poussant pas sur le sable, étaient très onéreux lorsqu'ils venaient de Tahiti avec les goélettes. C'était donc une aubaine phénoménale pour eux, leurs mères étant plutôt portées à acheter des futilités souvent vaines aux subrécargues des goélettes de Tahiti !

Après la fête de réception, pour remercier tout le monde, nous avons fait une soirée cinéma. Pendant plus de trois heures, sans ordre, ni classement, il a fallu passer et repasser nos diapositives, dans les pétarades du groupe électrogène fournissant l'électricité. Toute l'île était présente.



Nous sommes allés avec nos nouveaux amis qui plongeaient en apnée par 20 ou 30 brasses pour remonter de la nacre. Ce furent des plongées magnifiques parmi la flore et la faune corallienne. On peut dire que si la beauté des Marquises est dans son relief, celle des atolls est sous l'eau. Les perroquets bleus, jaunes, verts, ou rouges n'étaient pas dans les arbres, mais dans chaque trou de corail. Les lutianidés multicolores, les serranidés rayés de jaune ou tachetés de pois rouges ou verts, les chirurgiens au nez en trompette, les papillons et poissons clowns ne cherchaient pas à nous fuir, ils étaient au contraire curieux et familiers.



Nous nagions gardant un œil attentif sur les requins nombreux qui commençaient à cercler autour de nous, lorsque nous tirions quelques mérours pour nos repas, ou celui de nombreux hôtes. Entre deux plongées, nous cassions la graine sur quelques patates de corail émergé. Il suffisait d'en extraire quelques bénitiers ou quelques nacres, et c'était un régal, surtout si nous mâchions en même temps, un peu de pulpe de noix de coco, de l'iode pure et naturelle, à défaut d'un coup de Muscadet.

Les Mormons ne buvant pas d'alcool, il n'y en avait pas une seule goutte dans l'île, même chez le Chinois épicier de son état. On peut pratiquer une religion et être croyant sans pour cela être un martyr ou un saint. Je dois dire dans le secret de cette confession, que quelques amis intelligents, apprécièrent

notre rhum en provenance directe de Saint Barthelemy. Priez pour nous ! Il y en restait un stock bien planqué dans nos soutes profondes. *Amen !*



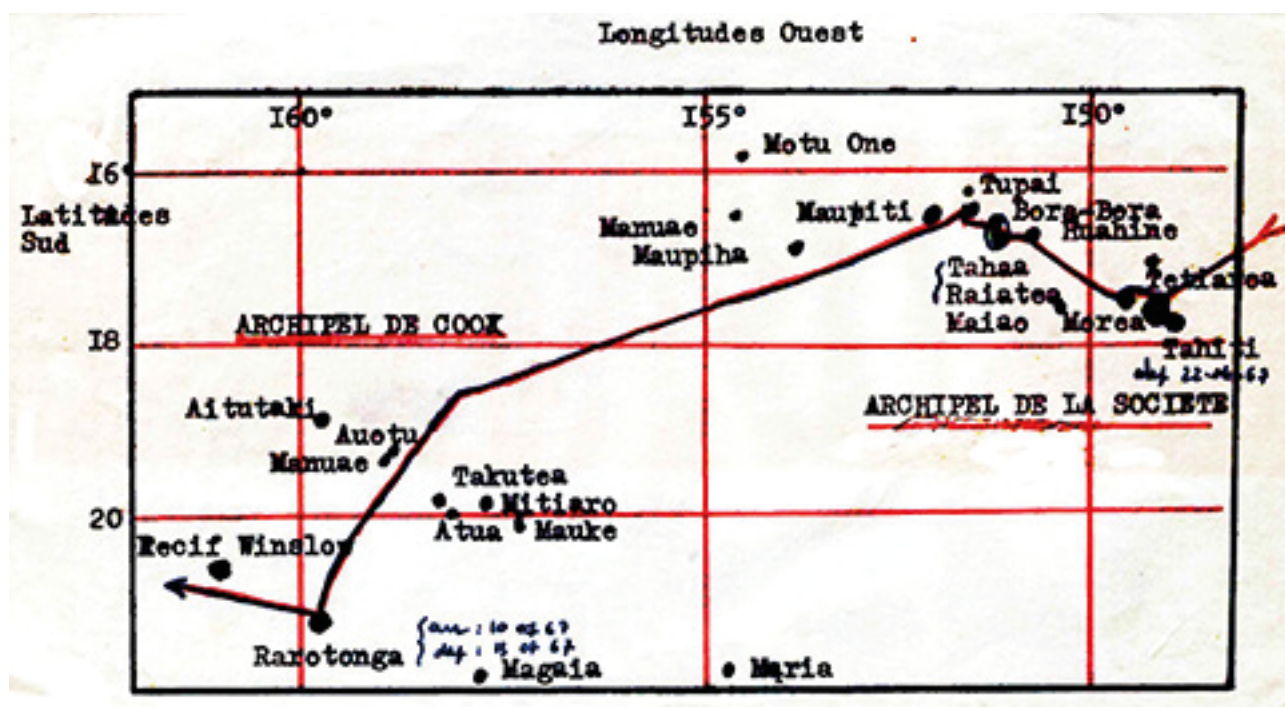


Le cyclone de 1906, qui avait submergé complètement bien des îles dans l'archipel (malheureusement, il y en eût bien d'autres depuis), avait amené toutes voiles dehors, un navire qui monta sur le récif et s'immobilisa à cinquante mètres du tombant. De loin, sa coque semblait intacte. C'est en l'explorant qu'on se rendit compte qu'elle était complètement rongée par la rouille, et s'effritait au vent. Par quels malheurs allions nous payer la visite à cette épave ? Comment aurions-nous pu savoir qu'elle avait été décrétée tabou la nuit où le *tupapau* d'un marin péri en mer, avait lancé des pierres sur un pêcheur du coin ?

D'ailleurs, pour se venger, celui-ci mit le feu aux boiseries, qui avaient pourtant été bien conservées jusque là.

Au départ, cérémonie des cadeaux d'adieu, couronnes de fleurs, colliers, coquillages, y compris quelques perles ne venant pas des nacres noires, mais des paupières rapidement essuyées par nos amis. Quant à nous, on ne quittait jamais nos nouveaux amis sans avoir le cœur serré, malgré une indifférence de bon ton affichée plus ou moins bien.





9

TAHITI & MOOREA

Îles de la Société.

Tahiti (Papeete) 4-22 Juin 1967

Moorea (Pao Pao- Papetoi) 22-26 Juin 1967

Huahiné (Faré) 27-29 Juin 1967

Raïatéa/Tahaa (Faturatu) 29 Juin 1967

Bora Bora (Faré Piti) 29 Juin – 3 Juillet 1967

Coupant à travers l'Archipel dangereux, comme disent les Instructions nautiques, nous avons défilé devant les atolls des Tuamotus, vent et courant portants.

Le 4 Juin à l'aube, la perle du Pacifique, Tahiti, puis sa sœur Mooréa étaient en vue, bien à la place où nous les attendions.

Depuis Alain Gerbault qui avait commencé à crier dans l'oreille des sourds : Un paradis se meurt, les choses ne s'étaient pas arrangées, mais n'avaient aucune comparaison avec ce qu'est l'île aujourd'hui et surtout ce qu'elle sera demain ! Chassant d'une main la fumée du *pakalolo*¹⁸, dans une éructation d'*hinano*¹⁹, certains peuvent dire aujourd'hui :

— *Tahiti le Paradis ? L'enfer mec !*

Les parures qui, dans ma mémoire faite de lectures, revêtaient Tahiti la belle, allaient-elles s'envoler avec les alizés mensongers, pour ne laisser apparaître qu'une chose vulgairement publique, comme les filles du même nom ?

Nous sommes restés du 4 au 22 Juin 1967. Je dois m'empresser de dire que si Papeete était déjà... bien abîmée, Tahiti n'était pas Papeete ! A cette époque, Tahiti fut pour moi et reste dans mon souvenir la beauté sous toutes ses formes, paysages, flore et faune.

18 / Le haschich !

19 / La bière de Tahiti !





Voici ce que Tahiti nous a offert :

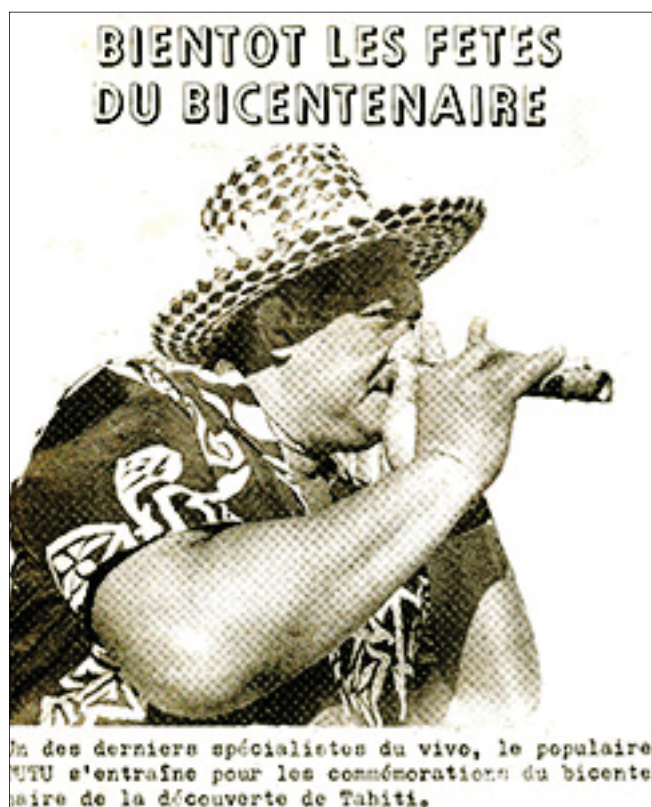
Des paysages magnifiques, dans une atmosphère bleutée qui leur conférait une douceur indéfinissable, comme du pastel par rapport au fluo.

La flore ? Il eut fallu être botaniste pour donner un nom aux fleurs qui embaumaient avec des parfums lourds, sucrés et envoûtants comme des poèmes symbolistes.

La faune terrestre était peu visible, en ce qui concerne les animaux non volants. Quant à la population indigène, elle était peu ordinaire. Le mélange de la race maorie avec les chinoises ou les blanches, avait donné un enchantement pour les yeux. Je sais qu'un vieux phoque comme moi a toujours tendance à se retourner au passage d'une beauté. Ici, il m'eût fallu la tête montée sur rou-

lement à billes ! Je m'explique aisément la pléthore d'accidents qu'il y avait dans les rues de Papeete. Comment peut-on conduire une voiture, en regardant l'arrière train de la berline qui précède, alors qu'il passe de si beaux châssis sur le trottoir ?

Après la beauté, Tahiti fut pour moi l'île où fleurissait cette chose rare : l'amitié. Je pense sincèrement que cette plante doit encore se cultiver aujourd'hui.



Nous finissions de nous amarrer cul à quai. Patiemment, la famille Courbon nous attendait, colliers de fleurs en main. Ils nous reçurent comme si nous étions leur proche famille, et nous branchèrent sur le réseau de leurs amis, ce qui fait que durant notre escale, nous avons été de bringue en bringue, comme on appelait les réceptions et fêtes, aussi bien chez les métros que chez les Tahitiens.

Le Tahitien plus ou moins Maori de 1967, était déjà fiu du popa (blanc) en général et du farani (Français) en

particulier. Cependant, les amis tahitiens des Courbon avaient gardé la gentillesse et les qualités hospitalières de leurs anciens. C'était dans leur nature propre de faire plaisir pour être heureux. Ils n'avaient pas besoin de missionnaires intéressés, pour savoir que le fou de dieu n'est riche que de ce qu'il donne ! Ces mots amèneront des tapotements du menton car notre nature d'occidentaux est essentiellement égoïste. Alors on ne peut croire cela et encore moins le comprendre, surtout aujourd'hui où le fossé, je veux dire le précipice, est si profond entre riches et pauvres qu'on s'ignore entre ses deux bords, en attendant d'être précipités dedans.

Tout se passa dans une telle simplicité, bonne humeur et décontraction, sans



souci du lendemain et du qu'en dira-t-on, que nous nous sommes très vite trouvés dans le bain. *A'ata péa péa* fut notre philosophie !

Nos amis blancs étaient forcément, comme nous, dans ce genre de raisonnement. Certes, nous avons rencontré les cafards, qui parlaient de l'enfer vert de Tahiti, les tristes qui vitupéraient les mœurs légères, les sérieux qui ne comprendront jamais pourquoi l'indigène est paresseux, les faux curés qui parlaient de la punition divine, sans savoir que plus tard, au moins vingt ans après, le SIDA leur donnerait hélas raison ! Nous les avons rencontrés, parfois écoutés par politesse, mais jamais fréquentés. Dieu merci, nous n'avons jamais mendié pour vivre à l'aise, nous pouvions CHOISIR nos amis et refuser toute invitation qui n'était pas sincèrement désintéressée.

Dans l'est de Papeete, la plaine côtière se termine par une langue de terre, qui s'avance dans le lagon, jusqu'à rejoindre le récif barrière. Le Capitaine Cook (qui n'a pas inventé les wagons lits comme le crut plus tard un de mes matelots) et ses savants, embarqués à cette intention, y observa le passage²⁰ de Vénus devant le soleil²¹ d'où le nom donné à ce cap surmonté d'un phare émergeant.

A quelques mètres de l'eau au bord de la plage, René Courtel et le couple des Rouyères (pilotes de l'armée de l'air) y avaient un faré, qu'ils nous laissèrent. Ils nous prêtèrent une voiture pour nos déplacements. Nous étions donc indépendants, au calme, dans la beauté sous les filaos et cocotiers.

Nous allions peu sur le port de Papeete, seulement pour fréquenter les oiseaux du grand large, tels que Pierre Deshumeurs²², Fred Debels²³, Alain Brun²⁴, Eric du «Manuma», les Garcia du «Down Breaker», le Dr.Lopez sur son «Han



Rymic» et donner un coup de plumbeau sur notre «Beligou» où rien ne bougeait. Il n'y avait pas de drogués, voleurs et autres crapules à rôder sur le port, à part peut-être quelques dos verts de maquereaux dans les bars et dancings d'en face. Le Commandant Bailly nous parla longtemps de son ami Marcel Bardiaux; ses aventures, non-contées dans ses récits, nous amusèrent beaucoup !

La voiture nous permit également de faire le classique tour de l'île et surtout de visiter en détail pour les admirer les différents districts. Il n'y avait pas de beautés dénudées aux bains Loti, mais des gosses gouailleurs et sympathiques.

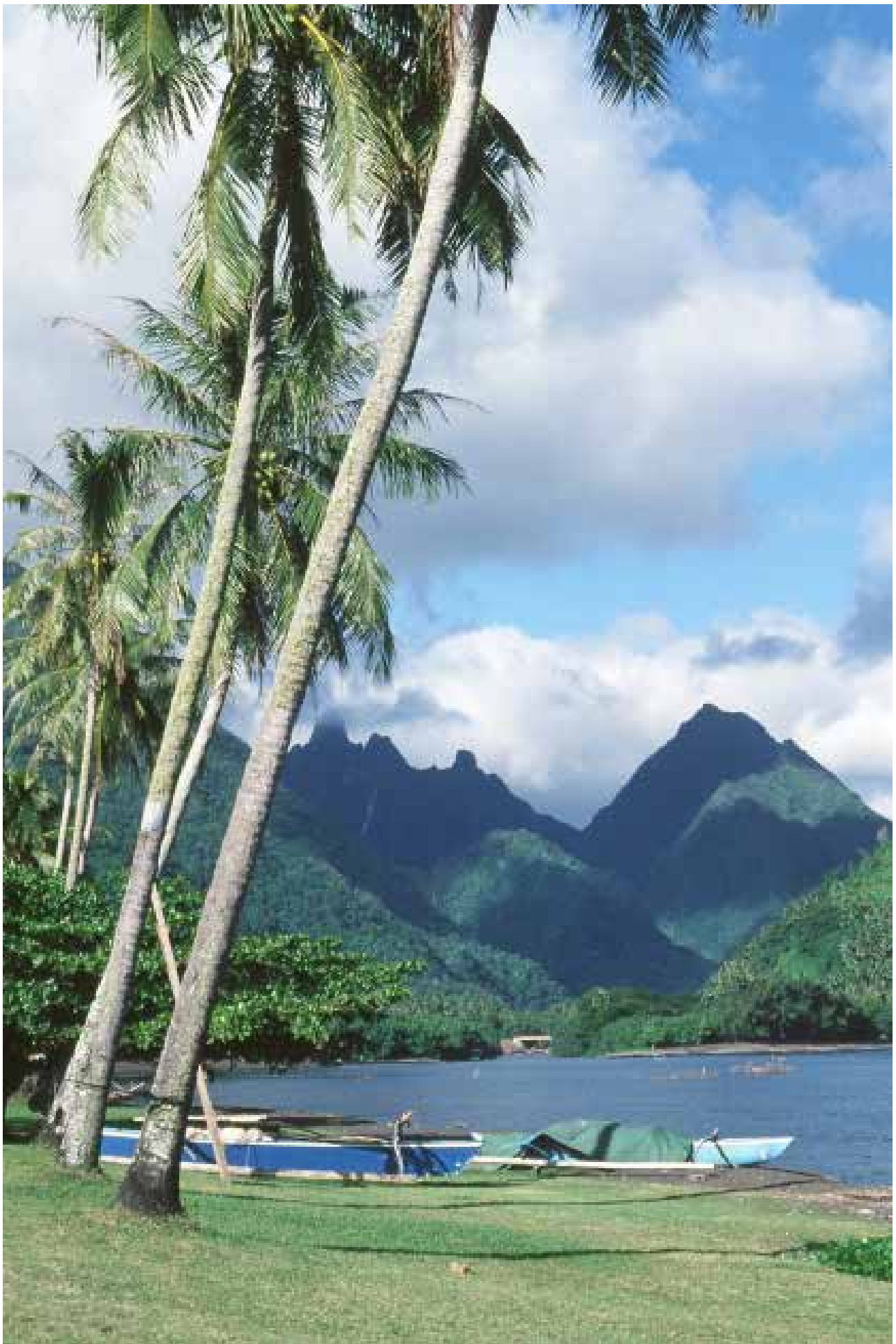
20 / C'était le 3 Juin 1769, en recoupant les différentes observations effectuées en divers endroits de la planète, on espérait déterminer la distance exacte de la terre au Soleil.

21 / L'observation fut déjà faite à Versailles, lorsque Madame X passa déshabillée, devant Louis le quatorzième.

22 / Ex-compagnon de Bernard Moitessier.

23 / Ex-compagnon de *Pénélope* sur l'«Omoo»

24 / Ex-compagnon d'Eric de Bisschop sur le malheureux radeau «Tahiti-Nui»





Pirogues à Tahiti s'entraînant pour les fêtes de Juillet



Le 18 Juin, pour commémorer l'appel général du Général, et surtout le centenaire du passage de Cook à Papeete, nous sommes allés à la fête organisée à Arahurahu.



Danses au «Matavaï»

Elle débuta par des mélopées longues et débitées sur un ton nasillard et monocorde, par des groupes de jeunes filles. Il y eut ensuite des chœurs polyphoniques, qui devinrent rapidement envoûtants dans le rougeoiement du jour dé-



clinant, avec les senteurs du tiaré et le murmure de l'alizé dans les ramures des cocotiers.

L'immense maraé d'Arahurahu, fut entouré de porteurs de torches crépitantes. Des enfroqués de robes ternes, masqués d'une grande nacre polie, circulaient en agitant d'autres nacres. Ils poussaient des cris, des soupirs, des gémissements et des lamentations déchirantes. Ils représentaient les tupapahou chargés d'éloigner les vrais fantômes toujours susceptibles de surgir de l'au-delà, pour semer détresse et malheur, parmi l'allégresse générale.

Lorsque les généalogies cessèrent, des conques marines appelèrent un cortège que la nuit dissimulait dans la cocoteraie voisine. Les porteurs de torches, les guerriers tatoués à la peinture, le tatouage corporel étant encore interdit par tous les religieux chrétiens ! – le tabou levé quelques années après, beaucoup de jeunes polynésiens se firent à nouveau bleuir de tatouages - armés de lances et de massues, précédèrent les joueurs de tambours divers qui soutenaient d'un rythme endiablé les danseurs et danseuses. La longue jupe en fibre de pandanus habillait les femmes, coiffées d'une sorte de mitre emplumée et ornée de fleurs. Venaient alors les prêtres aux longues robes blanches imitant le *tapa*, le tissu de jadis à base d'écorce d'arbre transformée en pâte.

Ils encadraient le jeune ROI, presque nu, dans une attitude humiliée. Lorsque le cortège eut gravi les degrés du maraé, la cérémonie d'intronisation d'un roi Tahitien commença.

Il y eut des chants, des danses, des invocations ainsi que des paroles solennelles jointes à des gestes rituels. Nous étions ravis, et rigolions devant la déception des centaines de photographes amateurs qui n'avaient pu opérer à cause de l'obscurité.

C'étaient des archives non détruites par les bons pères et les souvenirs qui s'étaient transmis oralement sous le manteau, qui avait permis au Comité Territorial des fêtes, cette reconstitution païenne. La rigidité iconoclaste des ensoutanés en prenait un coup !



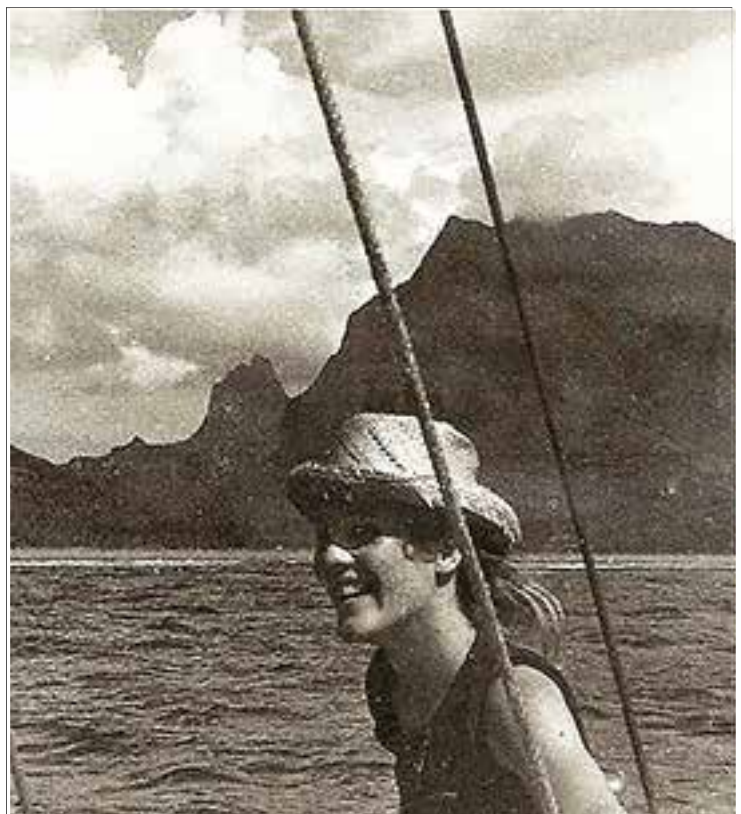
Nous avons été mis en relation avec le Capitaine de vaisseau Guillon, par nos amis Courbon. Le commandant de Marine de Papeete nous permit de disposer de toutes les ressources de l'arsenal, nous offrant le dock flottant et la cambuse. Comme quoi, après avoir craché dans la soupe, nous revenions à la gamelle ! Apprécient à sa juste valeur la générosité de la Royale !

L'escorte rapide «Berry» passant en carénage rapide, nous sommes restés bien au sec toute une semaine en sa compagnie. Aucun taret n'avait creusé de galerie dans la coque ou la quille du «Beligou» : notre *antifouling*, le célèbre *copper paint* (maintenant interdit) était réellement de bonne qualité.

Nous avons complété notre stock de vivres en achetant aux tarifs hors-concurrence de la Marine Nationale, rempli les soutes et réservoirs, puis nous avons songé à appareiller.

Le 22 Juin, une foule d'amis se pressait sur le quai. Plus de vingt colliers de coquillages et de fleurs ornaient nos cous, et nous ne savions plus où ranger les cadeaux. Comme d'habitude, c'est le cœur serré que nous avons largué les amarres. J'ignorais qu'il me faudrait attendre plus de 20 ans pour revoir cette île que je n'ai plus reconnue. Quant aux amis, il valait mieux ne revoir personne, pour en garder encore le meilleur souvenir !

Nous partions à Mooréa, les Courbon et une poignée d'amis avaient embarqué comme passagers.



Mooréa nous a paru plus jolie que Tahiti. Peut-être parce que son relief tourmenté nous rappelait les îles Marquises, et parce qu'elle était peu peuplée, au contraire d'aujourd'hui, où elle est devenue la proche banlieue de Papeete, avec ses résidences de Week-end. Un aéroport met Mooréa à moins d'un quart d'heure de Papeete, et la relie par vols réguliers à tout l'archipel. Si vous trouvez ce moyen de transport trop onéreux, d'énormes catamarans vous mènent au port de Papeete en une demi-heure.



Arrivée à la voile dans le lagon de Moorea.
Nous longeons le récif pour trouver la passe de la baie de Cook.



Mooréa. Baie d'Opunahu

Lors de notre passage dans les *sixties*, les liaisons étaient irrégulières et moins aisées. Si vous n'aviez pas le pied marin, il fallait payer tribut à Neptune, en vomissant tripes et boyaux, pendant deux ou trois longues heures, à taper contre l'alizé.

Le lagon de Moorea, en 1967, était superbe et poissonneux. Lorsque je suis revenu, vingt ans après, les détergents et autres résidus de la pollution l'avaient tué. Le corail était mort. Et pour voir de beaux poissons, il fallait aller sur le tombant du récif.

Avec la poignée d'amis embarqués, la tristesse du départ s'était évanouie rapidement et déjà, Yves le Tahitien grattait la guitare en entraînant tout le monde dans ses refrains.

En baie Pao Pao, nous nous sommes mis à couple du «Tereva» de Fred Debels, compagnon de Pénélope. Rires, chansons et bonne chère. Beau programme, avec en soirée fête et nuit chez des amis d'Yves. Belle bringue, ma foi !

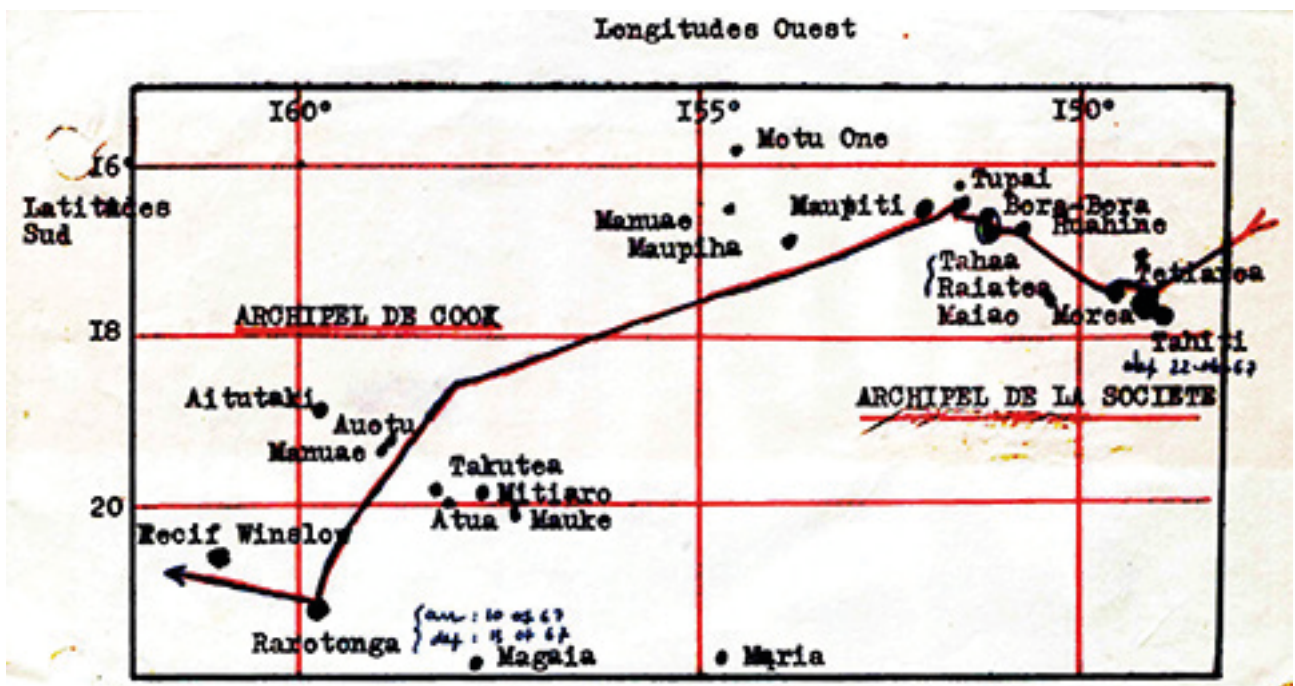
Le lendemain, appareillage pour la baie Papetoï, de l'autre côté du massif Rotui. Au passage, mouillage à la pointe Pio Pio, pour plonger sur le récif barrière. Amarrage au petit wharf d'un temple octogonal au toit de tôle rouillée. C'était Dimanche, et à l'intérieur de la maison du Seigneur, une cloche fêlée fut agitée par le pasteur qui appelait ses ouailles. Je ne pouvais m'empêcher de rire en songeant au sermon rapporté par Melville : *«Il n'existe pas de bons marins, cela, vous le savez fort bien. Ils viennent ici, car ils sont si mauvais, qu'on ne les garde pas chez eux ! Mes bonnes petites filles, pas courir après les marins, pas aller où ils vont, ils vous font tort, ils sont comme des chiens !»*

Classique tour de l'île en land rover pour voir, sous d'autres angles, la beauté des sommets déchiquetés, tel que Maputua, percé comme le chas d'une aiguille, et autres pics. Dans le proche lointain bleuté, à travers un rideau de filaos, nous pouvions voir, dans l'est de l'île, Tahiti avec ses sommets, dont le mont Orohena, dissimulés sous une couche de nuages blancs.



De retour à bord du «Beligou», nous sommes partis jeter l'ancre au fond de la baie pour une dernière baignade, et quitter définitivement nos amis qui avaient une opportunité pour rentrer à Papeete.

Dans un ballet gracieux, malgré leur taille gigantesque, deux raies manta, ces fameux diables de mer, sont venues par curiosité se glisser au milieu de notre baignade.





Bora Bora : vue du lagon sur le mont Otemanu



10

PACIFIQUE OUEST



A l'aube du 25 Juin, nous avons appareillé pour les *îles sous le vent*. Un grain très violent s'abattit sur nous, comme nous franchissions la passe. C'était un message des dieux pour nous dire que la belle saison tirait à sa fin, et qu'il ne fallait plus traîner. N'écoutant guère ce message qui cassait notre violon, nous allions recevoir la facture prochainement ! *Aïta péa péa !*

L'île de Huahiné fut atteinte. Dans le lagon, nous sommes allés au petit quai du village de Faré, derrière le «Down Breaker» déjà arrivé. Plaisir des retrouvailles arrosé en conséquence ! Les danseurs répé-

taient pour le Juillet de Tahiti, dont les fêtes annuelles durent un mois au minimum. Toutes les îles de la Polynésie participent aux concours de danses et de chants, chacune se voulant la meilleure.

Des grains secouèrent les cocoteraies, tandis que nous allions voir les restes d'un village lacustre en empruntant un bus local, c'est à dire un *truck*, un camion GMC, arrangé avec des bancs.

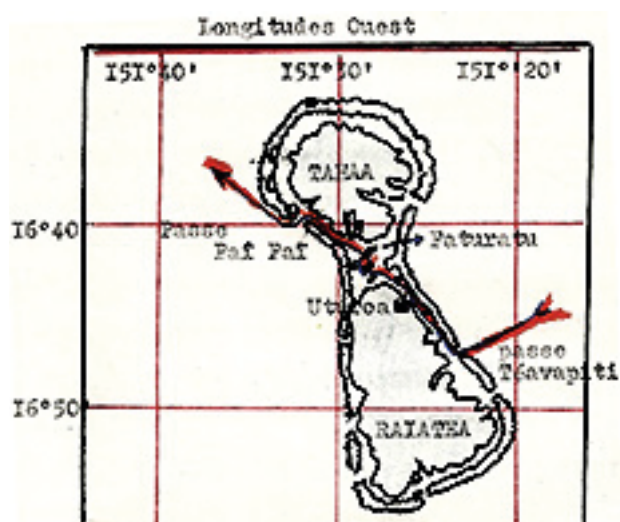
La goélette de Tahiti vint en escale, et le débarquement du bololo de paco-tille, réceptionné par les propriétaires en fête, nous amusa.



Huahine

Un soir, un Farani Breton vint une caisse de bière sous le bras, pour nous parler avec nostalgie du pays lointain ! Heureusement, il n'avait pas son biniou !

En quittant l'île, les feux d'alignement de la passe étroite étaient éteints, de gros cumulus masquaient la lune et la mer était calme. Autrement dit, on n'y voyait rien et on n'entendait pas les rouleaux se briser sur le récif. Nous sommes quand même passés sans histoire vers les 3 heures du matin le 29 Juin, la couleur des eaux, même la nuit, est un excellent moyen de se repérer ! Une bonne brise étant établie, toute la toile fut envoyée, nous marchions du tonnerre.



Quelques heures après notre départ, le soleil levant dora les blocs de basalte de Raiatea, tandis que nous franchissions la passe de Téavapiti, pour entrer dans le lagon commun aux îles de Tahaa et Raiatea. Bon vent portant, nous avons enfilé les chenaux pour mouiller dans le sud de la roche Faturatu.

Plongée, pêche et relaxe ! Le hasard de nos brasses nous amena sur un plateau de corail extraordinaire par la variété de ses formes et de ses couleurs. Les



Bora Bora

teintes dégradées allaient du rouge le plus vif, au bleu le plus tendre. Ce fut ma plongée la plus colorée de tout le voyage. Nous sommes ressortis par la passe Paï Paï, cap sur le paradis d'Alain Gerbault.

Bora Bora était la base élue d'Alain Gerbault. Il y était bien loin des tracasseries administratives de Tahiti. Il y avait ses amis les plus sincères, il y repose sous une tombe discrète. D'abord mouillés à Faré piti, nous avons fini par venir à Vaïtapé, non loin de sa tombe.

Monsieur Louis Picard était instituteur à Vaïtapé lorsqu'il devint

l'ami du navigateur. Sa femme et lui même nous reçurent avec grande générosité et extrême gentillesse. Ils ne manquèrent pas l'occasion de dérouler le film de leurs souvenirs, pour notre plus grand plaisir.

Comme tout Polynésien marqué par le souvenir de ses ancêtres, l'instituteur en retraite nous parla des grandes expéditions, sur d'immenses pirogues à balancier, qui naviguaient aux étoiles jusqu'aux îles Hawaï. Son grand père en faisait partie. Ce qu'il nous conta était plus le restant de transmissions orales directes que le mûrissement de lectures relatives à ce sujet, lesquelles lui étaient bien étrangères.

Ayant loué des vélos chez le Chinois, nous avons fait notre tour de l'île. J'ai comme un flash la vision d'une immense plage de sable blanc, ombragée sous les cocotiers, des beautés locales prenant leur bain vespéral non loin de leur pirogue, l'une d'elle secouant en riant sa longue chevelure pour l'égoutter comme un chien qui s'ébroue. En arrière plan, je revois ces montagnes à contre jour, étonnantes par leurs formes et leurs couleurs de cartes postales passées.

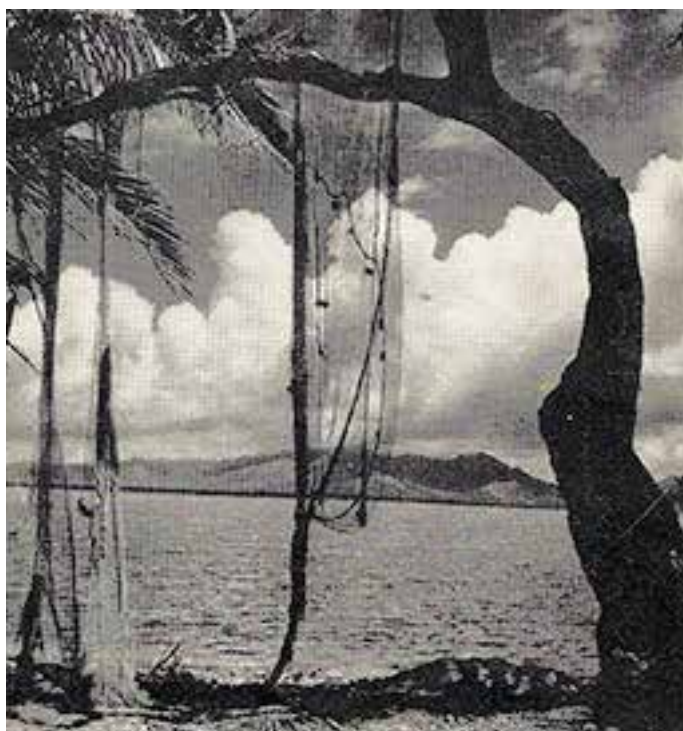
Depuis Tahiti, nous nous retrouvions souvent avec le «Down Breaker». Comme nous allions prendre des destinations différentes, Gina et Russ nous invitèrent pour un dernier dîner endiablé par leur amie Coco Sommers déchaînée.



Avec la fine équipe du «Down Breaker», à bord de l'«Ariadne» (splendide voilier British d'une vingtaine de mètres)

Le 3 Juillet, nous prenions le large en soirée, regardant sans un mot, le coucher de soleil qui aspergea de rouge les verts devenus bleus, puis gris de Bora Bora, dont le morne dénudé au-dessus d'un paréo de verdure, ressemblait à quelque château médiéval, construit par des templiers fanatiques, aux confins de la barbarie, près d'une mer jamais morte.

De France à Tahiti, on peut dire que notre navigation fut aisée. Nous avons



oublié ce qu'était réellement le mauvais temps. Dans le Pacifique ouest, le père Eole se chargea de nous le rappeler...

Le 6 Juillet et les jours suivants, deux méchants fronts à suivre, nous donnèrent une mer forte sur houle générale d'ouest. Les vents venant de noroît soufflèrent force 7 à 9. Écœurés et fatigués de taper en vain dans la lame, nous avons mis du sud dans notre ouest pour aller à Rarotonga, capitale de l'archipel des îles Cook, d'obédience Néo-zélandaise.

Le temps fut horrible durant notre escale, au point qu'il nous fallait calculer nos trajets pour passer entre les averses, de véritables trombes ou cataractes !

Le manager de l'unique hôtel du village nous invita à nous ravitailler chez lui, ainsi qu'à profiter des douches et autres commodités de son établissement.

Le yacht Australien «Trident» devait aller protester à Mururoa contre les explosions atomiques. La bombe que faisait l'équipage était tellement plus redoutable, qu'ils ne purent jamais être clairs pour appareiller à temps, et ils regagnèrent leur pays en laissant le Pacifique se faire polluer par les expériences.

Tous les soirs, le groupe de l'île, invité hors concours au Juillet de Tahiti, répétait à l'abri dans un grand hangar. Soixante chanteurs et danseurs sélectionnés dans l'archipel, nous enchantèrent. Leurs instruments étaient authentiquement de fabrication locale, aussi bien les guitares que les tambours en peau de requin. Un Breguet militaire vint les chercher. Nous connaissions le colonel Garnier et son équipage depuis quelques bringues à Tahiti.

Au bal fêtant le départ de la troupe, ce fut un compromis entre le twist à la mode et le *tamouré* éternellement omniprésent : la mode du twist, ainsi que d'autres passeront, le *tamouré* restera ! Une îlienne *very very* importante par sa position sociale ... et par son poids, m'entraîna pour ouvrir le bal. Ce ne fut pas triste, et à présent, si les petits enfants de l'île voient leur pépé tressauter, c'est qu'il rit encore du tamouré de la baleine avec un phoque barbu !

Le «Down Breaker», qui n'avait pas changé sa destination comme nous l'avions fait, arriva au port. Nous lui avons mis deux jours dans la vue ! Comme eux, nous n'en sommes pas revenus ! L'allure du près ne convient pas aux catamarans.

L'amélioration météorologique attendue étant annoncée par nos amis aviateurs, généralement bien informés, nous avons alors appareillé.

La magnifique goélette «Yankee» drossée, puis montée sur le récif par une tempête précédente, nous fit signe qu'il ne fallait pas trop jouer avec le feu. Avons-nous écouté son avertissement ? De toute façon, il fallait tailler de la route, alors *avanti* !



Dernier mouillage pour le «Yankee»



Ile de Rarotonga : Le «Yankee» drossé sur le récif

Au départ d'Avua (le port de l'île Rarotonga) le 13 Juillet, dès la sortie de l'abri du lagon, la mer était grosse par vents 7/8 qui tournèrent surôit. Les grains se rarifièrent et les jours suivants, le temps fut merveilleusement ensoleillé. Le Bréguet, qui avait décollé peu de temps après notre appareillage, vint nous raser les moustaches, pour un adieu provisoire et sympathique. Normal, me direz-vous, entre oiseaux on se fait des politesses ! Par ses portes grandes ouvertes, les Rarotongiens et l'équipage nous saluèrent avec de grands gestes.

Le soir du départ, pendant le quart de Jean-Claude, un clandestin fit son apparition. Négligeant l'homme à la pipe qui assurait la veille, il prit l'air sur le pont et lâcha une larme dans la direction de l'île qu'il ne reverrait plus, l'île de sa vie où il laissait probablement une famille nombreuse.

— *Nom de dieu ! Un rat !*

Et la chasse commença. Circulant dans les fonds, malgré les battues que nous organisations, il nous échappa toujours et devint de plus en plus vorace. Il attaqua nos légumes, commençant par nos précieuses tomates, puis il passa aux lentilles et aux haricots secs, avant d'apprécier les paquets de pâtes aux œufs.

Pour s'instruire, il bouffa les cartes de navigation, les bouquins et enfin s'envoya un bout du duvet de Claude, alors qu'il dormait à l'intérieur. Ô rage et désespoir ! Nous étions impuissants devant sa ruse.

— *Bien malin qui rira le dernier !*



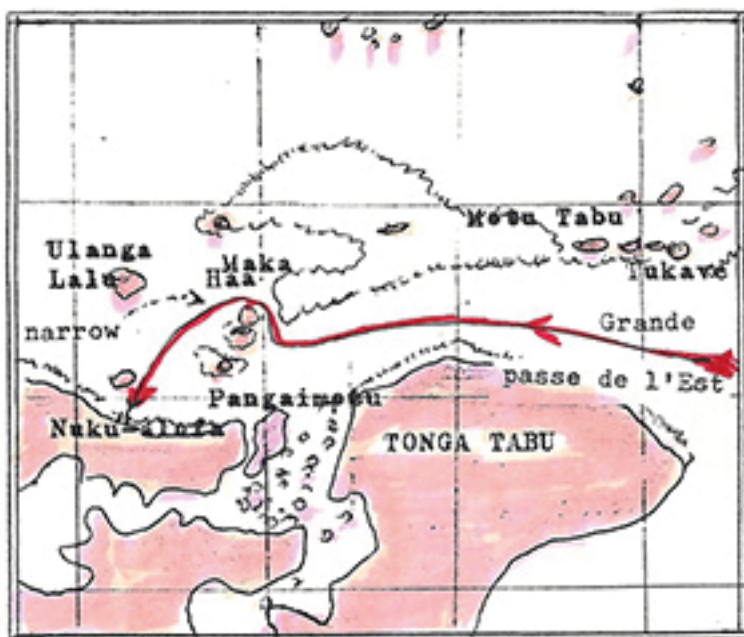
Jean-Claude, surnommé «Le bédouin»

— *Causez toujours humains ! Vous savez bien qu'on vous survivra sur terre, lorsque vous vous serez entre-massacrés !*

Et nous étions sûrs de l'entendre ricaner, ce maudit rat de Rarotonga !

Le 21 juillet, notre bonne estime nous plaçait à 10 milles du phare de l'est de Tonga tabou, île principale du royaume de l'archipel des îles Tonga. Nous ne pouvions enfilier de nuit les passes compliquées menant à Nuku'alofa, capitale de l'île, car elles n'étaient balisées que de feux à éclats noirs, à l'image du phare éteint.

Juste le temps de voir que nous étions bien devant la porte du paradis, mais ce fut l'enfer ! Arrivée brutale de méchants grains, suivis de crachin comme à Brest, visibilité



pratiquement nulle et courants déments en force et direction. La bralée nous tombait à nouveau sur le dos, il était temps de s'abriter.

Les passes franchies, la sueur froide épongée, entrée triomphale dans l'immense *blue lagoon* parcouru par des baleinières et des pirogues non pontées, couchées par le vent fort, filant comme des flèches, tout en pêchant à la traîne.

Nous nous sommes glissés entre les jetées du port des embarcations, pour nous placer à couple de l'«Ariadne», un ketch Néo-zélandais gréé avec un équipage des plus sympas, dont un authentique peau rouge, citoyen Américain, vivant avec leurs amies tongiennes.

Les voiles amenées, nous avons attendu le lever de sa Majesté Soleil, avant d'aller saluer sa majesté le Roi de ces îles. Il venait d'être couronné après le décès de sa mère, feu la Reine Salote (le royaume sera indépendant dans le cadre du Commonwealth en 1970).



L'oiseau Beligou peint sur la girouette du régulateur d'allures

Arthur Bond et toute une bande de rigolos se joignirent à nous pour faire la fête durant notre escale. Une institutrice et d'autres copines rejoignirent notre troupe.

Tout ce petit monde voulait continuer les fêtes de la *coronation* qui s'était déroulées 15 jours plus tôt. Un cousin du Roi Taufa Ahau Tupou IV fut notre organisateur. Kaï kaï à base de cochon rôti et autres douceurs. Nous fournissions, en ce qui nous concerne, le punch et le pinard, car l'île étant de religion officielle Adventiste, il n'y avait donc pas d'alcool, où que ce soit chez ma voisine, mais il y en a chez nous ! Ajoutez que celui qui, par malheur, serait pris à faire un travail le dimanche, irait im-

médiatement et sans jugement directement en PRISON. Intégrisme pur et dur ! On ne badine pas avec le Seigneur de colère et de justice ?

Le niveau de vie aux Tongas était alors le plus bas du Pacifique. D'après des statistiques internationales, donc, pas un seul moteur hors-bord sur les pirogues. Était-ce un mal ? Pas d'automobiles, et de toute façon il n'y avait pas de routes ! Personne ne m'est apparu malheureux, ne subissant que les contraintes religieuses, mais il y a toujours des arrangements avec le ciel non ? Tout le monde était vêtu pareil : le sarong (le paréo plus court étant impudique, voir diabolique aux dires des pasteurs). L'uniforme, je veux dire le costume Mao, est moins seyant à mon avis, n'en déplaise aux gauchistes de l'époque, devenus bourgeois à présent. En tous cas, nous n'avons pas vu de mendiants. Alors allez donc savoir la profondeur de la fracture sociale ? La mère nature donnait à manger à tous !

Ces îles avaient été baptisées *friendly islands*, avant le nom donné par les missionnaires. Il en restait quelque chose, et c'est ce qui nous permit de patienter durant le passage d'un chapelet de dépressions méchantes.



Timbre en palladium émis en peu d'exemplaires pour le couronnement.

Un soir, ou plutôt de bonne heure, un matin, Arthur qui partait au boulot (il travaillait à la construction d'un wharf), son phono sous le bras, ainsi que les disques qui nous avaient fait danser la nuit passée sur l'«Ariadne», tomba à l'eau. Il est probable qu'ayant vu deux plançons, il avait choisi de passer sur le fictif. Encore un mauvais coup des anges gardiens qui voulaient le punir ! Que nous réservaient-ils à nous qui avions abreuvé les natives ?

Le ciel nous bénisse ! On comprendra pourquoi nous ne sommes pas passés sous le portique monumental d'Ha'amonga'un Maui, fait de trois blocs, celui du sommet aurait pu nous tomber sur la tête, comme le ciel sur celles des Gaulois ! Enfin le vent consentit à mollir !

— *Come on boys, it's time!*

— *Bye bye friends !*

— *Good luck, and kill your RAT!* Ce salaud de rat n'avait pas voulu changer de bateau durant l'escale !

*

Dès notre départ de Tonga Tabou par la passe Ouatahi, au lieu d'embellir, le temps empira. Les vents se mirent à forcer. Prise de tours de rouleau dans la grand voile. Ouf, ça va mieux ! Mais la mer enfla sous une série de grains. Qui a dit que cet océan était pacifique ?

Pour que la nuit soit plus tranquille, établissement des trinquettes jumelles, la grand voile étant rentrée.

A trois heures du matin, le vent est de force 8/9, une houle d'est bien grosse en résulte. Elle contrarie la houle générale d'ouest, résultant de l'action des alizés sur le reste de l'océan. Il faudra donc se faire mouiller à peine sortis du duvet, pour rentrer l'une des trinquettes, c'est ce qu'on appelle une mer dégueulasse qui nous cerne !

Le 28 Juillet, vers midi, Jean-Claude est de veille. Claude et moi récupérons



de la nuit, en piquant un bon roupillon, malgré les soubresauts du «Beligou» qui a tendance à surfer au sommet des grosses déferlantes.

L'une de ces grosses vagues déferlantes nous amena en travers de la houle devenue énorme. Une seconde déferlante, plus forte encore, survint alors, pour nous coucher sur le flanc tribord. Dans un fracas sinistre, le tangon de la trinquette éclata, pendant que je me retrouvais dans la couchette de Claude, ayant été pro-

jeté hors de la mienne, puis après être passé par dessus la table. Tandis que le «Beligou» se redressait gentiment (Notez qu'à l'époque, les ingénieux architectes navals savaient calculer un couple de chavirement ainsi qu'un couple de redressement la base de la théorie du navire pour qu'un voilier monocoque se redresse, ce qui ne fut pas le cas par la suite, puisque des voiliers monocoques de compétition restèrent sur le dos !). J'atteignis la descente le premier.

— *BON DIEU ! JEAN-CLAUDE EST A L'EAU !*

Le régulateur d'allure que nous appelions couramment «notre pilote», nous avait bien ramenés dans l'axe de notre route ouest, mais une nouvelle déferlante nous capela et pénétra à l'intérieur par la descente, sans que l'on ait chaviré. Arrivé enfin dans le cockpit, je vis avec une joie folle les mains de Jean-Claude agrippées au pavois tribord. Éjecté du cockpit par le chavirement brutal, il nous avait rejoint en se déhalant, main sur main, sur notre ligne de traîne restée à poste. Profitant d'un coup de roulis qui nous fit gîter fortement sur tribord, je l'aidai à franchir le pavois en l'agrippant par le ciré.

Je me rendis compte par la même occasion, que nous n'avions pas démâté (ce qui se produit généralement lorsque le mât touche la mer), et qu'au fond, puisque le soleil se dévoilait, la situation n'était pas si mauvaise. Il ne restait plus qu'à assécher les fonds, après avoir rétabli la toile.

Malgré tout, l'Océan Pacifique était en colère, le vent soufflait force 9 de l'est, et les creux atteignaient dix mètres en moyenne, certains beaucoup plus... et il valait mieux ne pas les regarder²⁵.

Qu'en pensait notre clandestin mouillé dans les fonds ?

— *Tant que les rats ne quittent pas le navire !* Dit l'un ! Le bédouin nous jeta un regard noir.

Entre deux paquets de mer, sous les embruns, je suis parvenu à jouer du sextant. Heureusement, car notre allure de fuite sous tourmentin seul, nous menait sur un groupe d'îlots et de rochers bien au sud des îles Fidji.

— *Es tu sûr de tes observations ?*

— *N'as tu pas eu un «faux horizon» ?*

— *Notre «altitude» variant avec la houle, as-tu fais les bonnes corrections pour ramener l'œil à deux mètres au dessus du «zéro des cartes»*

Nous étions inquiets, mais bien obligés de faire confiance à mon expérience : la fuite fut contrôlée à 20° du lit du vent pour passer entre les cailloux.

25 / Vous vous souvenez que sur les *grands voiliers* en voyage de retour au Cap Horn, les barreaux avaient INTERDICTION de regarder derrière ?



Par temps complètement bouché, dans le fracas des déferlantes et avec un vent force 10, filant un train d'enfer sous notre tourmentin, nous sommes passés de NUIT entre les îlots Ono et Vatos, évidemment sans les apercevoir. La houle, brisée par l'arc rocheux qui descend des îles Fidji, tomba d'un coup, juste pour nous avertir que les dangers étaient passés, et que nous pouvions dormir un peu mais sans exagération, car le sommeil, ça pourrait les yeux !

Dans la matinée, les vents mollirent force 7. En 24 heures nous avons parcouru 95 milles sous nos 4 mètres carrés de toile. Nous avons essuyé un joli coup de torchon !

Le 31 Juillet, le temps était redevenu magnifique. C'est alors qu'en voulant recharger nos batteries d'un coup de moteur, on s'aperçut que, malgré notre pinoche obturant l'échappement, la pression des vagues avait été telle que l'eau de mer était remontée jusqu'aux cylindres, et notre Enfield était noyé une fois de plus. Et pas question de respiration artificielle. Les lampes à pétrole furent ressorties des placards, l'électricité réservée pour le poste radio donnant les météo et éventuellement un coup de gonio (avec le GPS et autres instruments modernes, les stations radiogoniométriques, qui rendirent tant de services aux navigateurs, ont fermé les unes après les autres, et les sextants restent dans leur emballage de soie ou partent dans les musées). Finie la musique distillée par notre magnétophone, celle du vent dans le gréement suffira !

Soudain le 2 Août, la flotte monta par dessus les planchers et commença à envahir le «Beligou» sans que le rat de Rarotonga ait crié *help help* ! (car à Rarotonga, on parle Anglais). «*On coule !, vite aux seaux !*»

Tandis que mes coéquipiers vidaient l'eau dans le cockpit par dessus le surbau de la descente, j'ai pu en chercher l'entrée.

— *C'est la vanne d'évier qui est cassée net, les gars !*

— *Shit !* ajouta le rat !

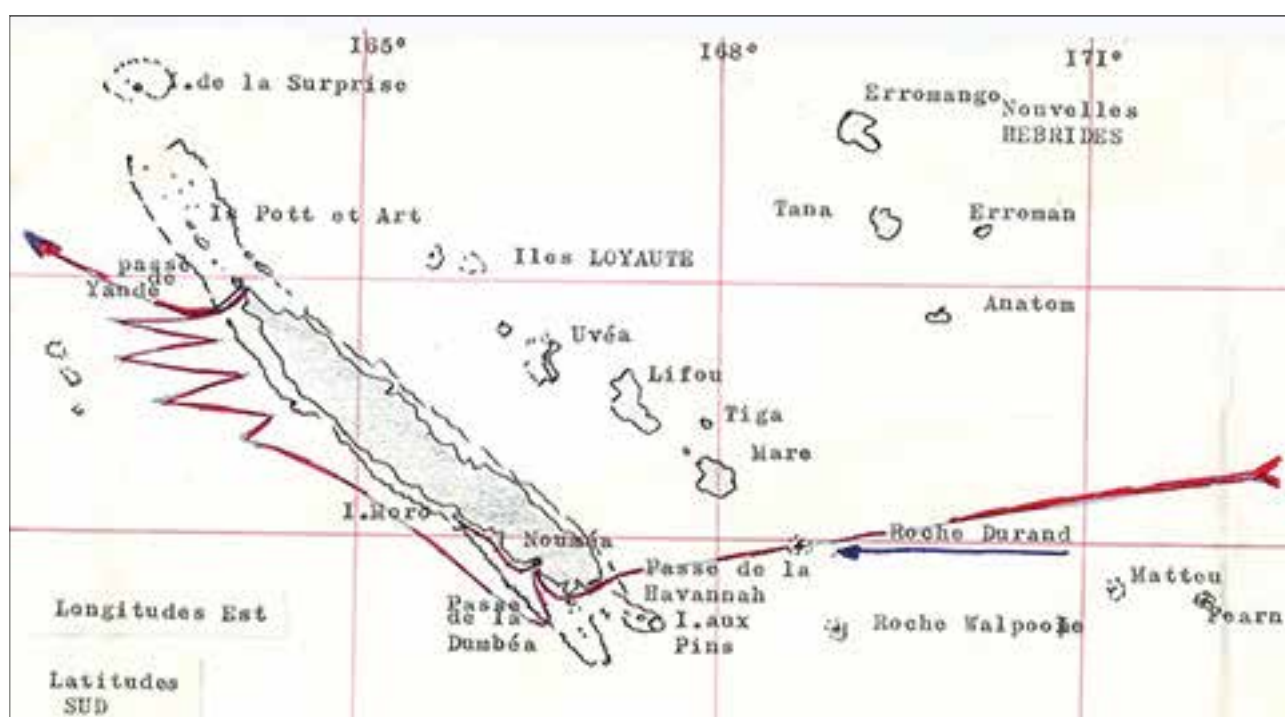
Nouvelle pinoche, et plus d'évier ! Les quincailliers de marine de salon fabriquent réellement de la quincaillerie ! Cette vanne était faite de bronze et de fer. L'électrolyse en résultant, nous montra leur stupidité avaricieuse en économisant le bronze, car il n'y a pas de petites économies. Ce n'est pas ce bon Monsieur Goïot qui aurait commis un tel crime, son matériel était sérieux.

Avec le beau temps, le rat se remet au boulot, plus gourmand qu'avant, car la tempête et les bains forcés avaient sans doute aiguisé son appétit.

Le 3 Août, calme plat sur la mer jolie ! Le point midi nous plaçait 35 milles dans l'est-sud-est (7 milles plus sud pour être aussi exact que nos positions calculés savamment) de la roche Durand, un caillou solitaire en plein Océan Pacifique, sommet d'une fantastique montagne sous-marine. Probablement un site sacré de *Mu*, le continent englouti du visionnaire et colonel James Churchward, placé 6 pieds sous le zéro des cartes, juste notre tirant d'eau.

Ce jour et les précédents, les courants avaient fortement porté au sud, donc pas de bile et tout dessus, à tailler de la route. Porte, panneaux et hublots ouverts, pour rafraîchir et ôter l'humidité des fonds, l'alizé ayant repris son souffle puissant et régulier force 5/6 vers 18 heures ! Nous avions pris notre cap à l'est-sud-est vers la Nouvelle Calédonie qui approchait.

Vers minuit, Jean-Claude finissait son casse-croûte, avant de m'éveiller pour



la relève de quart. Tandis que je me levai, il remonta dans le cockpit pour jeter un dernier coup d'œil sur l'horizon désert.

— *Attention en bas !* cria-t-il la voix décomposée.

Un bruit de locomotive nous dressa les cheveux sur la tête. Une vague ENORME, beaucoup plus haute que notre mât, peut-être de vingt mètres, déferlant sur un tiers de sa hauteur, fonçait sur nous d'une direction opposée de 180° aux lames ordinaires du vent d'alizé frais. Qui nous envoyait cette vague scélérate ?

Le bateau fut couché avec violence, submergé entièrement et entraîné ainsi sur le côté sur une grande distance, avant de se relever enfin.

Nous avions été précipités n'importe comment, mais cette fois, Jean-Claude avait eu le temps de s'accrocher et n'avait pas été viré par dessus bord. Entrée librement, l'eau de mer montait bien haut à l'intérieur et les planchers étaient flottants, avec livres et tout un grand nombre d'objets.

Une seconde lame s'annonça dans un grondement aussi épouvantable. J'avais eu le temps d'amener le foc, car le mât avait encore résisté. J'en suis resté persuadé que le spruce étant plus souple que l'aluminium, il doit plier fortement avant de casser, le métal est comme le chêne de la fable ! On réintégra l'intérieur en fermant toutes les ouvertures. La vague bien prise de front, et le poids de l'eau embarquée en guise de lest supplémentaire, firent que le «Beligou» ne se coucha pas. La montagne d'eau s'écrasa sur le pont et le roof, le poids énorme de la masse liquide l'enfonça comme un sous-marin. On aurait dit qu'il allait éclater, mais il refit surface en s'ébrouant.

Une troisième vague s'annonça à son tour. Elle était moins importante, et ce fut presque de la rigolade par rapport aux précédentes, puis ce fut alors la fin du cauchemar !

Jean-Claude fit un point gonio avec les phares aéro-maritimes de la Nouvelle Calédonie, des nouvelles Hébrides et de je ne sais plus trop où, tandis que mon frère et moi, reprenions le ballet des seaux d'eau.

Le recoupement des relèvements était formel, le mauvais quart d'heure que nous venions de passer, s'était déroulé SUR LA ROCHE DURAND. La butée de la masse océane poussée contre le haut fond, provoquait une onde de choc, cette sorte de tsunami repartait en sens inverse par dessus la houle originelle, phénomène bien connu des hydrologues. Le cognac du père Bazouin nous requinquait...

Il fallait le moral pour tout remettre en place, et le soleil chauffer le jour sui-

vant pour sécher tout ce qui avait mariné. Propulsé par sa grand-voile, le «Beligou» fonçait à nouveau dans nuit étoilée grâce au régulateur d'allure, notre fidèle et impassible «pilote automatique», son cap n'avait pas changé d'un degré.

Qu'en pensa notre rat clandestin ?

Le 5 Août, peu après la méridienne, la Nouvelle Calédonie était en vue. Vent et courant portants, nous sommes entrés par la passe de La Havannah dans le plus beau lagon du monde aux dires des Caldoches. Nous filions comme un boulet de canon.

Route dans le canal Woodin et mouillage derrière l'île Ouen, en baie Tiaoaé, histoire de se décontracter et se remettre définitivement de nos émotions !



Nouméa

Cette traversée avait été bien éprouvante, notre bonne étoile était-elle en train de pâlir ? Les dieux commençaient-ils à se lasser de notre impertinence ? Nous n'avions jamais autant apprécié l'instant où, sur l'eau calme, voiles abattues, la pioche tomba en même temps que la féerie du ciel tropical au soleil couchant, annonçait la nuit qui, enfin, ne serait pas agitée par les éléments.

Le soleil bien haut nous réveilla. Séchage des affaires encore humides, baignades, pêche de coquillages et cueillette de noix de coco,

avant de repartir par alizé fort et lagon calme à toute vitesse ! L'île aux canards, la passe entre les îlots Nau et Brun, la baie de l'Orphelinat, et enfin ce fut l'amarrage au Yacht-club, des plus accueillants.

Nouméa ! Encore une escale chaude en beauté et en amitiés, sauf pour notre rat de Rarotonga. N'en pouvant plus, j'ai préparé une soupe à la grimace à base de fromage et de poison. Il ne résista pas à la tentation et connut l'enfer. Dans la nuit suivant son délicieux repas, il tenta de se désintoxiquer en faisant un carnage dans les salades fraîches que nous avions ramené du marché, et par la même occasion, un raffut du diable. Me levant, je l'ai saisi par la queue et l'ai

balancé très loin dans les eaux glauques de la marina.

Nous avons retrouvé le frère de Patrick Le Rohellec, Alain, Michèle et leurs enfants, nos amis de l'île Tudy. Leur maison fut la nôtre, leur gentillesse inoubliable.

Virées à cheval, ballades en voiture, connaissance de gens sympathiques mais zoreilles ! (Français de métropole vivant provisoirement en Nouvelle Calédonie).

Cependant, quelque Caldoches (néo-calédoniens français blancs) nous encontrèrent leur porte pour manifester une sympathie sincère, exception faite pour Guy Brière qui fut un véritable ami. Monsieur Reverzy, quant à lui, nous fit connaître la plus belle collection de coquillages du Pacifique. L'aquarium du Docteur Catala, avec ses coraux lumineux et phosphorescents, nous a enthousiasmé.



La famille Gloux, qui construisait le «Gwen» en bois moulé, nous reçut avec chaleur. Quant aux Canaques (néo-calédoniens français, noirs), en dehors des groupes féminins disputant des matches de cricket le Dimanche, nous en avons très peu vu à Nouméa, et fréquenté aucun. Il est vrai que nous préférons les connaître in situ en brousse, plutôt que ceux, non naturels, des villes.

Alain, navigateur dans l'aéronavale basé à Nouméa, (frère de Patrick qui nous avait accompagné à la fin de la construction et lors de notre départ du chantier pour nos premiers milles), nous introduisit auprès d'un sympathique voilier

de la Marine Nationale... Cette spécialité existe-elle encore, de même que des aéronefs entoilés ? Il répara notre trinquette éclatée, tandis qu'un charpentier également compétent nous refit un beau tangon. Un mécano de la base dégrippa notre moteur, qui n'avait pas apprécié l'eau salée dans ses cylindres... étant à refroidissement par air ! Ce brave type, par excès de zèle, dérégla les tirettes des pompes à injection, rendant notre moteur pratiquement inutilisable par la suite.

Les 14 et 15 Août, nous avons embarqué nos amis pour une ballade dans le lagon. Baignade et pique-nique à l'île Moro. C'eût été merveilleux sans ces maudits tricots rayés bleus ou marron sur fond jaune ou argenté. Ces «serpents minutes» qui nagent et rampent partout, sont en fait peu dangereux à cause de leur petite bouche, mais quand même !

Le 17 Août, soutes remplies après achats à la base navale de la Tontouta, la cave également remplie, nous avons attendu la dernière météo, comme de bien entendu optimiste, amenée par Alain, pour embrasser nos nombreux amis venus nous encourager, et avons quitté l'accueillant Yacht club.

En franchissant la passe de la Dumbea, nous avons jeté un dernier regard sur Nouméa lovée aux pieds des monts Oré et Ouen, Jean-Claude était loin de penser qu'il viendrait s'y établir peu de temps après notre retour en France.

*

Après avoir tiré des bords carrés en mer de corail pendant deux jours contre une mer grossissante, par coup de vent d'est, et nous être dits comme aux îles Cook, que la météo des aviateurs, si elle est fiable, est établie pour une altitude que nous n'atteindrons jamais ! nous avons enfilé la passe de Yandé, et pris notre mouillage devant une plage de sable bordée d'une cocoteraie, elle même ceinturée de montagnes en pur nickel, aux belles couleurs rouges et vertes.

Un magnifique tazar, pris à la traîne lorsque nous franchissions la passe, passa à la casserole pour nous consoler de ce temps qui file plus vite que nous, amenant indubitablement les périodes de cyclones en Océan Indien.

Vous ai-je dit que, pendant toute notre traversée du Pacifique, nous avons continué à nous régaler de coryphènes et thonidés s'accrochant à nos hameçons ?

Simon le Canaque et sa famille habitaient non loin de notre plage. Ce type, sale comme un peigne, crépu comme un mouton, mais au demeurant fort sympathique, nous échangea des cœurs de cocotiers pour faire de la salade de millionnaire, contre du pinard.



Famille Gloux à bord



Famille Le Rohellec à bord

— *Quand on enlève le cœur au cocotier, il meurt !*

— *Ça on sait ! T'es satisfait de l'échange ?*

— *Oh oui ! Très ! D'ailleurs j'ajoute un poulet aux cœurs !*

Plus tard, il nous avoua avoir beaucoup rigolé, et pour cause !

— *Je ne suis pas le propriétaire de la cocoteraie, qui est un vrai con. Quel bon tour !*

Il nous emmena un jour, à travers la brousse touffue et hostile, jusqu'au village, où le Chef de district nous attendait.

C'est alors que, tombant de l'armoire, nous avons appris par l'instituteur, également pasteur, qu'il y avait des problèmes raciaux sur l'île, et en général un grave problème canaque. Ainsi, il y avait comme un défaut dans notre image du Paradis pacifique. Sans cette escale imprévue, en plein territoire peu fréquentable pour des blancs, nous serions restés persuadés que tout-le-monde-il-est-beau, tout-le-monde-il-est-gentil, mais personne n'en parlait à Nouméa, même pas nos amis !

Le chef, aussi crasseux que ses administrés, vivait dans une case aussi innommable que les autres. Il bredouillait quelques mots de Français, en souriant de sa bouche édentée en cité de Carcassonne. Tous ces gens misérables, mais généreux, ne nous laissèrent pas repartir sans nous offrir ce qu'ils possédaient eux aussi : un sourire de descendants de cannibales, et de précieux citrons verts. En outre, ils nous promirent du vent d'est favorable, ce qui nous ravit plus que tout, car la secouée avait été aussi sérieuse, que les fronts étaient actifs et méchants. Peut-être attendaient-ils que nous reprenions le chemin de la brousse avec Simon, pour commencer des rites magiques à cet effet.

Nos plongées dans le secteur avaient été superbes, parmi une faune jamais pêchée ni forcément chassée. Les poissons n'étaient pas craintifs, même une colonie de napoléons à bosse, qui nous regardèrent tirer très peu de mérours. Quelques «Jean-Louis», ou requins si vous préférez, non agressifs parce que bien nourris, ne s'intéressèrent même pas à nos palmes.

*

Le 25 Août, en ressortant du lagon de la Nouvelle Calédonie, par la passe de Yandé, un énorme poisson bleu, probablement un tassergal, se laissa prendre à l'une de nos lignes de traîne. Sa tripaille a servi à boêter nos lignes à requins. Ils étaient apparus dès la remontée de notre gros poisson, et semblaient particulièrement excités par le sang qui en coulait. Le croc à peaux bleues à peine jeté à l'eau, un éclair jaillit des fonds, la ligne se tendit et, en une fraction de seconde, notre magnifique hameçon, garanti par je ne sais plus quel marchand d'articles de pêche à la ligne, fut littéralement allongé raide, complètement HS !



Baignade dans le lagon



A Yandé, les Canaques observent le Bélégou au mouillage

— *J'te jure que j'l'aurai !* marmonna Claude qui fouilla dans les fonds pour en tirer un fer à béton de 8 mm, épargné par feu le rat de Rarotonga malgré ses fringales mémorables.

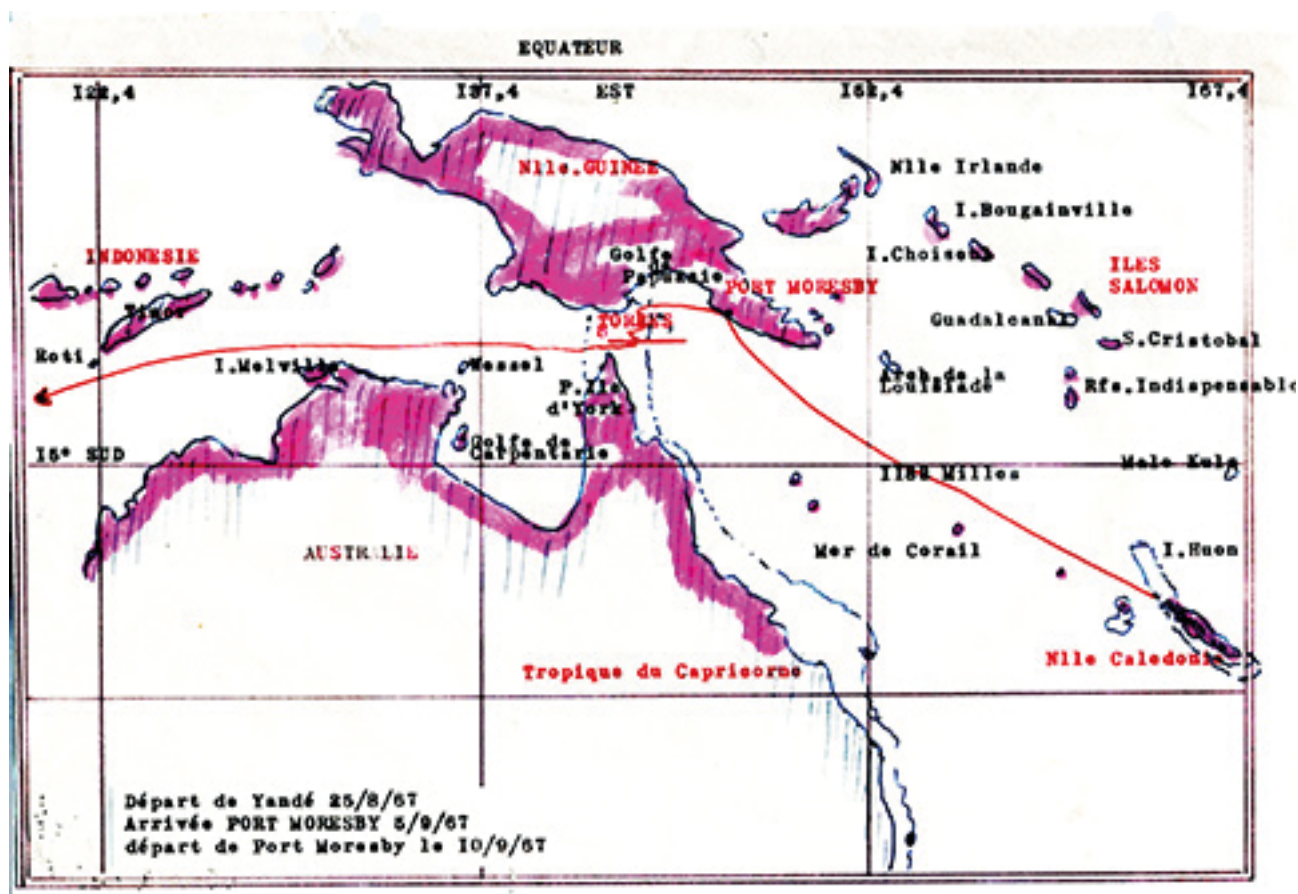
Il confectionna à la lime et au marteau, dans l'étau grée sur le pont, un hameçon spécial pour dentitions fragiles. Cette fois-ci, un Jean-Louis de deux mètres fut ferré, ramené au winch le long du bord, achevé d'un coup de 30 x 30 qui lui mit du plomb dans le cigare, puis hissé sur le pont avec un palan grée sur la bôme.





La tête fut détachée, et après en avoir fait des morceaux, elle fut mise à bouillir dans la cocotte-minute par Jean-Claude, qui voulait le dentier. Après autopsie banale de l'estomac, qui ne contenait même pas un vieux soulier, ses collègues, que nous apercevions à travers les eaux transparentes, se battirent comme des chiens pour l'ensevelir au plus profond de leurs estomacs. Sur le pont, le cœur mis de côté, continuait à battre inlassablement, cela dura des heures !

Par la passe Basilic, nous avons pénétré dans le lagon de Nouvelle Guinée, pour arriver au mouillage de Port Moresby, capitale de ce territoire encore Australien. Nous étions le 5 Septembre 1967, précédant juste, jour pour jour de 8 ans, l'indépendance de la «Papuasie New Guinea». Si nous avions su quel arrosage aurait fêté cet évé-





Le temps de sauter dans l'annexe pour aller siffler une mousse bien fraîche au bar du club, il était 22 heures, et selon la loi australienne d'inspiration anglaise, dans ce qu'elle avait de plus con, le bar était *closed*. Les habitués Australiens, qui étaient loin d'être des cons, s'amusèrent de notre déception, puis sortirent de derrière le comptoir les bières qu'ils avaient stockées à notre intention, car si au coup de cloche de 10 heures, *it's time*, rien n'empêche de faire des provisions, et la morale est sauve ! Quel accueil !

— *We haven't Australian money, we have to go to the bank!*

— *No problem, you will pay another day, today it's free!*

Bob, le cuistot du yacht club, nous prit en main. Ce club était le lieu de rendez-vous de gens intéressants et curieux au sujet de notre voyage. Aucune conversation ne s'engagea sans qu'un stock de bière n'arrive sur la table, ce qui a l'habitude de délier les langues.

Dick D..., le *Harbour Master*, nous mit en rapport avec un cargo en escale. Le 3^{ème} mécanicien passa son temps libre à remettre notre moteur (muet depuis Nouméa), en état de tourner rond. Il achevait à peine de serrer le dernier boulon lorsque son bateau siffla pour le rappeler, avant de larguer ses aussières. David

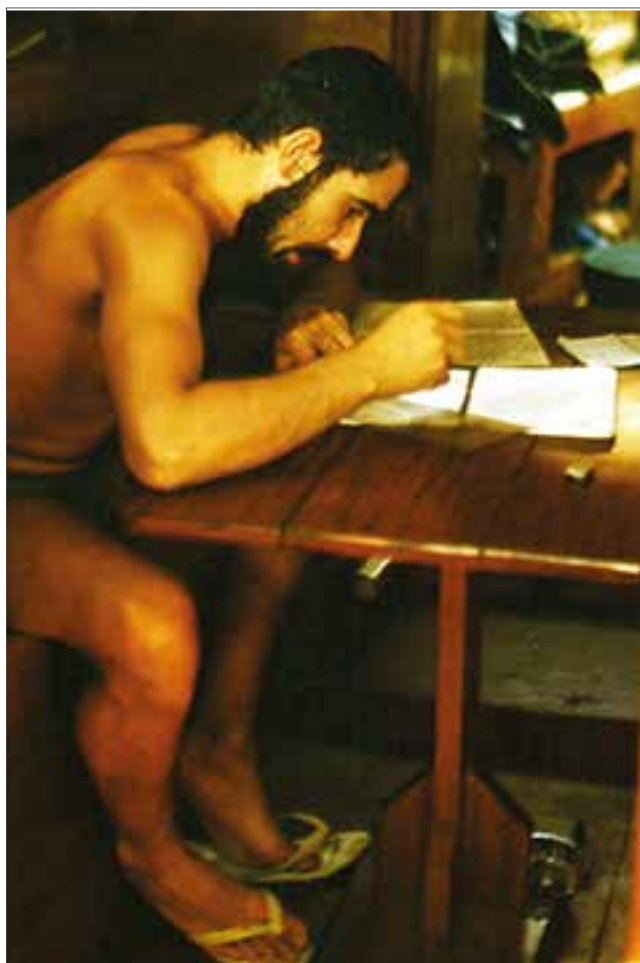
partit en courant, une bouteille de cognac à la main, sans que nous ayons eu le temps de mieux le remercier sérieusement.

Le Commodore du Yacht Club nous inscrivit d'autorité sur la liste des partants pour la course annuelle Port Moresby/Durban. Nous étions treizièmes et derniers à prendre le départ, et la saison était bien avancée. Qu'importe !

Port Moresby était une ville lovée autour des montagnes situées en arrière plan. Elle était quelconque, une cité de colons au point de rencontre entre la civilisation du satellite et celle de l'âge de pierre.

Le marché Papou était incroyable. Les primitifs étaient emplumés, tatoués avec des couleurs vives, le nez traversé d'un os. Ils auraient fait peur, le soir, au coin d'un bois. D'ailleurs, ils possédaient des recettes à base de chair blanche, qui ne devaient pas être mauvaises, quoique le blanc soit fade, aux dires des spécialistes.

Pour les colons venus de la brousse, le Samedi soir était le moment de la cuite systématique. Il fallait alors voir la circulation complètement démentielle des véhicules. Bob nous entraîna de *surprise party* en *surprise party*, jusqu'à ce qu'on en trouve une qui nous convenait. Tout le monde pouvait ainsi s'ame-

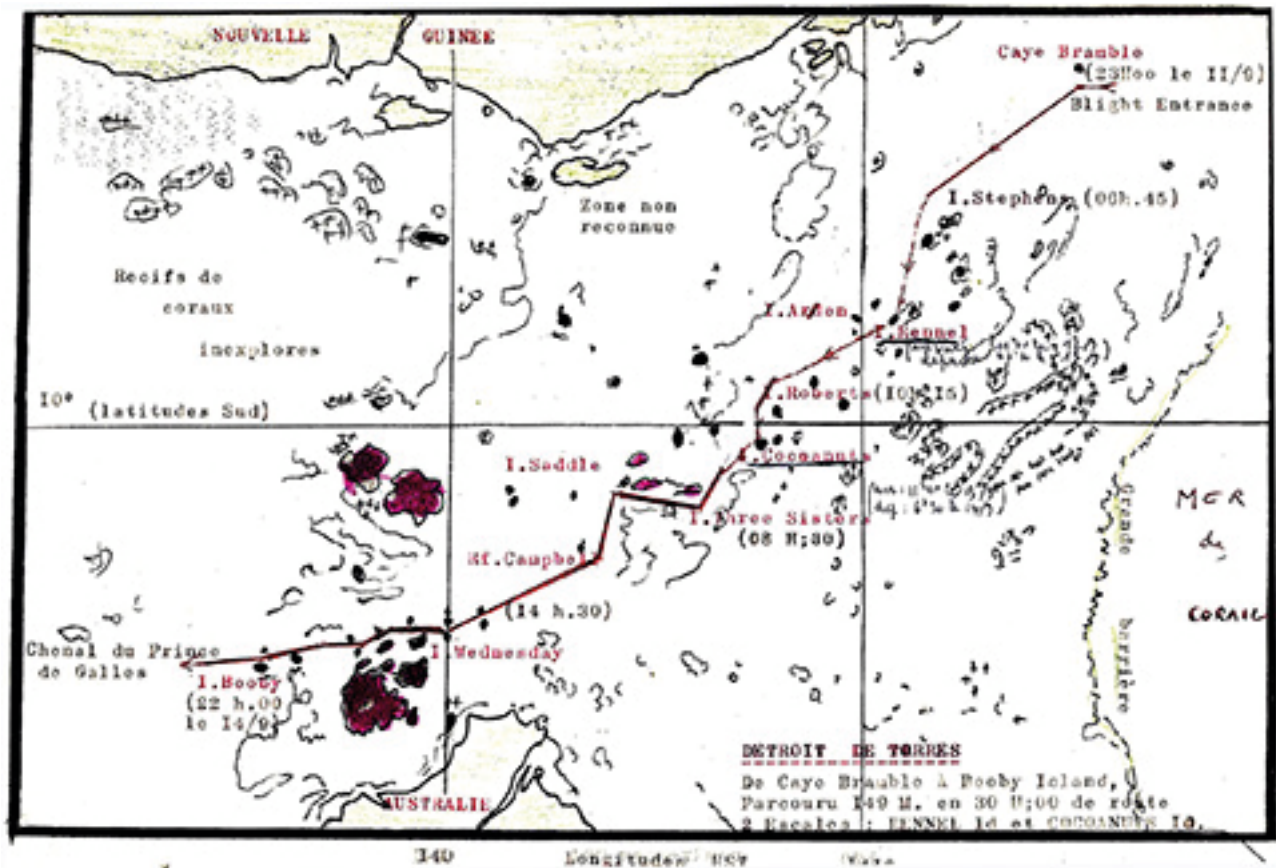


Le Bédouin faisant le point

ner partout chez n'importe qui, guidé par la musique, à condition d'amener à boire ! Nous avons beaucoup de succès parce que nous étions français avec une bonbonne de vin rouge (militaire) à la main. Ces Australiens vivaient comme les colons de la belle époque du Far-West. A force de trop fréquenter les hommes nature, ils redevenaient facilement australopithèques, sans raffinements dans leurs manières, mais en revanche sans arrières pensées ni calculs, en général fort généreux.

Boîtes de conserves d'origine chinoise ayant renouvelé notre stock, vivres frais et plein des soutes embarqués, il était temps d'affronter le pont aux ânes du navigateur de plaisance :

le détroit de Torrès, dont la meilleure passe reste celle du capitaine Blight, qui porte toujours son nom depuis qu'il l'emprunta, après une incroyable navigation dans le Pacifique, en embarcation non-pontée, avec son équipage non-révolté !



Détroit de Torrès «Pont aux ânes» entre deux continents et deux océans.

*

11

ENTRE DEUX OCÉANS

Nous sommes sortis du lagon de la Nouvelle Guinée le 9 Septembre. Nous avions derrière nous 15.594 milles, il en restait pratiquement autant à parcourir pour rentrer au bercail.

Nous avions un fort vent de face, exactement opposé à la grosse houle de secteur est. Cela ne pouvait continuer ainsi. Au bout d'une vingtaine de milles à peiner, nous sommes rentrés à nouveau dans le lagon, pour être à l'abri des vagues et mouiller sous le vent de l'île Manubada, au sud de la Nouvelle Guinée, et ainsi nous refaire une santé.

De bonne heure le matin suivant, frais et dispos en constatant que les vents avaient tourné, nous sommes repartis, car la saison des cyclones allait commencer dans l'Océan Indien. Dès les premières rafales un peu fraîches, nous avons repris le large.

Le 11, le temps était complètement bouché, avec des grains de pluie qui nous cinglaient, et nous arrivions à pleine vitesse par vent arrière force 7, droit sur la grande barrière, faite de récifs, pâtés et îlots de corail.

Parcourue de courants très violents, elle s'étend sur 2000 kilomètres, du Nord Queensland Australien, à la Nouvelle Guinée. Il est indispensable d'emprunter passes et chenaux balisés ... lorsqu'on les voit !

Par un coup de chance, le soleil apparut quelques minutes. Fusillé instantanément par mon sextant, il nous donna une droite dite «de vitesse», perpendiculaire à la route suivie. Nous savions donc à quelle heure il faudrait amener la toile, pour éviter de se planter.

Deuxième coup de bol, au moment où la nuit tombait, un caboteur Hollandais nous croisa. Comme il venait de la Blight entrance, avec le cap qu'il suivait, nous avions notre position exacte en transportant la droite de hauteur précédente.

La nuit venue, le phare de Bramble se montra à l'endroit prévu. A minuit, nous embouquions la passe et engainâmes le Grand North Channel, bien balisé. La houle, brisée par la barrière de corail, tomba immédiatement.

Un navigateur solitaire qui doit barrer, changer fréquemment d'amure, réduire ou augmenter constamment sa surface de voilure en fonction des grains subits et violents, puis porter fréquemment sa position sur sa carte pour être sûr qu'il est bien dans le chenal sans dangers, et se reposer... ne doit pas être à l'aise. De plus, s'il n'a pas de moteur pour redresser à l'ultime moment une situation dangereuse : chapeau ! Ce fut le cas de Jean-Yves Le Toumelin. Pour trois canards de notre genre, ce fut du gâteau, excitant sans être fatigant. Quant au capitaine Blight qui essuya les plâtres, c'est une autre histoire !

Dans ce détroit de Torrès, nous avons fait deux escales «entre deux mers», si l'on peut dire ! La première à l'île de Rennel, la seconde à l'île de Coconut.

Rennel était désertée par ses habitants, qui avaient fui un cyclone qui ravagea leur île. Toits soufflés sur des maisonnettes en ruines, et dévorées par la végétation équatoriale qui reprenait ses droits, et à notre grand dam, des citernes crevées par la rouille. Tourterelles, merles des Moluques, piafs de couleurs fluo, fous et goélands nichaient partout. Ils étaient surpris par notre venue, mais pas du tout inquiets.

Le pasteur avait abandonné ses précieux livres religieux dans son presbytère.



«Pépé rameur» !

Dans d'autres maisons ,où avaient dû résider quelques personnalités, les papiers volaient de pièce en pièce, au gré des brises.

— *Regardez cette lettre ! Dit Claude. Elle vient du «service hydrographique américain» ! Ils remercient le gars qui a bien voulu leur retourner le message contenu dans une bouteille jetée à la mer !... Et vous savez où cette bouteille avait été jetée d'un navire hydrographique ? Au sud du Cap Bonne espérance !... Quel chemin pour aboutir aux plages de cette île ! D'ailleurs vous avez vu les centaines d'ampoules électriques rejetées sur la plage par la mer ?*

— *Elles sont flottantes et incassables par la furie océane, c'est un cadeau de la civilisation !*

Il est peut-être normal d'envoyer le matériel avant d'électrifier !

Why not ? Mais dans ce détroit de Torrès, grâce aux récifs et îlots, la mer qui s'engouffre par l'est de l'Océan Pacifique, pour ressortir à l'ouest mer d'Arafura vers l'Océan Indien, est filtrée ! Tant que ce n'est pas une nappe de «brut» échappée de quelque pétrolier éventré... Hélas de nos jours ce sont des déchets en plastique qui doivent tapisser les lieux !

*

Le jour suivant, passant entre les îles Dove et Arden, nous avons quitté la plage aux sables blancs de Rennel. Le paquebot «Malaysia» nous doubla dans le chenal. Ses passagers furent réjouis d'ajouter nos voiles blanches aux paysages de carte postale, que leur Kodak photographiait. Quelques troncs d'arbres, plus longs que nous, allaient benoîtement au gré des courants. Ils auraient été sournoisement dangereux s'ils avaient navigué devant la plage de Coconut Island, où nous allions mouiller très près du tombant par 21 mètres d'eau. Il fallut y mettre cinquante mètres de chaîne pour être tranquilles. (Plus tard, en Grèce et Turquie, c'est une autre aventure, j'en mettrai carrément certains soirs cent mètres !)

A terre, population sympathique, ni malaise, ni mélanésienne. Les savants ethnologues s'interrogeaient à ce sujet, mais la population n'en avait cure, car l'influence musulmane des proches indonésiens ne les avait pas non plus atteints. Ces gens vivaient de pêche pratiquée dans de magnifiques canots. Ils demeuraient dans des cases et maisonnettes propres et alignées le long de l'unique rue du village, et depuis vingt ans, n'avaient pas achevé la construction de l'église et n'en verront jamais son clocher, car ils se raréfiaient, les jeunes préférant les lumières de la civilisation à celles de la jolie cabane fleurie servant de temple.

*



Les canots de Coconut Island

Le 14 Septembre, après avoir remonté la chaîne, nous avons zigzagué toute la journée sur la route recommandée. A 22 heures, nous étions dans le nord de Booby Island, clairs du détroit de Torrès, en «mer d'Arafura»... ou de Timor selon les géographes inconscients du fait que les autochtones et pratiques ont bien souvent d'autres désignations certainement plus poétiques, en tout cas non politiques.

Cet entre-deux-mers, relativement clos, est une bénédiction pour qui a connu les difficultés du Pacifique OUEST. Forcément, tous culs de sacs et fonds d'océans voient débouler toute la houle venant de tout le reste de cet océan, créée et comme poussée par les éternels alizés.

Les calculs précis, faits à l'aide des satellites, montrent une importante élévation des eaux dans ces secteurs ouest, par rapport à la partie est. Beau temps



sans être trop chaud, vents moyens et constants, pêche abondante agrémentée des cœurs de cocotiers offerts par les gens de Coconut island. Une belle navigation, ma foi !, pour les *Beligoud'men*.

Le 26 Septembre, le feu de l'île Roti, dans le sud de l'Indonésie, était en vue. Nous faisons notre entrée officielle dans l'Océan Indien. Une grosse houle de suroît nous salua, pour nous rappeler que la mer n'est pas le paradis du marin, mais bien souvent son chemin de croix, et sa tombe, comme diraient les poètes. Les Mathurins, s'ils peuvent prétendre aux grandes fosses sous marines (30.000 mètres) n'ont jamais droit au petit cimetière marin de Paulo le valeureux Valéry !

Un matin arriva un piaf tout ordinaire. Peut-être breveté «au long cours» ? Pas effarouché, il grappilla nos miettes et débarrassa nos légumes de leurs mouches. Après quelques jours passés à se refaire une santé, il se mit à siffler différemment à l'aube, secoua ses plumes, puis s'envola dans la direction du soleil levant.

Une autre fois, dans le sud de l'île Christmas, des pailles-en-queue dorés, firent des piqués effrayants sur nos lignes de traîne. Avant que nous ayons pu les rentrer, l'un d'eux fut crocheté par l'hameçon au double ardillon dissimulé dans le leurre, une jupe en fils de nylon. Déhalé et remonté, il se laissa dégager, gratter, caresser, sans chercher à donner des coups de bec, y prenant un certain plaisir. Il n'avait pas l'œil assassin des fous de Bassan, mais l'œil stupide du poulet. Lorsqu'il eût vomi son eau de mer ingurgitée lors de son déhalage, et qu'il eut récupéré des forces pendant toute une nuit sans chercher à partir, je le pris par les pattes et le soulevai bien haut dans le vent d'alizé. Il consentit enfin à battre des ailes et à s'envoler lorsque je le lâchai, cerclant quelques temps autour du bateau. Lorsqu'il disparut à l'horizon, je remis les lignes à poste. Ces pailles-en-queue furent les seuls oiseaux que nous ayons vu plonger sur nos leurres. Il est vrai cependant que les cap-horniers pêchaient malamoks et albatros de cette façon là.

La pêche fut bonne puisque notre ligne de traîne nous a capturé 15 thons, 4 bonites, deux maquereaux bonites, un requin et un barracuda !

Le 10 Octobre, la droite de hauteur du matin nous plaça presque à la longitude des îles Cocos Keeling. Nous allions attendre la méridienne pour avoir notre position précise, lorsque l'émetteur gonio de l'aérodrome commença ses émissions. Un avion que nous vîmes arriver du fond de l'horizon allait s'y poser. Nous étions alors exactement à 8 Milles dans le suroît de l'île principale.

— *Je la vois là !*

— *Mais non rigolo, ce sont des cumulus à ras de l'horizon !*

— *Grimpe donc sur le tangon !*

C'était bien notre île. Après un mois de mer, il était normal que règne une certaine excitation à bord. Au vent des îles, nous n'avions pas eu les senteurs qui précèdent leur vision, contrairement aux départs vent arrière où flotte encore dans l'air leurs parfums envoûtants, alors qu'elles ne sont plus déjà que des souvenirs.

* *
*

12

ÎLES DE L'Océan Indien

*Îles Cocos (Direction Island),
Mascareignes (Île Maurice, La Réunion)*

L'atoll sud où nous avons fait escale dans l'archipel des Cocos Keelings, comporte cinq ou six îles, disposées en anneau autour d'un lagon central. Trois de ces îles étaient habitées, les autres étant de simples cocoteraies.

Depuis une centaine d'années, la dynastie des Clunies Ross était propriétaire de l'archipel. Elle régnait sur deux ou trois cent Malais. La famille Clunies Ross fut l'unique propriétaire de 1886 à 1978, date à laquelle l'Australie acheta les terres pour les donner aux villageois. Ceux-ci votèrent en 1984 pour être Australiens. Nous étions loin d'en être là en 1967 !

West Island, l'une des îles de l'atoll, était louée par le gouvernement Australien qui y avait bâti un aéroport. A cette époque sans 747, les *super constellation* et autres avions à hélices, pas à pédales, ne pouvaient traverser l'Océan d'une traite, de l'Australie à l'Afrique ou les Indes. Quelques familles australiennes desservant l'aéroport y vivaient donc.

Home Island était l'île où vivaient le Roi et ses sujets. Aucun étranger ne pouvait y pénétrer sans l'autorisation personnelle du souverain. En despote éclairé, celui-ci organisait les travaux (culture, pêche, récolte du coprah etc). Les sujets accomplissaient bénévolement et dans la joie, ces travaux. En contre partie, ils prenaient dans le *shop-magasin* tout ce dont ils avaient besoin, depuis le savon jusqu'aux outils, en passant par les conserves et ce, sans payer. Lorsqu'un homme se mariait, le Roi lui donnait une maisonnette, un bateau et un fusil. L'électricité était également dispensée, c'était indispensable pour les

frigos et autres commodités de civilisés. Le médecin Australien de l'aérodrome, peu débordé, s'amusa à faire des études et des statistiques. Il resta stupéfait par la lenteur du pouls des indigènes. Il l'expliqua par le manque de *stress* et leur joie de vivre. Telle était la situation lorsque nous sommes passés en 1967.

C'est Monsieur Ryan, *government representative of Australia* qui nous donna tous ces renseignements, lorsqu'il nous invita fort civilement dans sa résidence de West Island. Le Roi étant absent pour affaires (notamment l'importante exportation du coprah), nous n'avons pu lui présenter nos hommages !

C'est à Direction Island, autre île de l'atoll louée par la *Cable and Wireless Co*, ainsi qu'à la *Royal Australian Navy*, que nous avons fait escale. Le seul endroit où jamais un gendarme ne nous demanda nos passeports, car il n'y avait pas un seul flic dans l'archipel !

Les liaisons par satellite se développant, ainsi que la pose récente d'un câble direct entre l'Australie et l'Afrique du Sud ayant rendu caduc le relais des Cocos, la C&W Co avait fermé ses portes et rendu les clefs au Roi.

Les hommes de Clunies Ross utilisaient un énorme bulldozer pour détruire les coquets bungalows British, et rendre ses droits à la nature. Ils replanteraient des cocotiers, lorsque le dernier bloc de *béton* serait balancé en mer, bien au large.

Par contre, la *Navy* australienne continuait à louer l'îlot et être présente pour armer et entretenir des vedettes *rescue* à grand rayon d'action (500 milles), au cas où un quadrimoteur se poserait en mer, confondant un banc de poissons avec une piste d'atterrissage (ce qui n'arriva jamais !)

Depuis des lustres, la poignée d'isolés sauveteurs avaient fondé leur *Outcast club*, et les sauveteurs étant par définition hospitaliers, c'est devant leur fief que nous avons jeté l'ancre, après avoir été refoulés d'un coffre, pourtant jamais utilisé par le Chef de base, ce *very important* Enseigne de 1^{ère} Classe de la marine Australienne, qui voulait montrer son autorité en même temps que sa stupidité à son équipe de civils sauveteurs, qui le détestaient. Il n'y avait pas de marins volontaires dans la *Royal Navy* australienne pour venir s'exiler de longs mois, pour armer les vedettes de sauvetage, et il fallait donc payer des CIVILS. Forcément des pékins indisciplinés pour leur encasquetté ! Ce c... prétentieux obligatoirement désigné, car on n'envoyait pas les meilleurs pour ce poste inutile, venait y chercher un avancement qu'il n'aurait pu trouver dans la mère Patrie.

Il n'était pas membre du *Outcast club*, *of course* ! Comme il passait la plupart de ses journées et ses nuits dans son *home climatized* de West Island, les sauve-

teurs s'activaient joyeusement à passer le temps, attendant un crash qui n'arriva jamais, comme les Tartares du désert ! Ils nous firent un accueil délirant, allant jusqu'à nous monter sur le slip pour y caréner.

Dès le premier soir, après le départ vespéral et long week-end du galonné hautain, la douche espérée et un bon repas, il fallut conter nos exploits, tandis qu'une montagne de canettes vidées s'amoncelait par terre, autour de la table.

Chaque soirée eut une occupation particulière, allant de la pêche à la lampe torche dans les flaques de mer (où poissons perroquets et autres mangeurs de corail restaient prisonniers à marée basse), au simple barbecue, à moins que l'un d'entre les *Outcast* ne conte quelque aventure vécue, ce qui amenait une surconsommation de bière. Ils avaient tous un passé d'aventurier !

En canot rapide, nous faisions des parties de pêche, étonnés de ramener sur nos lignes de traîne des mérus, dont la réputation casanière est pourtant bien connue.

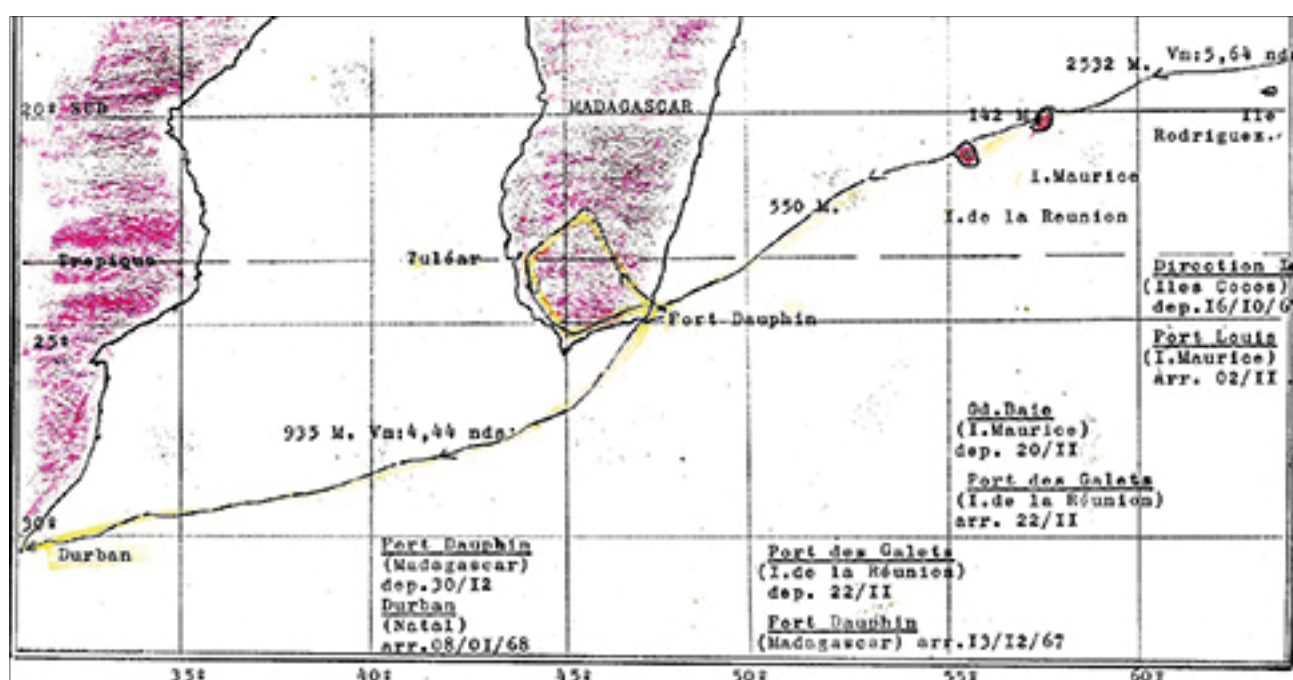
Ron le mécano, qui avait participé à des expéditions polaires, trouvait un certain changement de climat, et était passé de la doudoune au maillot de bain. Il vérifia notre moteur de fond en comble, le démontant et remontant. Par la suite, notre génial Enfield tourna comme une horloge, un vrai bonheur de l'entendre ron... ronronner rond de plaisir.

Bill le cuisinier ne cuisinait aux *Outcast* que de la bonne viande australienne congelée. Il fut initié à nos recettes, et tous furent ébahis et enchantés de manger du poisson ... autrement qu'en bâtons panés ! A part Maxime, un Seychellois, désespéré d'être sujet Britannique puisque d'expression française (Les îles Seychelles ont eu leur indépendance le 29 Juin 1976), et qui avait émigré à Sydney, aucun ne connaissait le poisson, quoique le *fish and chips* soit au menu de la grande cuisine anglaise. Il y avait d'ailleurs un stock impressionnant de ces bâtonnets panés congelés dans leur réserve, mais malgré tout, Bill n'y avait jamais touché ! Sans rire, bien à jeun, nous avons entendu ce Bill dire à mi-voix à Maxime, en nous montrant du pouce :

— Ça, ce sont des *gentlemen* !

Lofty nous fit le plein de carburant et d'eau. Il ne nous restait plus qu'à quitter ce petit paradis sans Eves. Une dernière bière fraîche avant longtemps, des bras qui s'agitent pour dire tout ce que la voix ne pourrait faire sentir. Adieu ! A rentrer la chaîne, hisse le grand foc, tout est payé !

*



Nous sommes sortis du lagon des îles sud de l'archipel des Cocos Keeling le 16 Octobre. Il était évidemment trop tard pour aller faire un tour dans les îles nord et recueillir un morceau de l'épave du «Seeadler». Le dernier corsaire à voile du redoutable capitaine Von Lückner avait fini ici sa carrière en 1917 pour le compte du Kaiser. La saison officielle des cyclones débutant le 1er Novembre, aux dires de toutes les Instructions nautiques, il n'y avait plus de temps à perdre, et ... la suite leur donnera raison.



Les 2.352 milles nous séparant de l'île Maurice, furent parcourus à 5,64 nœuds de moyenne. Ce record se paya comme on va le voir, la mer ne faisant pas de cadeaux !

Pendant 4 jours consécutifs, 150 milles furent parcourus entre les points midi. Le 29 Octobre, l'alizé tomba force 2, tandis que la houle jusque là normale, se mit à devenir grosse. Le *fletner* de notre régulateur d'allure cassa. Il fallut se remettre à barrer.

Le 30, un avis de coup de vent fut donné par les radios, ceci en raison d'un fort anticyclone situé plus sud. La carte météo, tracée chaque jour par Jean-Claude, nous montra une dépression dans le front intertropical. Les vents fraîchirent du sud-est.

La ferrure de trinquette cassa lorsqu'une rafale prit le «Beligou» à contre, après qu'il eut haussé l'épaule sur un rouleau de houle plus gros que les autres. Dans l'après-midi, la météo donna son avis de menace de cyclone. La trinquette déjà remplacée par le foc N°2, on envergua la petite grand voile.



Le 31 Octobre, les vents forcèrent 8 à 9 de sud. Quatre tours de rouleau furent pris à la grand voile. Le soir, une laize de la grand voile commença à

se découdre. Un tour de mieux fut ajouté à la bôme à rouleau, ce qui réduisait considérablement notre surface de toile, et mettait la partie décousue largement à l'abri.

Le 1^{er} Novembre, l'avis de cyclone «Anita» fut répété constamment sur les ondes radio maritimes. Sa position et sa route prévue l'amenaient droit sur nous.

— *Tant pis si on casse, il faut foncer à l'abri !*

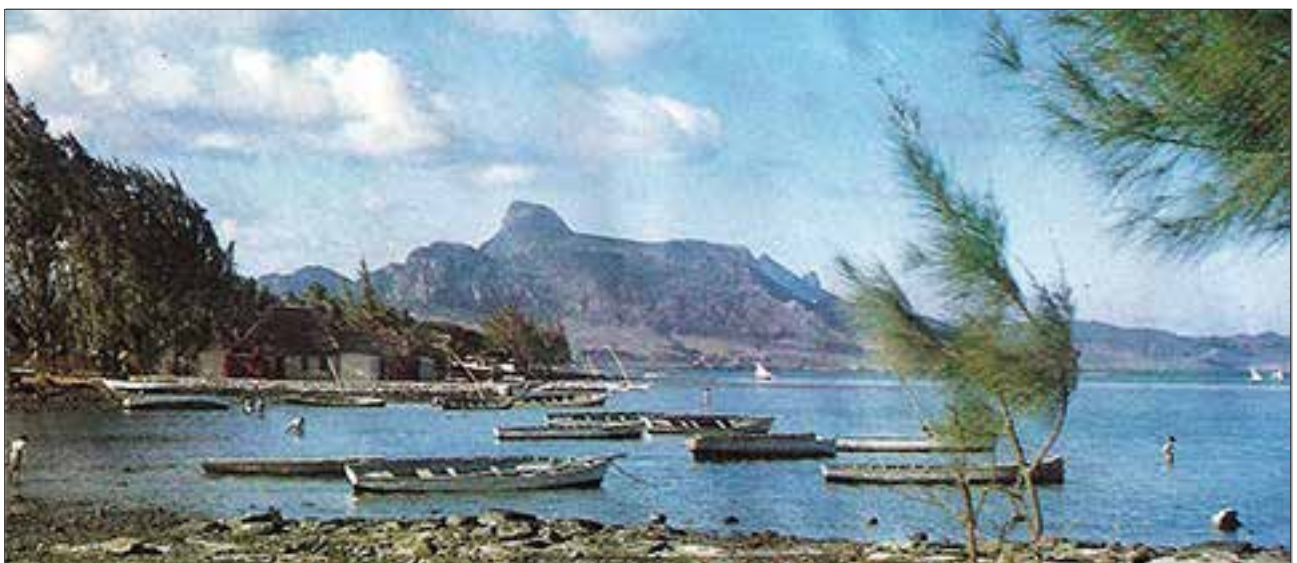
— *Oui, allons-y. Enlevons les tours de rouleau, tout d'sus !* Le Capitaine du jour avait pris la décision en accord avec les principaux de l'équipage. On verrait bien !



Le 2 Novembre, à 22h30, sans rien casser de plus, nous faisons notre entrée à Port Louis, capitale de l'Île Maurice, pour accoster au quai de la douane, bien à l'abri.

Le cyclone Anita nous avait lâché les baskets pour filer vers Madagascar, nous pouvions souffler en attendant le suivant ! Notre escale à l'île Maurice, fut comme de bien entendu, formidable !

L'île Maurice était encore anglaise. Son indépendance était prévue dans quelques mois, le 12 Mars 1968 exactement ! Cela créait une certaine agitation. Paul abandonnait Virginie, et les Mauriciens blancs paniquaient et faisaient leur valise avec hâte, sachant que le gouvernement représentatif de la population ne pourrait qu'être noir et de religion Tamoule. 750.000 habitants étaient recensés lors de notre passage, soit : 500.000 Indiens, 140.000 créoles chinois et divers, et 8.000 blancs seulement -



(Île Maurice) Port Louis – Grand baie : 2 – 20 Nov. 67

20.000 blancs avaient déjà émigré en Afrique du Sud, et je ne sais plus combien en Australie (après le départ des derniers non-fonctionnaires blancs, il ne restera qu'une majorité écrasante d'origine Indienne).

Ces blancs, qui partaient avec leurs billes en Australie accueillante et blanche, n'appréciaient pas le fait qu'étant d'expression française, ils étaient non désirés, voir refoulés de l'île sœur mascareigne, la Réunion. Ils ne le pardonnèrent jamais à la France (je l'ai encore constaté dans les années 80 directement en Australie), comme quoi, nos fonctionnaires et hommes politiques ont toujours su se faire des amis ... dont ils n'ont rien à cirer, leur retraite acquise !

Cette langue française, pratiquée à Maurice, ce charmant accent *couéole*, ces expressions typiquement maritimes du genre : *Venez à la maison, le chien n'est jamais largué*, ou bien, *entrez, ne restez pas sous le dalot ! (la gouttière)*, *hissez un fauteuil et accostez-le à la table*, ne sont pas dues au hasard : ce fut «l'Isle de France» jusqu'au 3 Décembre 1810, quand Napoléon-le-grand fut éliminé de l'échiquier européen.

Les Anglais firent main basse sur nos colonies, mais ne purent JAMAIS imposer leur langue, ni acquérir la sympathie des Français de Maurice, qui gardèrent un œil sur l'ex-métropole, ce qui fit que, du 2 au 20 Novembre 1967, nous avons reçu un accueil fantastique !

On se souvient, du moins certains d'entre nous, qu'après avoir importé des esclaves de Madagascar et d'Afrique, les colons avaient trouvé des terres vierges et inhabitées à leur arrivée. Ils avaient développé la canne à sucre, sous l'impulsion de Mahé de la Bourdonnais, au point de faire fortune. On se souvient également que la vie maritime avait été fabuleuse, après que les colons aient armé en course à Port Louis. Il y eut 51 corsaires pendant la guerre d'indépendance Américaine, 193 expéditions victorieuses sous Napoléon. Surcouf y participa. Les militaires vinrent alors mêler leur grain de sel au «biseness» maritime, puis ce fut la fin des haricots !

Les grandissimes Amiraux, Duperré pour la France, Nebit Willoughby pour l'Angleterre, décidèrent d'en découdre à l'ancienne. Ils mirent leurs flottes en bon ordre de bataille dans la baie abritée de Mahébourg : le vent pouvant être plus mauvais qu'un boulet, hors de question de sortir au large ! Ils vérifièrent qu'il ne manquait pas un bouton aux uniformes, puis se canardèrent à bout portant, sans aucun respect pour la vie de leurs marins, une fois de plus victimes du génie militaire. Les deux Amiraux, blessés, furent soignés dans la même chambre de l'unique hôpital de fortune !

— *Sir William, voulez vous avoir l'obligeance de ma passer le pot de chambre ?*

— *Of course! My dear Doupérré!*

— *Missiés... terrain neutre. Ne parlez pas dou pistolet !* disait la nurse (infirmière).

L'esclavage aboli, les noirs cafres refusèrent de se remettre au boulot dans les plantations. Alors les Anglais, nouveaux maîtres de l'île, importèrent de leur empire des Indes, quelques centaines de familles Tamoules de Ceylan. En quelques décennies, les travailleurs du caleçon furent majoritaires et votèrent l'indépendance. Ainsi, ils allaient logiquement constituer le prochain gouvernement, d'où le départ massif des blancs.

Les formalités remplies dès notre amarrage achevé, l'équipage d'un remorqueur de haute mer nous invita, pour que nous puissions prendre une douche et nous restaurer. Nous étions quasiment en pleine ville, le bateau étant sous le regard protecteur de la douane : nous pouvions partir en explorations diverses, sans crainte de voir des visiteurs nous dépouiller, ou laisser leurs poux.

La vie de Port Louis, ses marchés à légumes, à poissons ou à épices, ses rues pittoresques et animées, fit notre bonheur. Notre poste d'observation préféré fut le balcon du premier étage du «rayon d'or», un restaurant assez crade du quartier chinois, où nous nous retrouvions chaque midi pour un déjeuner succulent et bon marché.

Les scènes courantes et banales de la vie chinoise ne cessèrent de nous passionner. Le marchand de poulets *halal* (poulets tués selon le rite religieux Tamoul et musulman), était une vedette. Il recevait des charrettes étroites, tirées par un mulet squelettique, qui étaient surmontées d'une pyramide de paniers remplis de poulets caquetants et criards. Il grimpait au sommet du poulailler roulant, et vendait les gélines cinq par cinq, en plongeant la main dans le panier d'où volaient les plumes.

Les vieilles Chinoises, aussi criardes que les poules, accouraient de partout en réclamant leur poignée de poulets. Selon la qualité des lots, toujours extraits d'un coup de main habile, elles donnaient des coups, en recevaient et se crêpaient le chignon pour acheter. De son autre main libre, le marchand enfouissait la poignée de roupies dans sa poche. Les nombreux restaurateurs chinois envoyaient les grandes mères en première ligne, tandis que les gargotiers indiens venaient en personne. Ils n'hésitaient pas à se battre avec les mégères jaunes.

Sur les marchés, on trouvait de tout, à bas prix, la surpopulation rendant un maximum de gens pauvres. J'aimais les couleurs des marchés d'alimentation. Les femmes hindoues étant majoritaires, le jaune safrané de leurs saris et de leurs vêtements allait bien avec les montagnes rouge vif des tomates et les verts plus ou moins fluo des légumes. Les marchés à viande et à poissons étaient bien achalandés. Sous les mouches, on pouvait se procurer les thonidés, les vieilles la boue (mérours), des anguilles (lépisostées), des gueules pavées, des sacré chiens, tazars, espadons, etc.

— *Tu sais qu'au marché, je peux acheter un magnifique turban de Radjah avec pierres précieuses de pacotille, pour une poignée de roupies ?*

— *Cela te changera du chapeau «melon» qui te va bien, sauf qu'il te mûrit un peu trop vite !*

— *Rien d'étonnant sous ces climats ! C'est pour éviter qu'elle ne pourrisse, que les «angliches» ont un casque colonial en forme de melon sur la tête !*

Au fond du port, nous manquions d'air. Monsieur Octave Adam, directeur des New Mauritius Docks nous proposa une place dans un bassin isolé, calme, et gardé. Il nous envoya un pilote du port qui nous mena sans peine, à travers les fonds malsains, vers le bassin Duncan.

Nous avions tous les yeux en plomb de sonde, pour jauger les eaux limoneuses. J'étais à la barre, et tout allait bien. Soudain, le «Beligou» se cabra et donna des secousses comme si nous talonnions

— *Au sec les enfants !*

Eh non ! Crac ! Nous venions, avec notre mâture, de couper la ligne téléphonique reliant les bassins, cassant du même coup, une barre de guignol. Par suite, lorsque des journalistes nous demandèrent avec la gravité qui s'impose :

— *Quel fut votre plus grave accident nautique ?*

— *Avoir coupé une ligne téléphonique avec notre tête de mât !*

La réputation de Appavou & Fils Shipchandlers était internationale, grâce à une probité légendaire, et une particularité physique que nous avons voulu vérifier.

Eh bien OUI, TOUT était vrai, notamment les oreilles garnies à l'intérieur, aussi bien qu'à l'extérieur, y compris les lobes, d'une toison telle qu'Appavou n'avait pas volé son surnom de «*Poil aux zoreilles*» entendu dans toutes les langues maritimes. Sa famille et lui même se montrèrent des plus sympathiques, toujours souriants, même lorsqu'on les dérangerait à des heures impossibles, notamment pour une seule douzaine d'œufs, nous offrant à chaque fois, boissons

et conversations intéressantes.

Les noms d'Appavou et de Dick Collendavelloo étaient inscrits sur le même



Yvan Collendavelloo

papier que nous avait remis, entre deux cuites, notre cher ami Arthur Bond à Nukualofa. *Remember ! Tonga tabou !* Voyant ce papier un peu chiffonné, Appavou nous appela Dick au téléphone.

— *Un de mes assistants du Ministère passera vous prendre sur les marches de la poste, vous êtes mes invités !*

— *Vous verrez, nous avait confié Arthur, c'est un très haut fonctionnaire de Sa Majesté qui sera ministre à l'indépendance. Il est «très vieille Angleterre !»*

A l'heure pétante, Guy Charroux, d'une vieille famille mauricienne blanche, nous conduisit à Quatre bornes où nous étions attendus.

Surprise ! Etonnement ! Dick Collendavelloo et sa famille étaient créoles, c'est à

dire métissés, plutôt foncés, très bonne blague d'Arthur dont les extravagances nous furent contées par nos nouveaux amis, chez qui nous sommes restés, presque en permanence.

En leur compagnie, il fallut apprendre et danser la *séga* lors de soirées épiques avec d'autres invités. Nous avons visité tout ce qu'il y avait à voir dans l'île, pi-



Journaliste mauricienne, qui nous interviewa...

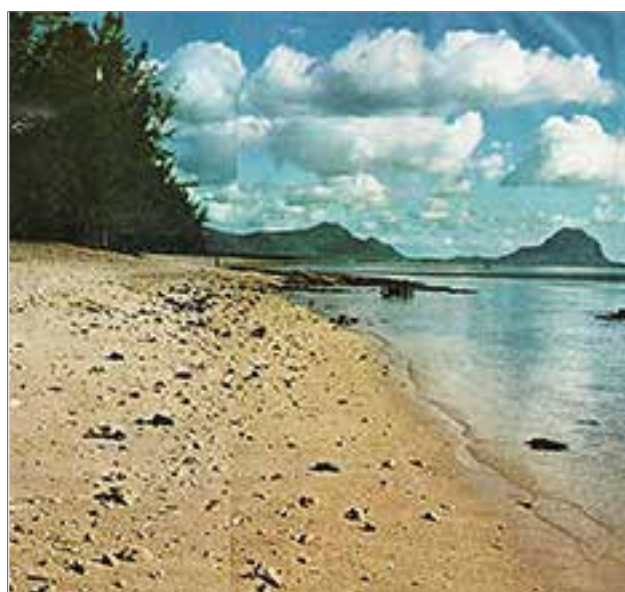
que-niquant en des endroits magnifiques comme le jardin des pamplemousses, le tombeau fictif de Paul et Virginie, La Nicolière sur le plateau central, Saint Denis et autres bourgs originaux, le lac artificiel dans un cirque montagneux, la chute du diamant, cascade superbe, les arrières de Peter Both, du Pouce, des montagnes rouges feu dans le soleil couchant, sur la côte est, Mahébourg, en passant par Cure pipe etc.

C'est alors que s'envolèrent nos souvenirs photographiés par la fauche de notre appareil. Adieu les vues des Cocos Keelings, du Trou d'eau douce, Poudre d'or, Fond du sac, Bois

chéri. Nous n'avions plus que les souvenirs de la mémoire fugace. Ce qui reste malgré tout incroyable, c'est que six mois après, la Police asticotée par Dick, pinça le voleur et nous renvoya l'appareil en France ! Nous aurions sans doute plutôt préféré recevoir la pellicule de 36 poses qui était à l'intérieur et pratiquement achevée, lors du vol.

Les Collendavelloo et leurs amis, nous firent découvrir la cuisine créole. Bouillon de bâton bred, poulet carry, etc. Les gens remarquent très vite si vous êtes de la gueule, et ils se réjouissent alors de vous en mettre plein la panse, et sont enchantés si vous appréciez et en redemandez !

A Grand Baie dans le nord-ouest de l'île, se trouvait le très fermé Yacht Club



Grand baie : – 20 Nov. 67

dernier bastion du colonialisme *white only*. Nous avons été invités pour les régates inter-mascareignes, qui rassemblaient les sélectionnés de Madagascar, La Réunion et de l'île Maurice. C'était le 4 Novembre, coupe annuelle de l'Océan Indien. La traversée fut sans histoire.

Monsieur Dodger de Speville, le président, nous enleva de force sur son yacht, pour être aux premières loges. Vu notre passion pour ces compétitions, nous étions ravis, tu parles ! Le soir, un repas rassemblait tout le gratin de l'île, *gentle yacht men* ou pas. Ce fut très sympathique, et nous valut plus d'invitations que nous ne pouvions en accepter.

Le docteur Ferber et ses amis de La Réunion nous promirent un accueil soigné lorsque nous y passerions.

Les reporters et la télé couvrant la régate, auxquels nous avons pu échapper jusqu'à présent, nous remarquèrent, et commencèrent leurs attaques dès le lendemain. Il y eut des interviews, des passages à la télé notamment pour un direct

de Mauritius week. Ils firent un film super sur le «Beligou» et son équipage, mais malheureusement, nous n'en avons pas eu copie !

Le fondateur du Yacht club, un digne et *very important person*, nous emmena visiter sa sucrerie. Maurice produisait annuellement 700.000 tonnes de sucre, la canne recouvrait toutes les parties fertiles de l'île au détriment des cultures vivrières. Hélas, les cours du sucre s'effondraient, et les Anglais affirmaient qu'après l'indépendance et le départ de leurs fonctionnaires, le sucre ne serait plus acheté à des prix protectionnistes. Il se préparait ici des lendemains désenchantés, de beaux jours de misère !

Les sympathiques attachés culturels de l'ambassade de France organisèrent une exposition des œuvres de Claude. Le succès fut tel, qu'il ramena ses cartons vides, sauf une poignée de maquereaux à l'aspect pourtant bien frais et sans odeur, une peinture au long cours !

Monsieur Dirsk Dilly, consul général de France, vint nous enlever pour nous avoir à son domicile. Sympathique non ?



Conserves d'oie rôtie, poulet, filets de carpe, champignons, vermicelle et autres douceurs d'origine chinoise bien rangées dans les fonds, plein des soutes, regroupement des souvenirs et curios, dissimulation des regrets, adieux, c'est la douceur des mœurs et de la vie qui nous fut offerte à Maurice, dont nous garderons souvenance, mais nous nous sommes arrachés des plus beaux enchantements. Ulysse a bien connu cela en quittant Calypso, laquelle nous attendait plus loin !

Le 20 Novembre 1967, nous sortions de Grand Baie, dans le nord de l'île Maurice, en passant la pointe des Canonnières. Il n'y avait aucune menace de cyclone à l'horizon, le temps était tellement au beau fixe que le vent tomba durant la nuit.

*

Le 22 à 5 heures, les éclats du phare de Bel-Air, sur l'île de la Réunion, se révélèrent entre deux grains, avant le lever du jour. Le «Naussica» des Chargeurs Réunis, qui passait en même temps que nous dans le nord de Saint Denis, vint nous reconnaître de près. Bien entendu, je pleurai sur le triste sort de mes pauvres collègues, qui ne pourraient se payer une bonne escale comme nous allons le faire, quoiqu'à cette époque, la navigation au commerce sur des navires



Chez les Collendavelloo – Ci-dessus, Dick à gauche.



français était encore un chouette métier.

A midi, nous étions amarrés à couple de la vedette des douanes, dans le Port des galets. Le docteur Ferber et ses amis du Yacht club de Saint Gilles nous attendaient. Il nous prêta une 2 CV, et son appartement du Port des Galets. C'était à nouveau Byzance ! En dehors de cette poignée d'amis et de quelques autres mé-tros (entendez métropolitains) qui nous reçurent avec grande sympathie comme à Nouméa et aux Antilles, nous n'étions que des «zoreilles» infréquentables pour un blanc du cru. Ce racisme bizarre, qui sépare le colon français du «Fran-çais de France», d'abord curieusement désuet, devient amusant, à cause de notre humour naturel, puis finit par être désagréable ! Nous n'avons pourtant jamais reproché à aucun de ces blancs parfois dégénérés (vous avez entendu parler de la consanguinité ?) d'être descendants d'indésirables refoulés de France et de filles du Roy !

Plus chanceux, Claude qui avait bien travaillé du pinceau ces derniers temps, fit une exposition au Syndicat d'Initiative de Saint Denis. Il eut donc l'occasion de faire la connaissance de certains amateurs éclairés d'art et les trouva géné-reux. Peut-être après tout que ces blancs étaient seulement timides ?

En tout cas, il ne put caser sa poignée de maquereaux ! Ils furent remis en boîte *Beligoudine*, bien que les Bigoudins quant à eux, préfèrent les *Pen sar-dines*, la haute coiffe des Bigoudènes, sorties à présent pour les festivals Celtiques.



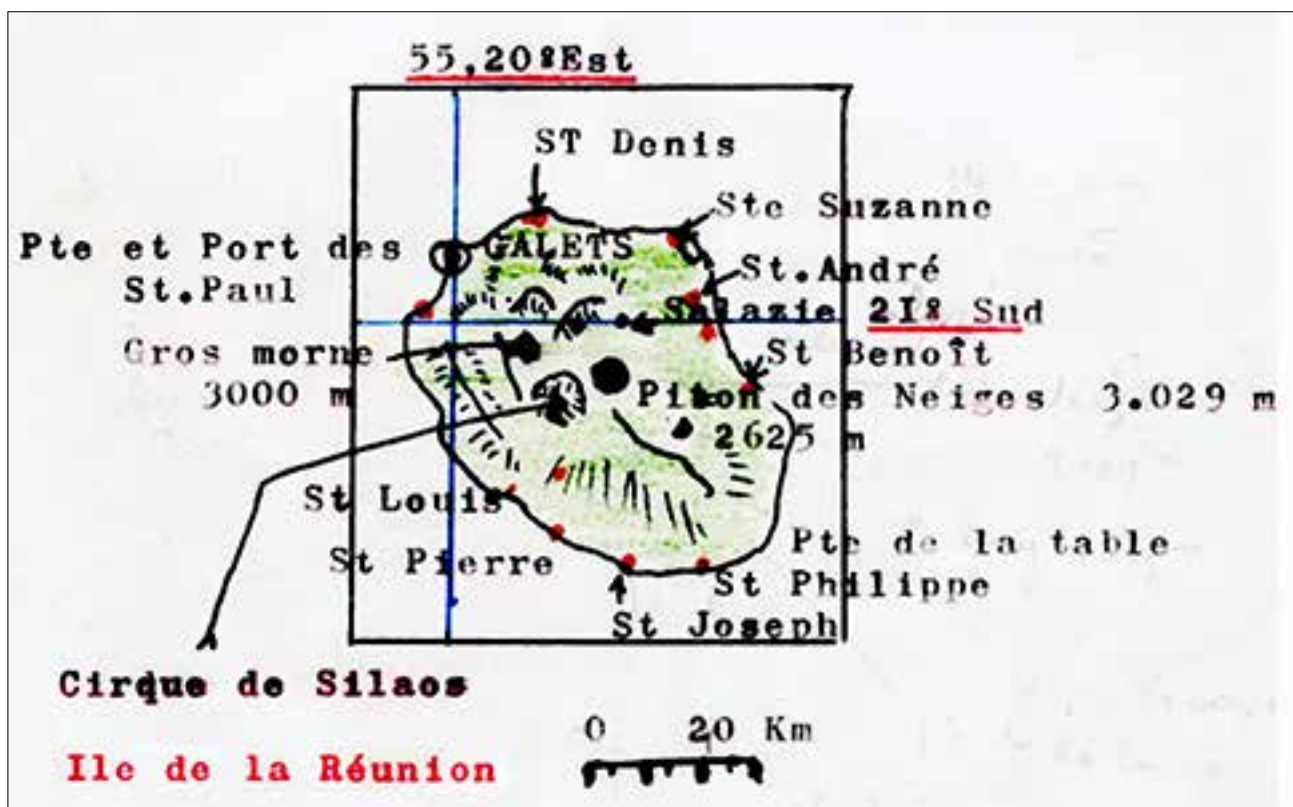
Dick Collendavelloo et sa famille à bord.

A Port des galets, beaucoup de cargos faisaient escale. Nous avons donc retrouvé des copains, et obtenu une cession en bonne et due forme en pinard, tabacs et alcools. C'était indispensable, car nous étions souvent invités, et il eut été désagréable d'arriver les mains vides. Dans les pays plus ou moins Anglo-saxons, le vin était le cadeau le plus

apprécié, et il fallait songer à nos futures escales en Afrique du Sud.

Deux jours avant notre appareillage de l'île Bourbon, le chalutier frigorifique «Mascareignes II» arriva dans le bassin. Ce ne furent pas ses remous qui firent battre les ailes à notre «Beligou», mais la présence de Roger Burgaud de Croix de Vie, son commandant, pensez donc !

La Réunion était dotée d'un confortable réseau routier, la République n'ayant pas lésiné pour ses départements d'outre-mer, surtout si cela amène quelques bulletins de vote favorables au pouvoir en place. On avait donc ouvert dans la falaise, à coups de dynamite et de milliards, une route à grande circulation.





Île de La Réunion (Port des galets) 22 nov. – 6 déc. 67. Où nous fûmes fort surpris d'apprendre que nous étions le premier voilier à escalier depuis Alain Gerbault...

Un jour, il y eut de grandes précipitations pluvieuses. Un éboulement comme d'habitude, paraît-il, nous obligea pour nous rendre de Port des Galets à Saint Denis la capitale, à prendre l'ancienne route, avec ses pentes effrayantes, ses virages en épingle à cheveux, ses chauffards déments qui doubleraient n'importe comment, et de préférence dans les endroits sans visibilité de façon à ignorer le danger. La ravine à malheur, un village le long de cette route, aurait dû ramener les conducteurs au sens des réalités, mais non, *tansion zotos*, et ça fonçait, écrasant par-ci, par là, quelque poulette vagabonde. Le paysage était pourtant très beau à contempler de ces 5 ou 600 mètres, dominant vallons touffus et Océan omniprésent.

Nous avons fait carburer la deudeuche le long des côtes nord et sud. Puis nous sommes montés à Cilaos. Bifurquant à Saint Paul, nous avons suivi une route de montagne passant par Guillaume, Trois bassins, Les colimaçons, Avirons, et nous avons gagné Saint Louis.

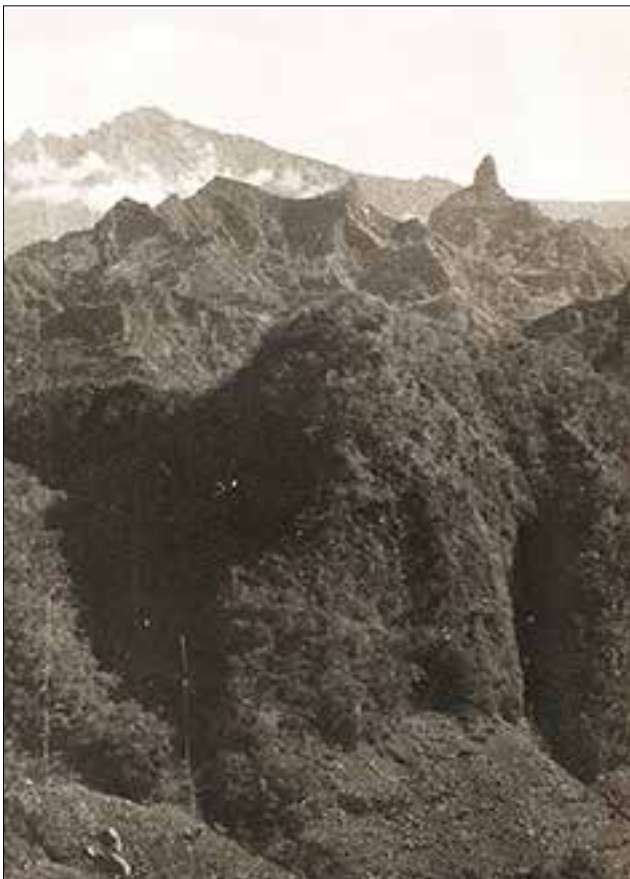
Nous dominions l'Océan Indien par-dessus les étendues de canne à sucre. Ravins profonds, air plus pur et plus frais. et cette route d'altitude parallèle au circuit des toutous le long de la mer, nous donnait l'impression de sortir des sentiers battus, surtout lorsqu'on devait se ranger, pour laisser passer un char



à bœufs. Nous nous sommes enfoncés le long de la rivière Saint Etienne, grimpant entre des falaises de plus en plus abruptes, contournant des pitons aigus, passant sous des tunnels humides, dominant des villages en contre bas, pour arriver enfin à Cilaos.

Chez un Chinois épicier minable, nous avons dîné, car *goni vide, y tient pas d'bout* ! Il nous proposa alors une chambre misérable pour un prix exorbitant. Trop c'est trop ! Nous sommes repartis. La nuit était tombée d'autant plus rapidement, qu'une couche d'al-

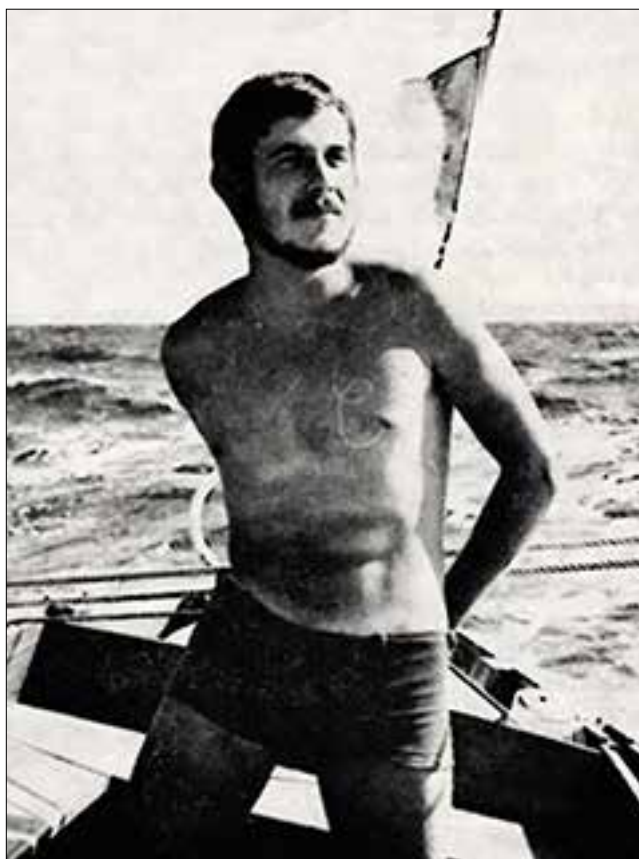
to cumulus nous avait caché le soleil tout l'après-midi. Une habitante blanche du village, nous offrit deux grandes chambres pour un prix dérisoire. Elle était très sympathique et tint à nous faire apprécier son vin extrait de plants de noa. Mais il était tellement âpre, qu'il fallait l'adoucir avec du sucre !





Jeune fille réunionnaise

moins ces petits blancs étaient les plus ultras de toute la colonie. Ils ne fréquentèrent jamais les noirs, ayant plutôt tendance à les refouler vers les bas. Bien entendu, ils se marièrent entre eux, ce qui fait que la race blanche resta pure, mais hélas beaucoup sont dégénérés, certains complètement débiles. Ils ajoutaient à leurs maigres ressources l'argent braguette, les allocations familiales, et étaient donc incités à pondre d'autres petits blancs tarés ou non, au même tarif sécu !



Claude

Les colons trop pauvres pour s'installer sur les riches domaines de la côte, ne pouvant pas non plus s'acheter des esclaves, avaient été refoulés dans les hauts. Leurs descendants étaient les petits blancs des hauts, comme nous le dit notre hôtesse qui ajouta : "*Nana qu'nana, nana qu'na point !*". Vous avez compris : il y en a qui en ont, il y en a qui n'en ont point !

Ils cultivaient leur jardin, chassaient et possédaient peu. Néanmoins ces petits blancs étaient les plus ultras de toute la colonie.

A notre réveil, sous l'œil attentif des deux grands-parents encadrés dans notre chambre, le soleil était roi. Les nuages balayés du firmament avaient disparus, nous étions entourés de sommets dominés par le Piton des neiges.

Le cirque de Cilaos perdait petit à petit, ses couleurs roses du levant. Pour des contemplateurs d'horizon courbe mais plat des océans, il y avait une sensation d'écrasement. Au retour, nous sommes passés par le village du Tampon.

Une autre fois, nous sommes montés par une route bordée de filaos, serpentant parmi les champs de géraniums, pour prendre le frais dans la

plaine des cafres. Cette route, après le col de Belle-vue, était bordée de platanes, d'hortensias et de fougères, avant d'arriver au village des palmistes. A gauche, le massif du Piton des neiges, à droite, le massif de la Fournaise. La descente par la côte nord vers Saint Benoît était superbe. Après le pont de l'escalier, nous dominions le cirque de Salazie.

Un dimanche, avec Paul, pharmacien de son état, nous avons carrément fait le tour de l'île. Le long de la côte au vent, les marines nous ont particulièrement intéressées. C'étaient des pentes cimentées entre des rochers. Des pêcheurs profitaient de l'immense ressac pour mettre à l'eau de lourdes embarcations, quel sport ! Végétation tropicale, coulées de laves plus ou moins nues selon leur ancienneté. La route des toutous n'était pas mal du tout !

Les météorologues, qui recevaient déjà les cartes prises par les satellites américains, nous garantirent qu'il n'y aurait pas de cyclone avant le 15 Décembre. Nous allions donc pouvoir reprendre la route du large sans inquiétude.

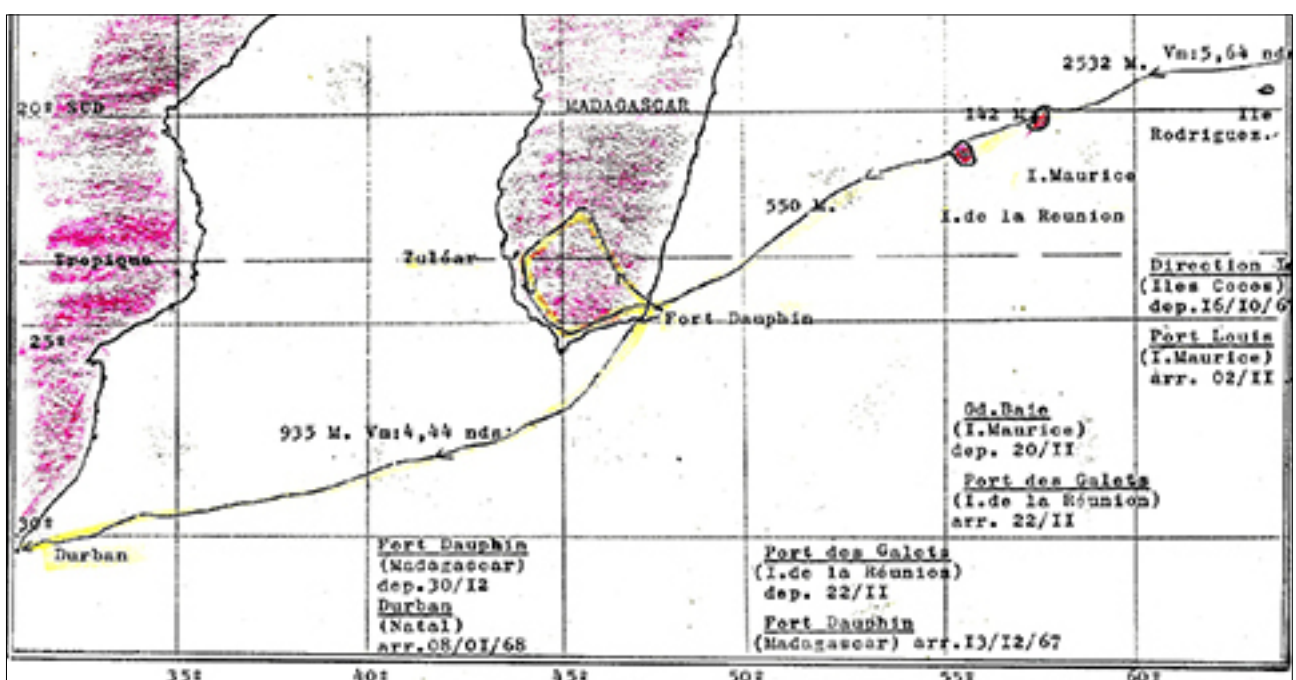
— *Adieu «Ile paresseuse où la nature donne / Des arbres singuliers et des fruits savoureux, / Des hommes dont le corps est mince et vigoureux, / Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne»*

— *Ainsi parla Zarathoustra ?*

— *Non, ignare Béotien, Baudelaire !*

*

Partis le 6 Décembre 1967 de Port des Galets, île de la Réunion, nous nous sommes retrouvés amarrés sur coffre à Fort dauphin, île de Madagascar, le 13 vers 11 heures.



Cette fois, aucun record de vitesse ne fut établi pour les 550 milles ! Il faut dire que, partis par vents variables de force 3 à 6, une dépression passant dans le sud nous envoya du suroît force 8, nous obligeant à prendre la cape et réduire la voile en attendant que la mer, très forte et contraire à la houle, nous permette de tirer des bords. Il fallut d'ailleurs s'achever au moteur, lorsque le balai du phare d'Itapéra fut relevé au soir du 12.

Madagascar était indépendante depuis 1960. Commerçants et autres Français, dont les fonctionnaires, regagnèrent la métropole, sauf une poignée qui s'accrocha. Evidemment, ils nous firent l'accueil qu'on imagine. Par ailleurs, la population et les fonctionnaires Malgaches furent heureux de s'apercevoir que des Français se souvenaient d'eux avec sympathie, et ne les snobaient, ni ne les craignaient. De ce fait, nos relations furent des plus agréables. Par contre, un yacht anglo-rhodésien fut agressé, pillé, et l'équipage mis en taule pendant trois semaines, avant d'être expulsé.

— *Il s'agissait de leur faire voir, comme nous dit un douanier malgache, qu'on peut être aussi racistes qu'eux !*

— *Et puis, dit un autre en rigolant, c'était la joie d'ouvrir TOUTES les boîtes de conserves, pour vérifier que le contenu était conforme à l'étiquette !*

Le régime n'allait pas tarder à virer au rouge. Ils semblaient bien partis pour des lendemains qui chantent ! Ils haïssaient manifestement les capitalistes occidentaux, mais paradoxalement, gardaient un bon souvenir de la France et aimaient les Français.

Monsieur Valentin, aconier et chef du port, nous laissa profiter de l'aubaine du coffre. Pendant nos longues absences, il veillait sur le «Beligou» et en cas de cyclone, il avait consigne de gruter notre oiseau sur le quai, puis de le mettre bien à l'abri. Ce fut un ami précieux.

Le soir suivant notre arrivée, en costume N°1, cravate et petits souliers, nous nous sommes rendus au cocktail de Monsieur Deheaulme (père). En qualité d'Agent Consulaire, il recevait Monsieur Planty, nouvel Ambassadeur de France et tout le gratin de Tananarive. L'ambassadeur effectuait sa tournée de présentation, selon le protocole séculaire.

L'Evêque, un saint vieillard effacé attendant de passer le goupillon à un curé local, le général d'aviation Duval, le tout Madagascar, et nos oreilles, subirent le discours d'usage : Les Français parlent aux Français ! Ce discours fut interprété de façon bien différente, selon la position sociale des auditeurs. Nous attendions des réactions, réponses et commentaires, puis ce fut la ruée sur le buffet !

L'Ambassadeur était jeune et dynamique. De la salle de réception où le bal

avait débuté, nous pouvions voir le «Beligou» se balancer sur un restant de houle, quelque trente mètres plus bas. Le représentant de la France se montra fort intéressé par notre voyage. Ses questions et réparties étaient fort sensées. Par contre, dans le domaine maritime, j'eus des doutes sur ses connaissances, car il nous demanda soudain :

— *Mais quelle sorte de bateau est-ce ?*

— *Un cotre norvégien, Excellence !*

— *Pourquoi norvégien ? Vous êtes français !* coupa-t-il d'un air outré.

Puis il se désintéressa complètement de notre cas. Si nous avions répondu : Un cotre marconi, nous aurait-il reproché le coup de poignard dans le dos de 1940 ?

Les De Heaulme, implantés depuis quelques générations, n'avaient pas été dépossédés de leurs propriétés lors de l'indépendance. Le gouvernement malgache partageait avec eux les ressources vitales pour l'économie locale. Ils exploitaient le sisal sur une grande échelle, une grosse mine d'uranium dans les montagnes et d'autres bricoles aussi importantes.



Amarrés sur coffre à Fort Dauphin

Ils avaient également une réserve où ils protégeaient la faune et la flore originale, complètement en voie d'extermination à très court terme. Nous avons donc pu faire des risettes aux extravagants lémuriens avant que les derniers ne soient empaillés.

Prévoyante, la famille de Heaulme investissait grandement dans une flotte aérienne.

— On ne sait jamais, disait Jean. Si nous devons partir, ce serait avec notamment le dernier cri de Beechcraft, de Cessna !

— *Nos enfants et toute la famille pilotent ces avions !* Ajouta Aline son épouse.

Bien sûr, en Beechcraft Baron, ils nous firent survoler Madagascar. C'était indescriptible ! Beauté et ri-



Jean-Claude, Jean de Heaulme et Guy

chesse des formes et couleurs. Mais quelle tristesse en constatant que, depuis l'indépendance, le déboisement sauvage, incontrôlé, amène une érosion fantastique du sol vers les rivières qui s'engraissent et changent soudain de lit, en détruisant d'autres ressources.

Le bush, c'est à dire des buissons plus ou moins épineux, surmonté parfois d'un baobab épargné parce qu'inutile pour les défricheurs sauvages, a remplacé la forêt primaire, brûlée à petit feu par la population qui se multiplie et a besoin de chauffer son fricot. Partout, on voyait des files d'hommes portant du bois vers les villages, «la forêt en marche !» comme dit l'un de nos amis.



Mine d'uranium

Ils nous emmenèrent à Bethany dans la montagne, où l'on se posa dans un champ dégagé. Ces coucous décollent et se posent partout ! Nous étions à proximité de leur mine d'uranium, quoique sans danger nous fut-il affirmé, mais les radiations devaient quand même avoir une certaine intensité, car nos pellicules photographiques furent impressionnées autant que nous. D'ailleurs, on se serait cru au Far-

West près d'une mine d'or. Même décor, même genre de cow-boys en plein western quoi !

L'avion nous emmena plus loin, au bord d'un fleuve sur la côte sud. Ils allaient contrôler un de leurs troupeaux de zébus. Une autre fois, ce fut à Berinthy, berceau de leur famille. Nous avons pu y voir comment les défibreuses, et autres machines modernes, transformaient l'aloès en sisal, dont on faisait encore à l'époque de nombreux cordages maritimes, avant que les fibres synthétiques sorties du pétrole ne prennent leur place.

En plein Fort dauphin, les De Heaulme nous prêtèrent un studio. C'était formidable. Quels précieux et charmants amis !

Comme d'habitude, je ne peux citer tous ceux qui nous firent partager en toute sympathie, un moment de leur vie, en nous invitant à des repas nuisibles à notre ligne, en nous faisant voyager, ou en nous offrant, d'une façon ou d'une autre, ce qu'ils avaient de meilleur. Ce récit n'étant pas un stérile monument à la reconnaissance éternelle, une sorte de stèle pour des générations futures qui n'en auront strictement rien à cirer ou pire, une sorte d'ex-voto placé sous les pieds d'une statue de déesse non identifiée de l'amitié. Il vaut mieux garder au fond de nous des souvenirs de visages, de corps, d'expressions ou de rires, voir de larmes, enregistrés dans des moments privilégiés sur la pellicule sensible placée dans la chambre noire si lumineuse de nos cœurs, plutôt que de remuer avec nostalgie les cendres des feux éteints du passé, et ainsi les disperser aux vents indifférents de l'égoïsme, du souci de la réussite monétaire, de la négation de la beauté gratuite.

Je ne peux les citer tous, mais il y avait Monsieur C... et son épouse. Ils tenaient un comptoir d'importation, comme au siècle précédent, et fournissaient un bon nombre de grossistes dans le sud de Madagascar. Justement, Monsieur C... devait effectuer la tournée de ses gros clients en cette fin d'année, moment des bilans et inventaires. Cela représentait 1000 kilomètres dans la brousse pour aller jusqu'à Tuléar, avec un crochet dans le nord : une petite aventure en somme.

A deux heures par une belle nuit, embarquement d'échantillons divers dans deux voitures et en avant sur la route goudronnée pendant quelques kilomètres, puis sur la piste, transformée par les pluies, en rivière de boue du côté d'Amboisary.

Au lever du jour, pause casse-croûte dans une auberge avant d'attaquer les plateaux. Sur les coups de midi, passage à Ihousy. Dès que Monsieur C... et Fred son adjoint eurent visité leur client, il fallut foncer. Nous aurions bien aimé nous attarder au sommet de notre courbe, à son endroit le plus nord, mais les pluies matinales sur les montagnes rendaient les radiers des cours d'eaux impraticables dès le début de l'après-midi, et nos chauffeurs connaissaient la musique !

Des collines verdoyantes succédèrent aux plateaux de latérite rouge. Ces collines étaient coupées de ravines et de gorges, où des rivières impétueuses, jaunes de limon, se précipitaient vers la côte lointaine. Nous les traversions parfois sur des radiers déjà submergés. Quelques heures plus tard, la piste serait coupée et les improbables automobilistes qui s'y seraient aventurés, seraient restés bloqués jusqu'à la décrue.

Avant de parvenir à Tuléar, ce fut une étrange contrée que nous avons traversée. D'aspect lunaire, elle avait des falaises rouges, des pics aigus, des grottes de lave, un peu comme dans les météores de Grèce, leur formation étant de même origine.

A Tuléar, nous étions sur la côte ouest de Madagascar. La houle de l'Océan Indien est cassée par l'immense île et un lagon avec sa barrière de corail s'est formé. Nous étions reçus par un biologiste, directeur du laboratoire d'études sous-marines. Le lendemain, il nous emmena sur son chantier, le récif barrière. En s'y rendant dans son original pointu, on croisa trois magnifiques goélettes aux voiles rapiécées, aux bordés disjoints, vieilles comme la mer, belles comme des poèmes antiques. Les équipages vèzes, réputés pour leurs qualités nautiques, les menaient au mouillage de Tuléar avec, on se demande, quel fret ou quelle pêche.



Tuléar – Plage d'échouage à marée basse.



Tuléar plage à marée basse – Goélette de commerce vèze





Au large – Goélette vèze







Salut les gars !



Nous étions dans un bruyant hôtel, de style colonial. Le surlendemain de notre arrivée, départ de Tuléar à 4 heures du matin. Nous prenions les routes et pistes du sud, paysages de bush et baobabs. Les rivières y étaient larges comme des fleuves, et la chaleur forte. De place en place, un berger avec sa lance, vêtu du seul *salak*, gardait deux ou trois buffles.

Si le zébu donne peu de viande et peu de lait, il était apprécié à cause de sa paire de cornes, qui sert à orner les tombeaux extrêmement importants pour les Malgaches. Justement dans ce bush, notre route croisa de nombreux tombeaux, aussi imposants qu'inutiles sauf si vous avez le respect et le culte des ancêtres. Dans ce cas, vous demeurez avec votre famille dans une misérable cahute de bois, et consacrez toutes vos ressources à acheter du ciment et de la verroterie de couleur, pour ces étonnants monuments surmontés de totems sculptés et de cornes de zébus. Ah j'oubliais, il paraît qu'une fois par an, vous faites la toilette de vos morts et cassez la croûte en leur compagnie. Ça leur fait du bien de prendre l'air.

Vers midi, du côté d'Ampaniky, nous avons visité une fabrique de tapis mo-hair et d'une mine de grenats.

Le soir, ce fut un gueuleton à Amboichard. Au menu, civet de lièvre Antandroye, c'est à dire de la tortue terrestre. Le meilleur morceau étant le foie, qu'on fait mariner des heures dans du cognac.

A l'aube du jour suivant, nous étions de retour sur le «Beligou». Un cyclone avait rodé assez loin pendant notre absence. Une grosse houle avait pénétré dans la baie, et notre aussière avait pété. Monsieur Valentin, qui veillait au grain, nous l'avait remplacée par un gros câblot en nylon. Notre ancre était mouillée assez loin derrière pour nous empêcher de tournicoter autour du coffre, et surtout de bugner dessus. Finalement, le voilier n'avait pas bougé et attendait fidèlement notre retour.

Un sympathique sisaleux nous fit visiter un coin étrange au bord d'un lac, qui était devenu une lagune dont le cordon de sable se rompait lors des grandes tempêtes. Une faune de poissons de mer emprisonnée y vivait, dont des raies manta. Lors des grosses crues des rivières, c'étaient alors les eaux douces qui crevaient le cordon de sable. Des oiseaux aquatiques et des buffles squelettiques peuplaient les berges du lac. Les jeunes indigènes, garçons et fillettes s'envolaient à notre approche. La région était aussi sauvage que les humains qui s'y trouvaient. Ceux-ci pratiquaient l'antique sorcellerie, et l'on parlait des mangeurs de cœurs, et le retournement des morts était ici une fête annuelle. Comment un tel gouvernement de gauche ultra, aussi radical, pouvait-il tolérer de telles pratiques ? Encore des arrangements avec le ciel !

Puisque notre affaire est dans le lac, je vous parlerais bien de celui de Lokaro, car après avoir passé un bac, on traversait une réserve ultra protégée, mais laborieusement pillée et ruinée. Personne de la nomenklatura n'irait s'imaginer qu'au paradis socialiste, il existe des ventres affamés qui n'ont point d'oreilles. Mais à quoi bon, si ce n'est que quelques coqs bleus, réchappés du massacre, colorèrent notre virée et le fait que les mariniers des bacs signalèrent la présence de crocodiles ayant attaqué un zébu, risquant de happer au passage, quelques enfants allant en corvée d'eau à défaut de quelque lavandière appétissante.

Les berges du lac de Locaro étaient le rendez-vous dominical des Français du sud. Ils venaient pique-niquer, pêcher et échanger les derniers potins du bled. Ils étaient suréquipés de cannes comme ci, de moulinets comme ça et dans des vrombissements du diable, sillonnaient en canots rapides les eaux habituellement calmes.

Dans le canot de notre ami, nous avons grée nos lignes à thons, avec leurs habituelles jupettes faubert, dissimulant l'hameçon double. Pas de *rapala* magiques, ni de zinzins articulés en bois imitant le maquereau en rut. Nous n'avions pas l'air sérieux, et certains des nombreux pêcheurs présents se tapotaient le menton, pour ne pas se moquer ouvertement de nous.

Avanti ! A faible allure SVP, nous avons fait un massacre ! L'étonnement engendra un silence général des pêcheurs et supporters. Vaguement inquiets, ces bons blancs sympathiques nous offrirent le pastis, en se demandant sûrement le quel de nous trois était sorcier, car tout a une explication !

Une nuit, nos amis préparèrent soigneusement leur canot et astiquèrent leurs fusils. L'affaire serait sérieuse ! Je rejoignis leur expédition. Ils avaient mis le canot à l'eau et s'étaient équipés avec une lampe frontale puissante, à la manière des mineurs de fond ou des spéléologues devenus chirurgiens de la brousse.

La rivière fut lentement et silencieusement remontée. Les berges, souches et paquets d'herbes flottantes furent consciencieusement éclairées et fouillées du regard. Soudain, tel deux catadioptres, les yeux d'un caïman brillèrent dans la nuit sans lune. La lampe frontale permit à nos amis d'armer et viser, sans perdre leur cible de vue.

— *Merde il a plongé !*

La pluie dense mit fin à cette expédition. Bredouilles et la queue basse ! Le caïman doit encore en rigoler, sa longue queue, haute !

— *Ca ne fait rien, on se vengera sur les «fanny»* répondit Monsieur C... à son collègue Tartarin.

— Vous ne connaissez pas les fanny ? Ce sont d'énormes chauves-souris !

— Ah oui ! Comme les «roussettes» sur la Côte d'Afrique, les vampires dans les films d'épouvante !

Je partis donc en expédition avec Jean Pierre et Fred l'assistant. Nous avons crapahuté dans les rizières, tiré et loupé des canards, mais ramené les *fanny*. Le restaurateur chinois de Fort dauphin les prépara pour notre dîner d'adieu.

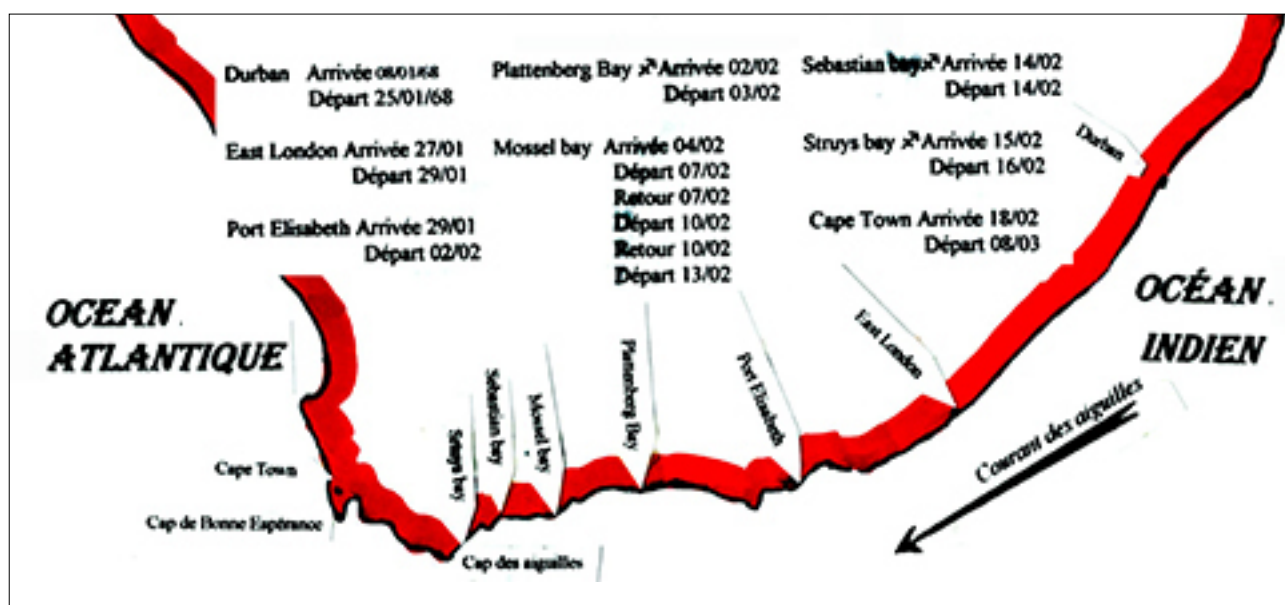


Jeune fille de Madagascar

C'était la saison des *letchees*, leurs arbres croulaient sous le poids des fruits, qui alors étaient loin d'être exploités. Les *fanny* raffolaient de ces douceurs sucrées et elles s'en gavaient, et nous aussi d'ailleurs, ce qui prouve qu'il n'y a pas besoin d'être vampire pour les aimer. A force, la chair de ces chauves-souris prenait le goût de noisette sucrée de ces fruits.

Pour Noël, nous avons eu des invitations séparées, ce qui nous changeait, car nos amis invitaient généralement «les trois du Beligou !»

Avant le classique réveillon, comme chez nous, j'eus droit à la Messe de Minuit en malgache. Le sermon fut assez facile à comprendre, car évidemment pour cause d'indépendance, la langue officielle et nationale ne pouvant être celle des ex-colonialistes, on a ajouté la syllabe «asy» au Français courant. Il était ainsi donc facile de parler le malagasy !



13

AFRIQUE DU SUD

Le samedi 30 décembre 1967, nous avons quitté Fort Dauphin, défilant devant la plage du gendarme, celle de Monseigneur, le cap d'Antsirabé et à 11 heures, dans le sud du cap Ranavalo, nous laissons Madagascar dans notre sillage.

Nous avons régalé avec une goélette vèze qui marchait bon train. La mer se mit à déferler sur le plateau de l'île, nous filions vent arrière force 6/7.

Le 1er Janvier 1968, la mer trop forte, nous empêcha de festoyer. Le manque de libations rituelles nous pénalisa longtemps, car les dieux ont soif !

Au soir du 7 Janvier, le phare de Natal fut relevé. A 3 heures du matin, par temps à grains, sans moteur car un joint de canalisation avait pété, nous franchissions les jetées de Durban toutes voiles dehors. Le sémaphore nous repéra et nous questionna en Scott (morse lumineux). Ex-timonier sorti avant-dernier des écoles de la Marine Nationale, je passai la torche à Jean-Claude, plus familier du morse par son métier de radio.

— *T'as raison, dit Claude, laisse faire le spécialiste !*

— *La vedette de pilotage nous passera une remorque !* dit notre radio télégraphiste en cessant les titi... tata... lumineux.

Lorsque la pioche tomba au mouillage de quarantaine, nous avions 24.596 milles et 85 escales derrière nous, et plus rien à craindre des cyclones.

Nous étions DERNIERS dans tous les sens du terme, de la fameuse course Port-Moresby / Durban. Y pensions-nous encore ? Vous savez bien que les courses autour du monde, avec ou sans équipage, avec mâts cassés et quilles en

l'air, ce n'est pas notre genre, et sincèrement, je plains les heureux et courageux vainqueurs, ou vaincus, qui n'ont connu qu'embruns salés et champagne à l'arrivée ! Non, ce ne fut jamais notre tasse de thé, et nous avons préféré déguster des noix de coco sur des plages immaculées plutôt que de manger des écoutes, entendre le chant des sirènes plutôt que les furies des quarantièmes ou cinquantièmes rugissantes ou hurlantes !

Le *Point yacht club* nous amena de la *quarantine*, à son ponton d'honneur. Toutes les facilités nous furent offertes, ses membres nous invitèrent, nous promenèrent et nous rincèrent. Ils étaient aussi enthousiastes et avides d'entendre de vive voix nos aventures, que lors du premier passage d'un *gentle-yachtman* qui fut peut-être le capitaine Slocum, celui-là même qui fut si surpris d'entendre le Président de la République Kruger lui affirmer que la terre était plate, ainsi que le disait la Sainte Bible. Ils étaient toujours aussi généreux à chaque passage d'un circumnavigateur passant par là plutôt que par Suez, vérifiant ainsi discrètement que la terre est ronde, car contester un livre saint ... peut vous faire perdre la boule !

Nous avons passé notre temps en «parties», fréquenté les copains du «Forbin» des Chargeurs Réunis, ceux du Yacht club, ainsi que les copains des copains. Il fut grand temps de faire une cession sur un navire à bord d'un navire de ma compagnie de navigation, notre provision liquide de cognac et de vin s'évaporant très rapidement, nous approchions de la marée basse dans la cambuse !

Nous avons sympathisé avec Beryl Smeeton²⁶ (voir le Livre d'or) et d'autres éminents personnages,

Ashley Sheila et Mandy Hammond furent de précieux amis, qui nous entraînèrent dans leur appartement et nous firent rayonner une centaine de kilomètres autour de Durban.

Dans nos balades hors de la ville, c'était l'Afrique magique et mystérieuse, châtrée et domestiquée par la civilisation blanche que nous avons vue. Le Natal était devenu un vaste jardin bien *clean* avec, malgré tout, ses zones industrielles où grouillait une faune qui commençait à s'échauffer. Dans le jardin, il y avait des coins exotiques. Ils étaient baptisés Parcs Nationaux, et l'on y voyait de féroces mais poussifs animaux, des natives plus vrais que ceux des villes. Très belle réussite. Pourvu que ça dure !

26 / Les Smeeton étaient célèbres par leurs exploits notamment au Cap Horn, et le livre de Miles : *Une fois suffit*.



Petit plaisir à la barre du «Fantasy» des dames Hammond

Je dois dire que les problèmes racistes nous gênèrent. Déjà, en musique, une blanche vaut deux noires. Ici, la différence était trop grande pour que l'on ne soit pas tenté de brandir le drapeau de la contestation, car une blanche valait SEPT noires, à travaux et diplômes égaux ! Nous étions invités, généreusement reçus, mais nous n'avions qu'à fermer notre clapet et partir si cela ne nous convenait pas. Cracher dans la soupe, ça ne se fait pas ! Naïfs, si nous savions tout de l'amiral Nelson, nous ignorions même le nom du futur Président, Nelson Mandela !

Ashley nous emmena visiter l'université d'où il sortait. C'était la plus vieille d'Afrique du Sud, construite en briques, dans un style imitant celui de Cam-



Afrique du Sud : amies de passage

bridge, typiquement *made in England*. Les Anglais, après avoir ignominieusement écrasé les Boers, voyaient les Sud-Africains prendre leur revanche, tout en restant amarrés plus ou moins au pied du trône.



Rien n'est plus complexe à comprendre, pour un étranger, que les rapports entre divorcés qui s'aiment et se haïssent sournoisement ! Toujours est-il que les Sud-Africains plutôt d'origine anglaise qui fréquentaient cette université, avaient planté un clou de discorde dans le cœur de leurs compatriotes d'origine Boer ultras ! Un de leurs artistes avait posé un nouveau grand vitrail au-dessus du porche de la chapelle qui représentait le

Christ portant sur ses avant-bras, deux colombes, une blanche et une noire ! Ce vitrail était donc l'objet d'un grand scandale, la revanche du Boer recevant une gifle intolérable. Churchill, Baden-Powel (fondateur du scoutisme), même le Prince Napoléon ainsi que les hardis combattants victorieux d'Afrique du Sud, devaient bien rire dans leur tombe. Rira bien qui rira le dernier. Les Zoulous et autres *natives*, lorsqu'ils auront mis d'accord les deux parties en chaussant leurs bottes !

*

Les cyclones Georgette et Henriette sont venus dans le détroit de Mozambique entre l'Afrique et Madagascar, occasionnant dans la région de Durban des orages comme personne n'en avait vus depuis vingt ans. Pour sûr que nous étions repérés, et ils étaient furax de nous voir échapper à leurs appétits féroces.

Nous étions en plein *été* austral, qui se révéla complètement pourri ! Ce fut une catastrophe nationale pour la République d'Afrique du Sud, un cauchemar pour nous autres. Si encore nous avions navigué sur un 10.000 tonnes ! Sur notre 9,99 tonneaux jaugés au plus juste devant un coup de Muscadet par le jaugeur de Saint Gilles Croix de Vie, nous avons dû jouer au chat et à la souris avec les dépressions, qui se suivirent en chapelets serrés.

Le courant des aiguilles déboule le long de la côte sud-africaine, avec une force et une vitesse incroyable. Nous nous en étions rendu compte, et quittant Durban le 25 Janvier, lorsque démarra soudain un coup de vent de suroît. La mer

devint rapidement impossible sur ce courant. Nous sommes rentrés précipitamment à East London.

Le surlendemain 29, nous appareillâmes sans fanfare et, le soir même, nouveau coup de suroît, nous sommes précipitamment à Port Elisabeth. Pendant deux jours, ça ouina à 70 nœuds. Dans le port, il y avait un cargo de la Havraise Péninsulaire. Michel Lefeuvre, un bon copain du collège de Saint Servan, y était lieutenant. Belle réception ma foi ! Le soir, gueuleton en notre honneur sur ce cargo. Michel nous remit un sac contenant du whisky et autres bonnes choses, ainsi qu'une palanquée de Paris-Match et autres revues, bien utile pour être au courant de l'actualité six mois après. Bien gais et chauds, en sortant du port, nous avons été accueillis par le poste de douane. Il était deux heures du matin, les gabelous ouvraient l'œil, mais pas le bon comme on va voir, car ils tombèrent sur Claude qui portait les journaux. Mine de rien, pendant leur intervention, Jean-Claude passa négligemment, fier comme bar-tabac si je puis dire, avec le précieux chargement à boire et fumer !

— *Qu'est-ce que cela ? Des naughty books ?*

— *Sont pas méchants mes livres !*

— *Des «french books» ? (Synonyme de livres pornographiques !)*

— *Of course, bien sûr nous sommes français !*

Je voyais mon frère mûr pour la cabane, ainsi que des emmerdes pas possibles. Alors j'expliquai bien poliment aux intelligents douaniers que ce n'étaient pas des livres cochons, encore moins pornographiques et ils s'en rendirent compte en regardant les illustrations, lesquelles à l'époque ne comportaient aucune nudité (Tante Yvonne y veillait !). La morale puritaine aud-africaine était sauvée grâce à la gabelle; la cochonnerie bien de chez-nous, restait confinée entre les grilles du port.

Le 2 Février, le baromètre amorça une remontée dès l'aube. C'était le moment de prendre le large.

*

D'énormes requins marteau prirent nos leurres en chasse. Il fallut rentrer nos lignes, tandis que l'œil cruel des monstres nous lorgnait, d'un air de dire :

— *Tombe à l'eau mon mignon, j'm'occuperai de toi !*

— *Attends que je sorte la 30x30, mon salaud !*

Nous étions à peine en route libre que les vents tournèrent à l'ouest.

— *Si ces vents faibles ne dépassent pas force 3, on peut toujours tirer des bords !*

— *D'autant plus que le très fort courant des aiguilles est avec nous !*

Le superbe Enfield tourna 12 heures, toute la nuit, sans un seul hoquet de travers.

— *Vu le temps, pour sûr que l'un d'entre nous n'a pas payé sa facture !*

A l'aube du 3, nous sommes entrés en baie Plattenberg, derrière le cap Seal, pour donner du repos aux 18 chevaux et à leurs cavaliers. Vingt ans après, pour la «bonne année», Claude grava un cuivre qu'il tira sur des cartes ayant servi lors de notre périple. Le trois mâts qu'il m'offrit, vogue pour la postérité, non loin de Plattenberg bay, et nos positions portées au crayon, après relèvements de montagnes caractéristiques, y figurent encore.

A peine mouillés, le vent tomba. Sans doute estima-t-il qu'il avait droit au repos lui aussi, après nous avoir tant contrariés. En fin de matinée, il se réveilla de l'est. La baie étant ouverte de ce côté, il fallut reprendre la route, d'autant plus qu'il atteignit très rapidement la force 5. La mer était peu agitée, puisque la bonne brise accompagnait le courant. Le cadeau n'était sûrement pas gratuit mais il fallait profiter de l'aubaine.



Effectivement le 4 février, le vent sauta brutalement sans prévenir au suroît force 8. Le «Beligou» s'abrita à Mossel Bay, juste avant que la furie force 10 ne se déchaîne.

Une poignée de yachts, des pêcheurs, un *supplieur* (sorte de remorqueur utilisé généralement pour le service des plates-formes pétrolières) de La Nouvelle Orléans, armé par des cajuns parlant le vieux François, et quelques résidents de ce port de pêche, nous aidèrent à perdre joyeusement notre temps.

Cependant, il nous fallait un peu de viande fraîche pour compléter nos menus. Etant l'homme de bouffe ce jour là, je me rendis chez le *butcher*.

— *Je voudrais trois steaks !* L'homme de l'art (pas de lard !) parut étonné, me regarda de plus près en posant son couteau à désosser et dit :

— *Yèman... trois kilos ! C'est le minimum que prennent mes clients avant de repartir dans la cambrousse !*

Finalement, après palabres, il sortit de son armoire à congélation, dans un nuage de vaporisation, une pièce de bœuf blanche de glace, la jeta sur le plateau de sa scie électrique et par gestes, me demanda l'épaisseur des tranches que je désirais, puis me coupa trois steaks larges comme une assiette de Gargantua.



Le 7 février, les nuées se dégagèrent. Nos amis et l'incroyable météo nous dirent qu'il y avait promesse de beau temps. Nous avions espoir de franchir dans la foulée, le mythique Cap des Aiguilles, la pointe la plus sud du continent africain, et qui sait, la bonne brise d'est nous mènerait à Cape Town, les doigts dans le nez, les mains en haut du guidon ? *Bye bye friends !*

A minuit, calme plat. *Avanti la macchina !* A quelques milles du fameux cap des aiguilles, dont nous apercevions le phare pointé vers le ciel pommelée, comme s'il nous disait : *attention les amis !*, le vent se leva de noroît 2/3. Nous étions route à l'ouest, au plus près !

A 9 heures, il piaulait force 8, et la mer devint immédiatement infecte, puis démente à cause du très fort courant des aiguilles, qui butait contre le vent. Il fallut mettre en fuite, sous petit foc N°2, car la cape elle-même était impossible.

Tandis que la rage au cœur, nous nous débattions avec la tempête, un navire pétrolier libérien nous fonçait dessus. On parvint à l'éviter tandis qu'il défilait à 20 mètres de nous, après nous avoir bousculés avec sa vague d'étrave. On vit un type qui grimpait quatre à quatre les escaliers extérieurs menant à la passerelle. Il était temps ! J'espère qu'il entendit nos injures malgré le boucan de l'océan. De toute évidence, c'était le seul homme de quart sur ce barlu de 30.000 tonnes,



qui avait du descendre bricoler quelque chose dérangée par le vent, quelque part sur le pont, à moins qu'il ne soit allé tout bonnement se faire un café au réfectoire !

A l'époque (1968), sur les navires marchands français, nous étions un officier et deux hommes de quart. Seuls les navires récents, et bien sûr les pétroliers, étaient équipés de gyropilote. A présent, tous les navires, même les plus petits ont un pilote automatique. Il n'y a plus qu'un seul homme sur les passerelles, et lorsqu'il doit pisser, faites gaffe à vous, les gens des Yachts, seul Dieu veille ! Personnellement, je n'ai jamais rencontré Dieu, mais j'ai commandé ces navires et dans les passages à risques, je doublais l'homme de quart, ce qui n'était pas le cas de tous mes chers collègues, plus ou moins encasquettés. Mais ... revenons à l'Afrique du Sud !

Le même soir du 7 février 1968, on se retrouva par tempête force 10/11 à Mossel Bay.

Le 10 février, nouveau départ suite à la promesse de beau temps, et ... demi-tour, les mêmes causes produisant les mêmes effets, à ce qu'on dit. Nous étions écœurés, d'autant plus qu'autour de nous, certains de nos amis commençaient à s'interroger sur notre envie de partir, tout était si charmant ici !

On mijota une nouvelle tactique. Au lieu d'écouter les conseils des savantes instructions nautiques, et surtout les sages du bar des Yacht clubs qui avaient déjà passé mille fois le Cap des tempêtes, et nous conseillaient de piquer au large pour sortir du flot du courant des aiguilles, nous allions raser la côte, gagner quelques milles entre chaque coup de vent en nous abritant derrière le premier promontoire venu qui casserait la mer, car nous pouvions douter du vent d'est, et l'attendre comme Godot. Il devait faire partie des légendes ! Il était évident que l'Océan Indien ne voulait pas nous lâcher. Pour sûr, nous avions un compte à régler avec lui, l'acharnement de Poséidon est incroyable, tout du moins si l'on croit Homère et son capitaine Ulysse !

*

Le 13 février, on s'élança. Le vent ne tarda pas à tourner sud, puis comme d'habitude suroît. On s'abrita en baie Sebastian, parés pour éviter les flèches du vent de Poséidon lequel, ne nous apercevant plus, ne fraîchit pas. Il devait nous chercher plus au large, évidemment ! On profita du soir pour repartir, en tirant de larges bords.

A trois heures du matin, nous étions au sud du Cap des aiguilles. A la lueur des éclats du phare, nous pensions que cette fois c'était gagné !

C'est alors que Poséidon nous repéra ! Pourtant, nous ne faisons pas de

bruit ! Le phare ne semblait pas illuminer notre voilure ! Aussitôt, le dieu agita son trident et le vent d'Eole sauta noroît pour atteindre immédiatement force 5/6.

— *Vite à virer de bord, cap sur la terre !*

A six heures, nous avions 6/7. Des pêcheurs, en barque non pontée, qui gagnaient aussi un abri en pompant chaque fois qu'un paquet de mer embarquait, se détournèrent pour nous voir de près. Ces noirs, en cirés jaunes, buvaient en se passant une bouteille à la ronde. Ils riaient comme des diables, tandis que leur embarcation faisait un bond sur une déferlante. Malgré notre inconfort et notre déception, ils nous rendirent notre bonne humeur, on rigola à notre tour, de plus en plus fort mais il était trop tôt, pour se mettre à jouer du clairon à leur façon, à leur manière. Nous étions certains que ces types, qui défiaient sans peur avouée, les éléments les plus primitifs, faisaient la nique à Eole en personne et montraient que les dieux, s'ils sont parfois tombés sur la tête, ne sont pas invincibles !

A neuf heures, c'était force 9/10, et la mer était très grosse, mais nous étions en baie Struys, la houle était cassée, et la mer devenait plate au fur et à mesure que nous approchions du fond de cette baie.

Derrière le cap des aiguilles, entre des cailloux qui sortaient la tête hors de l'eau pour nous voir passer, on mouilla sur lit de sable fin. Les eaux étaient transparentes, et l'on put voir le soc de notre ancre CQR et la chaîne s'enfoncer de plus en plus profondément dans les terribles rafales capables de démâter le vaisseau fantôme. La chaîne et le «Beligou» craquèrent à rendre jaloux un congrès d'esprits frappeurs, il y avait des rappels démoniaques, l'eau plate fumait autour de nous, le magnétophone nous envoyait les quatre saisons, la vie était belle. Il n'y avait plus qu'à attendre le moment favorable pour sauter cet obstacle, qui nous avait refoulés tant de fois.

Le 16 au matin, le bulletin météo annonça un avis de coup de vent, alors que justement à Struys bay, le baromètre remontait et que les risées d'Eole montraient un très net essoufflement. Arracher l'ancre du sable ne fut pas une petite affaire, même le winch de Monsieur Goïot menaça de caler. Le temps de tout remettre à poste, le soleil déjà bien haut nous réchauffa agréablement. Les vents avaient dû être de nouveau enfermés dans l'outre qui n'aurait jamais dû être ouverte, car de Struys Bay à Cape Town, ce fut calme plat, pas une ride sur les eaux. Rêvions-nous ?

Pendant quarante-huit heures, le moteur fut une véritable horloge, sans un tic ni un tac à contre temps. En passant le phare du Cap des Tempêtes, nous avions envie de faire comme les marins Sardes qui passent le redoutable Cap Bon. En approchant, ils joignent les mains en priant : *Capo Bono, Capo Bono !* Et lors-

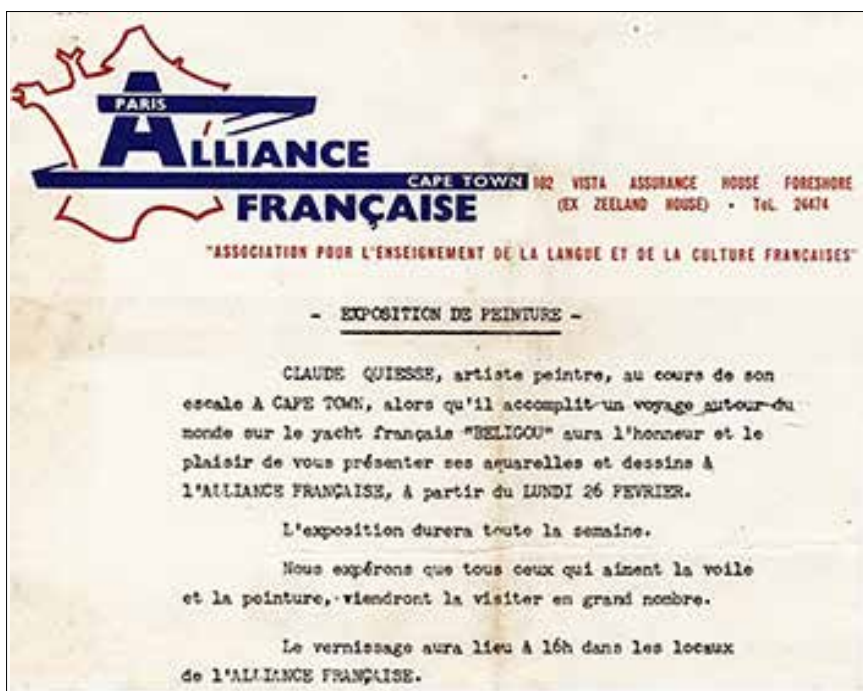
qu'il est franchi, ils se retournent, font un bras d'honneur en criant : *Capo di mierda !*

Le 17 février à 16h30, nous franchissions le Cap de Bonne Espérance, le 18 en matinée, nous étions amarrés au ponton du Royal Yacht Club à Cape Town. Nos amis de l'«Atea» nous attendaient.

— *Si vous n'étiez pas arrivés ce jour, nous déclenchions les recherches !*

— *Many thanks !* Le ciel nous protège de nos amis, la mer, on s'en charge !

Evidemment, le club nautique fut aussi accueillant que celui de Durban. Les Sud-Africains étaient délirants en matière d'accueil, ils ne savaient quoi inventer pour nous montrer une amitié, peut-être éphémère surtout si on ne donne plus signe de vie ensuite, mais en tous cas désintéressée, et toujours joyeuse.



Claude put, à l'invitation de l'Alliance française accrocher ses aquarelles et dessins, et y rencontrer un franc succès.

Joke, du «Jomada», rencontré pour la première fois à Madère, nous fit découvrir la beauté à couper le souffle de la Province du Cap. Il nous mena par monts et par vaux

dans des paysages d'une beauté si grandiose que parfois elle était écrasante, me causant une gêne indéfinissable, sans doute en cherchant bien, parce qu'elle manquait de douceur. Nous autres, fils de Boudin, Sisley et autres impressionnistes honfleurais, il nous faut du pastel. Fils également d'Alphonse Allais, d'Eric Satie, et autres du même coin, il nous faut de l'humour inconnu des fils de Boers. La beauté nue, jetée directement à la face du voyeur, le laisse sur sa faim, il lui faut, dit-on, des voiles à ôter et une part d'imagination. Justement, à ce propos, la pudeur des fils de colons parpaillots était de la pudibonderie. Ainsi, la télévision n'existait pas en Afrique du Sud. La religion pensant que des images auraient pu choquer les bonnes familles chrétiennes, le gouvernement ne voulait pas montrer aux victimes de l'Apartheid qu'en d'autres cieux, le racisme y était banni. C'était quand même drôle de penser que le professeur Barnard avait montré au monde entier une opération de transplantation cardiaque grâce



Chez Joke, du «Jomada», en Afrique du Sud

à la télé, sauf à son propre pays ! La connerie humaine est ce qui m'aura le plus étonné tout au long de ma vie ! L'intelligence humaine est rare, et habituellement plus discrète.

Joke habitait sur les pentes de la montagne de la Table. Nous avions, de chez lui, un point de vue extraordinaire sur la baie et notre vieil Atlantique. Le soleil couchant nous faisait comme un clin d'œil, une invite à reprendre notre route, mais nous pouvions souffler un peu en aussi bonne compagnie. Notre hôte était un connaisseur raffiné, et il nous fit *taster* à tous les vins de la région de Stellenbosch. Sa cave semblait aussi inépuisable que notre soif inextinguible.

L'été austral, l'Ambassade de France quittait la capitale «Joburg» (Johannesburg)²⁷ devenue trop chaude. Elle se déplaçait à Cape Town. J'eus la joie de voir débouler mon copain Gilles, qui avait fait son cours de CMM en même temps que moi à Saint-Malo. On aurait pu penser que nous nous serions retrouvés sur une passerelle de cargo ? Eh bien non ! Il avait ensuite fait l'ENA, et se retrouvait 3^{ème} Secrétaire d'Ambassade. Nous avons connu et fréquenté quelques uns de ses copains. Nous avons été invités par l'ambassadeur à une réception qu'il offrait à la «Calypso», en escale.

Nous avons ensuite beaucoup fréquenté Madame Simone Cousteau, son fils Jean Michel, et l'équipe dont Falco était le bosco. Le commandant Cousteau cherchait un capitaine pour la «Calypso»... Hélas, j'avais un contrat moral avec le «Beligou» !

27 / Jamais un sud africain n'aurait dit le nom complet de la capitale, il disait Joburg !



Pat et Barry Cullen étaient les premiers Sud-Africains à avoir bouclé leur tour du monde sur le «Sandefjord». Nous avons eu des rapports sympathiques, et ils nous invitèrent à la projection de leur film, qui faisait un tabac sur les écrans de la ville (voir le Livre d'or).

Le «Colin Archer» «Sandefjord» naviguant dans la Grande Barrière de Corail, le 31 Juillet 1966.

Photo de Barry Cullen envoyée à Guy Quiesse en février 2016.

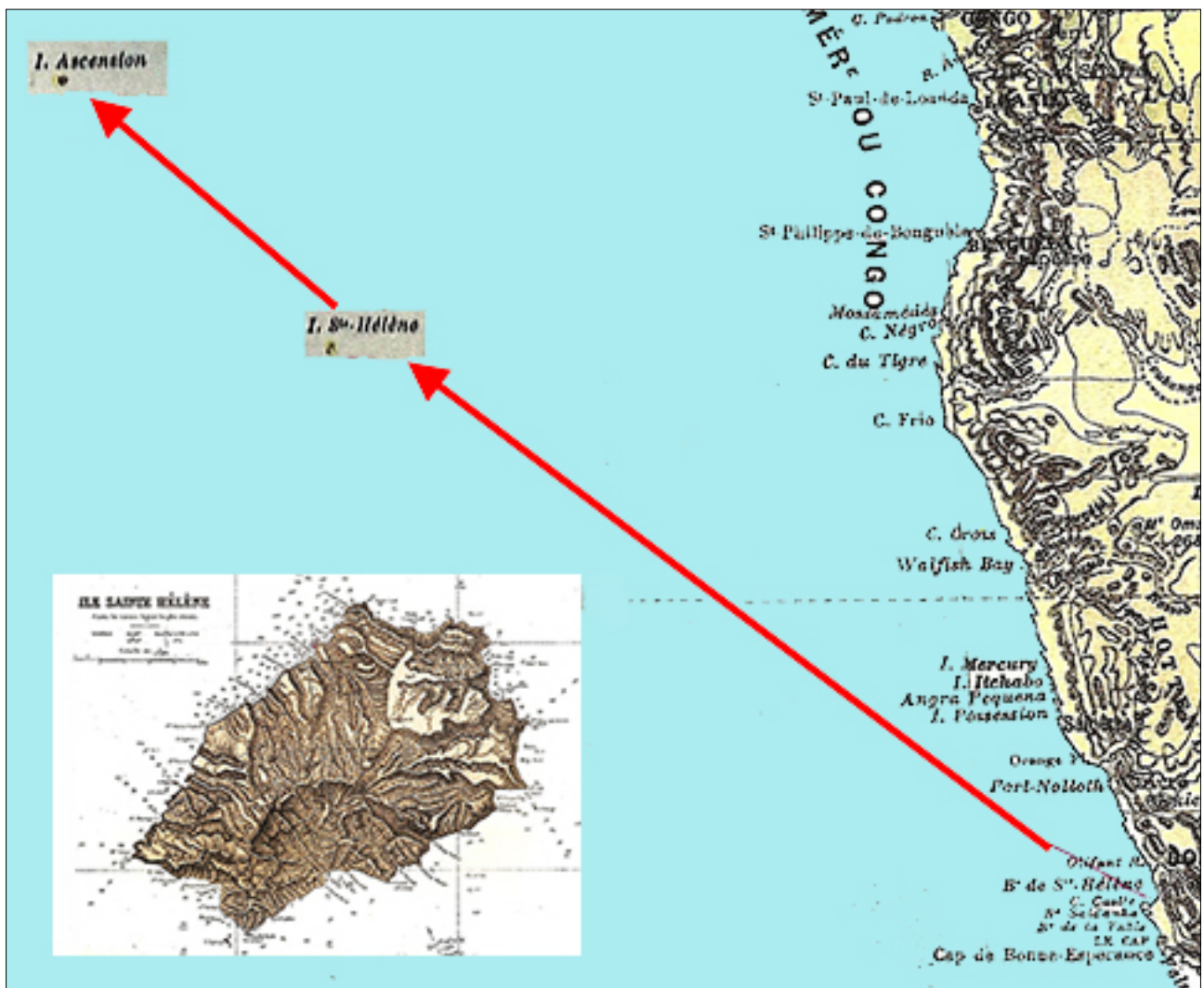


Le «Colin Archer» sud-africain «Sandefjord» arrivant à Cape Town , le 18 Mars 1965.

Photo adressée en février 2016 à Guy Quiesse par Barry Cullen



La montagne de la table et du «lion» dominant Cape-Town, Afrique du Sud



A l'agence des Chargeurs Réunis, nous avions déjà trouvé le paquet de cartes de l'Atlantique qui nous attendait. L'«Ango» arriva en escale. Je remis donc à mon copain Hamon, un Caennais qui était lieutenant, le paquet de L'Océan Indien, ainsi que nos caisses de collections de coquillages, et il se chargerait de les faire parvenir à la maison. Le carré de l'«Ango», ainsi que le commandant Thirion, nous accueillirent avec la sympathie habituelle. Cession de vivres, de cave, nous avions assez de carburant pour rentrer au pays, sans mourir de soif !

Sur le slip du club, nous avons caréné encore une fois, avant de reprendre la route pour les ultimes étapes.

* *
*



14

SAINTE-HÉLÈNE, ASCENSION, AÇORES & RETOUR

Le 8 Mars 1968, adieu l'Afrique, adieu Cape Town ! Vent force 6 à 8 de suroît, nous filions route au noroît avant l'arrivée du gros d'une prochaine dépression. Ce vent fut bientôt remplacé par les alizés soufflant de sud est, une bénédiction pour nous remettre de nos fatigues de l'escale.

La première nuit, un paquebot vint nous reconnaître. Echanges de salutations au Scott. La routine fut vite reprise, ainsi que l'habituelle pêche de notre pain quotidien, quelque thonidé en maraude faisant l'affaire.

1700 milles à 5,4 nœuds de moyenne, pour cette traversée, nous avons été satisfaits. Je dois avouer qu'au départ de Cape Town, nous avons 7 tours de rouleau dans la grand voile, hissé le foc N°2, la mer n'était pas fameuse et nous avions mauvais souvenir des traversées précédentes.

Le 21 Mars, arrivée au mouillage de Saint James Bay, à Sainte Hélène. Il y avait bien un wharf, mais la houle de l'Atlantique était trop grosse pour qu'on y accostât. Il fallut donc utiliser notre brave petit canot (qui faisait l'ascenseur à chaque train de houle), sauter sur les marches glissantes d'un escalier de wharf, et hisser notre embarcation au sec à chaque visite à terre.

Le plus dur, au retour, était de faire la manœuvre inverse, avec notre chargement de provisions, toujours arrosés par les amis et par les embruns. La «Calypso» était au mouillage.



Sainte Hélène devint anglaise après la dissolution de la Compagnie des Indes, laquelle avait des équipages qui «escalaient» pour y faire des vivres cultivés sur place par quelques résidents, des marins débarqués pour cause de maladie, et qu'on rembarquerait au retour. Tu parles ! Des déserteurs, quelques fonctionnaires de la compagnie et des commerçants. La présence de Napoléon amena des troupes bien anglaises, qui blanchirent la peau des descendants.



Lorsque nous y sommes passés, les paquebots reliant l'Angleterre à son ex-empire y faisaient escale une fois par mois, à l'aller et au retour. Cette perle était bien lourde pour la couronne anglaise. Les Hélénois, citoyens britanniques à part entière, étaient soignés et éduqués gratis par leur métropole, et ils vivaient largement avec l'allocation chômage. Tout cela, joint à l'entretien des quelques routes, des bâtiments publics qu'aucun particulier n'aurait voulu racheter, avec des fonctionnaires ordinaires, ainsi qu'un gouverneur, coûtait très cher aux contribuables de Sa Majesté. En contre-partie, l'île ne produisait RIEN, en dehors de quelques maigres ressources agricoles. Elle n'accueillait pas dix touristes par an. Et donc, dans l'île, personne ne voulait de l'indépendance, on le comprend bien ! D'ailleurs, pour quoi faire ? Elle avait la chance de n'avoir pas encore produit d'ambitieux se prenant pour le fils surnaturel de Napoléon, ni de roi nègre, ex-caporal quelconque voulant être empereur !

Un pêcheur arriva en même temps que nous au wharf. Nous l'avons aidé à

hisser sa barque au sec sur la plage de gravier, entre deux énormes vagues déferlant avec fracas, bien plus haut que les rouleaux. Il riait de joie, les pieds au sec, l'opération terminée. Il avait ramené 60 thons et bonites, après 4 heures passées en mer !

— *Si tu pêches autant chaque jour, tu dois être riche ?*

— *Oh non, avec cela, j'ai assez travaillé pour la semaine !*

Nous avons passé des moments agréables en compagnie de Monsieur Martineau, Compagnon de la libération, historien spécialiste des questions d'Empire, Consul de France à Sainte Hélène. Depuis des années, il avait racheté, pièce par pièce, tout ce qui se trouvait dans la maison de Napoléon lorsque l'Empereur y résida. Evidemment, la visite commentée de *Longwood house* par ce spécialiste, fut un régal d'histoire vivante.



Longwood house, Sainte-Hélène

Sir D.A.Murphy, humoriste Secrétaire général Gouverneur de l'île, ne pouvait pas être en reste. Son accueil le 1^{er} Avril, ou *fool day*, fut des plus sympathiques. Après un ultime toast, il s'estima prisonnier des reliques de Napoléon et n'ayant pas 100.000 livres «pré dévaluation»²⁸ pour payer sa rançon, et l'Angleterre non plus, il abandonnait l'île de Sainte Hélène, à la «puissance française» !

Ainsi écrivit-il dans notre livre d'or.

28 / La Livre Sterling venait de dévaluer ce qui fit un grand bruit à l'époque, surtout dans le monde Anglo-saxon.



Gardien du wharf

Sur invitations de Madame Cousteau (la Bergère), nous sommes allés plusieurs fois prendre nos repas en compagnie de toute l'équipe, qui plongeait alors sur une épave de négrier ne contenant, pour tout trésor, que des fers et entraves d'esclaves. Le capitaine allait partir définitivement, les invites à mon intention furent renouvelées avec insistance, mais finalement, comme je refusai, c'est le bosco Falco, vieux compagnon du commandant Cousteau, parfaitement capable... et il le prouva, qui prit du galon.

Sur l'île régnait un ennui certain pour les habitants, qui n'étaient ni pêcheurs, ni paysans. Le groupe électro-



Wharf, débarcadère de Sainte Hélène



gène, fournissant l'électricité aux habitants de Saint James, stoppait avec la fermeture du pub, à dix heures le soir, sauf lors de la soirée hebdomadaire où le pub était transformé en cinéma. Il ne restait donc aux habitants, qui n'étaient pas des couche-tôt, qu'à faire des enfants ou à céder au mysticisme. Ainsi, pour 5000 habitants, il y avait 9 religions, qui se menaient une lutte plus ou moins sournoise pour s'accaparer les âmes. Ignorants de cela, ayant accepté par malheur l'invitation fort sympathique d'un pasteur, il nous fallut se farcir les 8 autres pour éviter le déclenchement d'une guerre de religions, qui eût certainement été impitoyable. Le pire se passa chez le pasteur adventiste. Le saint homme nous fit servir, par son épouse, des ersatz insipides, qui nous auraient rendus malades si nous n'avions été aussi blindés contre les contrefaçons.

— *Délicieux ce steak n'est-ce pas ?*

— *Ben, heu, yes, of course! Tu parles, on aurait dit du foin compressé !*

— *Il est ENTièrement VÉGÉTARIEN ! Pas une trace de viande là dedans !*

Ce pasteur, formé pour évangéliser les contrées les plus primitives, voire les plus dangereuses, nous conta l'une de ses aventures, sans doute la pire et la plus risquée, et je vais vous la traduire, pauvres païens de rien !

— *Un jour que je passais par Paris, je dus me restaurer. J'entrai dans un restaurant. Ne pouvant déchiffrer le «meniou», because qu'il était rédigé en French, je choisis au hasard !*



- *Very dangerous !*
- *Savez-vous ce qu'on osa me servir ?*
- *Sûrement pas du végétarien !*
- *Des INTESTINS... pouaahhh !*

Caennais d'origine, nous souvenant des délicieuses tripes maison de notre Grand-mère, nous avons bien ri, Claude et moi.

Escale de douceur, délices du calme après l'agitation de la civilisation au Cap, île très verte et très belle, filles également très belles, peu farouches avec parents sympathiques.

Quelle fille des îles n'a pas rêvé de s'évader ?

Un marin qui passe est un espoir !

Le 10 Avril, nous avons quitté le mouillage, salués par la sirène de la «Calypto», tandis que quelques amis et amies, plus ou moins émus, nous saluaient de la main, avant de retourner à leur ennui distillé par une île où il ne se passait rien, faute de radio et heureusement de problèmes graves. Il ne leur restait plus que les souvenirs du passage d'oiseaux migrateurs, et l'attente de la venue du courrier P&O ou Blue funnel !



Qui s'en souvient depuis que les paquebots ont disparu ? Sainte Hélène est elle ravitaillée par les corbeaux ? Y a-t-il un *airport* ? La télé a-t-elle fait son apparition, au grand dam des pasteurs qui voient dans le progrès et les loisirs la



Jeunes filles Sainte-Hélénoises

main maligne du malin ? Le consul de France reçoit-il encore des lettres ... adressées à Napoléon Bonaparte, par des amoureuses un peu toquées ?

En réfléchissant bien, je crois que cet Empereur, qui avait aimé les grands espaces européens, l'agitation des batailles, le fracas des canonnades, les imprécations d'un Cambronne, est tout bonnement mort d'ennui, contrairement à ce qu'affirma Monsieur Gilles Martineau après avoir lu Montholon, même si ces dames passèrent leur doigt dans le trou de l'estomac de l'Empereur pendant l'autopsie pratiquée sur place, et même si d'autres inspirés pensent qu'on a mis du poison dans sa soupe !

Un *gentleman* british n'aurait jamais fait cela, voyons !

*

Nous avons mouillé dans le nord de l'île d'Ascension le 16 Avril. Nous y étions abrités de la houle d'alizé, l'eau était calme et particulièrement limpide. L'île était anglaise. Sur ce caillou de lave, scories, cendres et basaltes, il n'y avait rien.

Les autorités importèrent de la TERRE, en imposant, aux navires qui devaient relâcher, l'apport d'un certain tonnage de cette matière en guise de droit d'escale. Elle fut acheminée sur le seul sommet de l'île qui devint ainsi *green*

mountain. A 800 mètres d'altitude, sur cette montagne, la Cable & Wireless C° installa une ferme modèle où poussaient quelques légumes et où paissaient quelques vaches, pour le nuage de lait dans les tasses de thé des 700 ressortissants anglais qui assuraient la bonne marche du relais BBC, ainsi que celui des câbles sous-marins de l'Atlantique Sud.

Les autorités, bien gênées, voulurent nous imposer un lever d'ancre immédiat. Je dus invoquer le droit maritime international pour qu'on nous accorde un bref délai. Mais comme de toutes façons, nous n'allions pas moisir ici... Mais que se passait-il ? Jamais, dans aucun pays, nous n'avions eu un accueil semblable ! Ce fut John le pasteur, seule relation sérieuse que nous ayons eue sur ce tas de cailloux, qui nous expliqua :

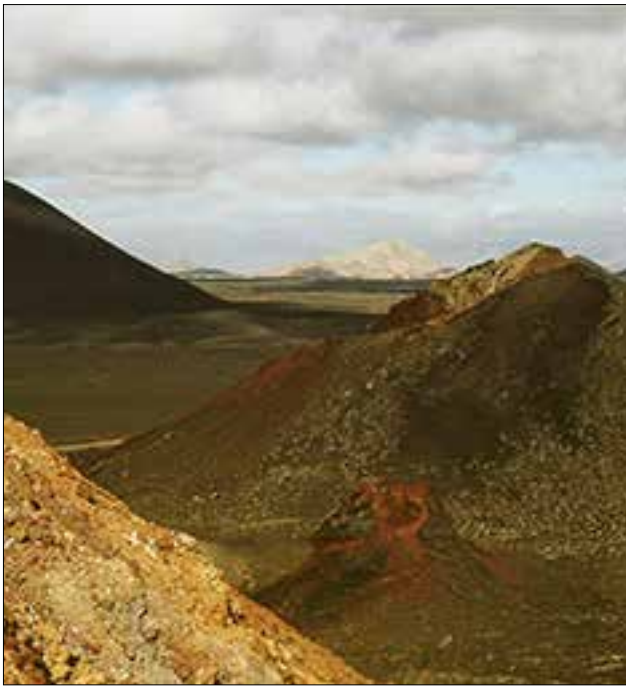
— *La poignée de British vivant ici, ne veut aucun problème avec les Américains ! Vous pigez ? Les 2000 Yankees qui résident ici, vous prennent pour des ESPIONS ! Comme tout étranger qui pourrait aborder ici, même à la nage et à poil !*

— *Mais que font tous ces gens ? Que pourrait-on espionner sur ce tas de lave ? On ne voit personne d'ailleurs !*

— *Ils se font très discrets, mais il y a une base aérienne, et une «tracking station» !*



Île de l'Ascension, 16 – 26 avril 1968



Île de l'Ascension



En effet, ce qui paraîtra stupéfiant pour les jeunes de demain qui n'ont pas connu le Paradis Soviétique et son rideau de fer, ni seulement les événements de Mai 1968, des bombardiers B-52 Américains tournaient sans arrêt autour du monde, parés à larguer leur crotte atomique sur les territoires rouges. Il faudra attendre quelques années, pour voir apparaître les fusées intercontinentales qui les rendront caduques. En attendant le progrès, ces B-52 (dont l'un s'abîma en mer, à Palomar en Espagne, ce qui fit bien du bruit, quoique par chance le pruneau atomique n'ait pas explosé) devaient bien se ravitailler quelque part. Une

immense piste abritée des regards avait été tracée à Ascension, et des bombes atomiques y étaient entreposées.

Par ailleurs, des fusées à destination de la lune partaient régulièrement du Cap Canaveral. Il arrivait des moments, lors de leurs rotations autour de la terre, où elles passaient à son antipode. La NASA avait donc placé, dans le monde, des stations de commande, capables de piloter ces suppositoires interplanétaires. Il y en avait une ici, également invisible du large.

Si nous étions amis avec John, ce n'est pas que nous soyons tombés dans la bigoterie, mais ce pasteur était un des types les plus sympas que nous ayions rencontré, et les prières qu'il nous faisait faire s'adressaient à l'énorme frigidaire rempli à ras bord de bière glacée qui ornait principalement sa sacristie. Dans l'île, il n'y avait AUCUN pub, et les clubs nous étaient fermés. Aussi passions nous la soirée entière, assis sur les marches du lieu saint, à comparer les mérites des différentes religions et des différents whiskys écossais avec John, qui était de Glasgow et avait de sérieuses connaissances sur ces questions.

Le navire câblé «John Mac Kay» fit escale. Le pacha et ses officiers nous invitèrent, et allèrent jusqu'à nous offrir des vivres frais, légumes et fruits. Bien sûr, le store du village d'Ascension avait refusé de nous en vendre. Froideur et mépris pour les *Frenchies* avait été la consigne donnée à l'épicier de ne rien leur vendre. «Cela fera plaisir à nos amis américains» était un ordre.

Après une bière de plus, poussés par John, le chapelain, qui se sentait écossais et n'aimait pas ses ouailles anglaises de l'île, nous avons décidé de rendre visite à la ferme du sommet. Le téléphone dut chauffer entre l'état major américain et Langley. La CIA, et tous les services du contre-espionnage américain, firent bouillir leurs ordinateurs. Allaient-ils nous permettre de jeter un œil de là haut sur l'après le col de Belle vue, à la montagne sur leurs installations ? Décidément, nous étions des emmerdeurs ! Allaient-ils nous bander les yeux durant le parcours ? Il était hors de question d'emprunter la voiture du *padre*, dont les opinions forcément communistes, les vices, et son alcoolisme étaient bien connus des services secrets. Peut-être qu'il aurait même osé nous laisser prendre des photos, allez savoir ? Nous aurions un véhicule de la NASA, ce fut accordé et obligatoire.

A l'heure convenue, la NASA nous envoya sa voiture et de gentils accompagnateurs au crâne rasé, et aux lunettes de soleil, figures bien connues des amateurs de films du genre espionnage. C'ETAIT UN CAMION POUBELLE ! L'air

pas du tout gênés ni offensés, on se tassa sur la banquette.

Passant à travers le paysage lunaire, on atteignit le sommet. Le paysan de la Cable & Wireless C°, nous reçut avec gentillesse. Il fut d'abord stupéfait, car nous étions les PREMIERS visiteurs qu'il voyait en 10 années d'exploitation des lieux. Ses combines pour recueillir l'eau des rares averses et de la rosée, de façon à rendre son entourage très verdoyant, étaient bien plus attrayantes que la vision d'un B-52 qui se posa en bas de *Green mountain*.

N'ayant rien moufté, ayant même donné l'impression de trouver très drôle d'être en voiture poubelle, ayant même ignoré les odeurs de la benne qui incommodaient nos parfumés accompagnateurs, leur rapport dut être rapidement et favorablement examiné, car le matin suivant, nous avons eu la surprise de voir un groupe de joyeux drilles nous rejoindre sur la plage. Étonnant non ? Venaient-ils nous espionner, mine de rien, comme de gentils membres d'un club de vacances ?

Si l'île est peu hospitalière, il suffisait par contre de mettre la tête sous l'eau, à l'acore des récifs, pour découvrir une faune riche et peu méfiante. Il fallait écarter de la pointe du fusil les poissons curieux, pour tirer la meilleure proie au choix du cuisinier du jour. Carangues, mérours, perroquets et langoustes et beaucoup de murènes dont une devint rapidement familière et pas une seule queue de requin en vue !

— *Vous ne vous baignez pas ?*

— *Never ! Jamais !*

— *Pourquoi ?*

— *Too much dangerous, pas assez «clean» (les poissons pissent dedans !) et les requins ?*

Alors que venaient-ils faire ? Finalement nous avons bien rigolé, et sympathisé. *Why not ?* Cela devait être triste d'avoir de telles eaux et de ne pouvoir y faire trempette par ordre, car ces hommes coûtent cher on ne peut en perdre bêtement, même dans la gueule d'un requin ou comme Jonas, d'une baleine !

Ils durent nous trouver assez *clean* car ils nous invitèrent à visiter leur sacro-sainte *tracking station*.

Même chose qu'à la télé lorsqu'on voit les ingénieurs se féliciter lors du départ réussi d'une fusée. Des rangées de pupîtres d'ordinateurs, des écrans télé plus ou moins géants, des salles de *computers*, une centrale électrique, des bureaux et des tas de gens plus ou moins ingénieurs ou ingénieux, désœuvrés puisqu'il n'y avait pas de fusée en route, s'occupant uniquement des trajectoires des satellites déjà en position sur des orbites déjà calculées et qu'ils n'avaient



Méduse/Physalie

pas envie de modifier, certains tuant le temps avec des jeux électroniques sur un matériel qui aurait fait rêver bien des fanas de ce loisir, la routine quoi ! L'un d'eux daigna s'intéresser à nous, et tenta de nous initier à un jeu de paris stupides. En quelques secondes, l'ordinateur, même très con, montrait qu'il était le plus fort, faisant rager son parieur d'adversaire.

Les tortues de caret pondaient la nuit sur l'île. Il y en avait des centaines. Nous avons observé cela avec attention et nos lampes torches, aidant certaines si épuisées qu'elles n'auraient pu regagner la mer, en échange d'une bonne omelette. Il fallait bien qu'on goûte à cela !

Vinrent les *rollers*. Trois jours et trois nuits de cauchemar. Des trains d'énormes vagues déferlantes, surgissaient de l'horizon, nous soulevaient très haut, avant de se briser avec une violence inouïe sur le rivage, empêchant tout débarquement à terre. Il fallait surveiller le mouillage, parés à mettre la machine en route. Un séisme ou un cyclone, quelque part dans l'Atlantique Nord, en était la cause. Trois jours après, ces *rollers* rendraient impraticable l'entrée du canal de Vridi du port d'Abidjan, évidemment avertis par on-ne-sait-qui de l'île d'Ascension.

Notre permis de séjour arriva à sa fin. Le 26 Avril, nous avons fait nos adieux à John et on remonta l'ancre. Cela nous changeait, car ni foule amie, ni fleurs ni larmes.

— *Mes frères, je prierai pour vous, tout seul devant mon frigidaire !*

— *Amen, and good luck !*

*

Il nous a fallu 42 JOURS pour parcourir les 3.334 milles entre Ascension et le port de Horta, dans l'île de Faïal aux Açores.



Au départ, les alizés nous prirent en main force 4, jusqu'au 2 Mai. Le pot au noir débutait 180 milles plus sud que ne le prévoyaient les *pilot charts* mensuelles. En contre partie, cette zone de convergence intertropicale était étroite, et les alizés de nordet de l'hémisphère nord furent au rendez-vous 200 milles plus tôt que prévu.

Dans le pot au noir, il y eut des grains, dont nous avons profité. Notre moteur resta muet et ne voulut rien savoir, vexé qu'il fût, car nous lui avions mis de l'huile qui ne lui convenait pas lors de sa vidange à Cape Town ! Pour passer le temps, nous avons récupéré l'eau de pluie et étudié la foulditude de poissons qui nous accompagnaient, mais qui ne mordirent jamais à nos hameçons, intelligents qu'ils étaient !

Donc, du 2 au 10 Mai, nous avons pris notre mal en patience. L'équateur fut coupé le 5 par 22°22' de longitude ouest. Les alizés de nordet restèrent inférieurs à force 4, ce qui nous permit de faire un près pas trop méchant. Ils nous abandonnèrent seulement le 4 Juin, remplacés par du calme plat, puis il y eut des brises variables faibles.

Le 7 Juin, Pico était en vue dans le soleil levant et en soirée, nous passions la jetée d'Horta aux Açores.



Cette traversée fut émaillée d'incidents divers. Un paquebot américain se détourna pour nous demander en Scott : *Are you OK ?* Tandis qu'à l'approche des Açores, un gros navire espion russe, bardé d'antennes paraboliques et autres, s'éloigna rapidement à notre approche, qu'il n'avait sans doute pas détectée ? (Nous avons appris en 2010, que dans cette zone précise où nous nous trouvions alors, il y avait eu une histoire pas claire de sous-marins russe et américain coulés !)



Gemiplus, poisson de grand fond, pêché en remontant l'Atlantique

Marsouins, dauphins et baleines nous tinrent compagnie de très près. Un matin, Jean-Claude remonta une ligne oubliée la veille au soir. Un tout frais morceau de tentacule de calmar long d'un bon mètre y était accroché. Il était gros comme la cuisse, avec des ventouses de 5 à 6 centimètres de diamètre, agrémentées à l'intérieur d'une couronne de dents de corne, pointues comme des dards. La bête qui avait perdu cela, lors d'un combat avec un cachalot, quelque part dans les profondeurs océanes, devait avoir une certaine importance ! Préparé à l'américaine dans la cocotte, qui n'aurait pas pu contenir grand-chose d'autre, ce fut délicieux !

Le moins drôle des incidents, également le plus sérieux, concerna Claude. Des coliques néphrétiques le firent souffrir terriblement, et les injections que nous lui faisions contenaient trop peu de morphine pour le calmer. A 700 milles de l'arrivée, nous n'étions pas à l'aise, et le dernier souffle qui gonfla notre grand voile avant l'accostage, fut certainement un soupir de soulagement.

L'accostage se fit au fond du port de Horta, à l'abri de sa grande jetée dont la muraille était ornée de ces sortes d'ex-voto fréquents dans différents ports du monde : souvenirs plus ou moins naïfs, plus ou moins artistiques, abstraits ou stylisés, de cargos et voiliers ayant escalé aux dates dûment inscrites.



Horta. Ile de Faial (Açores)

Un grand type, assez maigre, prit nos amarres avec un sourire avenant. Il avait un panier à provisions, contenant des légumes et du pain frais qu'il nous offrit. C'était Peter José Azevedo, mandaté par son père Henrique qui nous invitait dans son «Café Sport», pour la durée de notre séjour.

Ce café devint donc notre quartier général. C'était un véritable petit musée de la plaisance. Leur livre d'or contenait les témoignages de reconnaissance et de sympathie de tous les grands noms de la voile, d'Alain Gerbault à Eric Tabarly. JAMAIS nous n'avons ouvert notre bourse, la gentillesse de tous ces gens, comme l'accueil général de Faïal, fut incroyable, un peu extraordinaire.



Le Café des Sports en 1968

L'archipel des Açores, d'ailleurs, sort de l'ordinaire et Faïal en particulier. Les secousses sismiques y sont fréquentes. Une dizaine d'années avant notre passage, une éruption volcanique sous-marine fit jaillir des grands fonds quelques kilomètres carrés de terrain, qui l'agrandirent d'autant. Curieux non ? L'île était cultivée sans qu'on n'ait oublié un seul mètre carré de terrain. La propriété y était très divisée, ce qui fait que tous les habitants avaient un lopin de terre et que de ce fait, la misère y était moins criante qu'au Portugal même. Aujourd'hui, près de trente années après notre voyage, lorsqu'on traverse le Portugal, on n'y voit que riches cultures, productions de toute sorte, industrie en développement, aisance relative de la population qui se modernise rapidement. C'est à se demander comment cinquante années de dictature militaire avaient pu réussir à en faire le pays le plus pauvre d'Europe ? Une sorte d'exploit noir comme le fascisme.

Pour revenir à cette année 68, l'archaïsme était pain quotidien. C'est ainsi que nous sommes montés sur une petite éminence pour voir un moulin et le travail d'un meunier. Ce maître Cornille vivait heureux en pleine nature, dans les odeurs de froment, orge et autres céréales, balayé par les rafales iodées des vents atlantiques, veillant à prendre des ris dans les voiles de ses ailes, si les risées fraîchissaient, dans le bruit de ses gros engrenages de bois, des grains broyés par la meule, une roue de granit, et des craquements divers de son édifice qui vibrait et bougeait, comme un navire de haut bord.

Autre anachronisme : *le coup du lapin*. Chaque matin, lorsque notre copain infirmier ouvrait la porte du dispensaire, une queue de femmes attendait en silence. Chacune avait un lapin, et bien serré au fond de leur panier, sous un châle brodé ou un nécessaire à tricot, leur flacon d'urine matinale. Ce bon docteur Ogino avait mis au point une méthode de fornication sans risque, pour le moins imparfaite, et les ferventes chrétiennes, sans autre méthode contraceptive, venaient sacrifier leur lapin promu Pythie de bon ou mauvais augure, à moins que le retard de leurs époques ait une toute autre raison, qu'une future maternité pas toujours désirée.

La pêche à la baleine, pratiquée dans de splendides embarcations vernies, était en voie de disparition. Certes, on ne manquait pas de hardis et courageux rameurs, ni d'habiles harponneurs au jet puissant, mais les bateaux-usines rendaient nulle la rentabilité de la pêche traditionnelle et écologique qu'on pratiquait cependant encore, pour impressionner cinéastes et autres reporters qui fixaient sur pellicule, les derniers actes de bravoure des traqueurs de cétacés. La dernière usine d'huile allait fermer ses portes, on ne halerait plus sur sa cale



pentue, ni monstrueuses Moby-Dyck, ni le moindre petit cachalot. A présent, la chasse est terminée, interdite, les cachalots et calmars géants peuvent reprendre leurs luttes ancestrales dans les profondeurs qui cernent les Açores, et les graveurs de dents de cachalot peuvent travailler sur de la matière plastique.

Le Docteur Consul de France s'occupa de Claude, et trouva une solution non mathématique, ni empirique, à ses problèmes de calculs. Henrique, Peter, Juan, Antonio, Joao, Alberto et les autres, je ne suis pas prêt d'oublier les joies que vous nous avez apportées, riches ou pauvres, vous nous avez donné ce qui n'a pas de prix : la gentillesse de vos rires, et de vos regards. Quelle belle escale !

Dès huit heures du matin, Antonio arrivait dans sa superbe Austin 1938. Ses 100 kilos tombaient du haut du quai sur le pont, heureusement solide, du «Beligou».

— *Bon dia los commandantes du navire hospital ! Déjà réveillés ? Oum bon amigo à moi apporté quelques petites «cavaco» nous manger ce midi. Je apporté petite «carafe» de «verdelho» !* Et la journée commençait ! Les cavaco, deux énormes cigales ou langoustes par homme, et la petite carafe contenait cinq litres de vin de Pico, l'île juste en face Faïal, qui titre 17 degrés à l'ombre, et je ne sais combien au soleil !



Chez Antonio

La fin des après-midi, et la soirée se passaient au QG, le «Café Sports». Beaucoup de personnalités de l'île y venaient nous saluer, et nous interrogeaient sur notre voyage, sûrement que ces gens importants, au Français parfait et choisi, ne s'aventuraient pas habituellement dans ce sanctuaire de la vieille marine ! Les Azevedo, père et fils, trônaient et rayonnaient derrière leur bar.

Avec Antonio, nous avons sorti le «Beligou» du port pour aller à Pico. Ce fut une journée mémorable. Le vent était sympathique, et la mer belle. Nous ne pouvions pas manquer de visiter les vignobles, dont nous allions embarquer quelques bonbonnes, pour terminer notre périple.

Le navire de la Marine Nationale «Henri Poincaré» mouilla sur rade. Le Contre Amiral Daille (notez que j'ai toujours été plutôt du côté de ceux qui sont contre Amiraux !) nous invita, et vint également visiter en toute simplicité le «Beligou».

Les Amiraux ont toujours été sympathiques, certains naturellement, d'autres par obligation (dans la Royale, noblesse oblige !), sachant très bien que leurs subalternes feront du zèle, même des sales boulots, de façon à être eux-mêmes un jour, plus ou moins lointain, et selon leur nombre de galons, Amiraux au sommet de la pyramide hiérarchique.

Mais l'amiral Daille était à compter parmi les plus sympathiques par nature !





Retour de pêche à Horta



Retour de pêche à Horta

Nous nous sommes soudainement retrouvés six yachts, de nationalité différente, sur des parcours différents. Cela ne s'était jamais vu à Horta !

Le Café Sport devenant trop petit pour accueillir marins et curieux Açoriens, nous avons fait un barbecue géant sur le quai. Quelle soirée ! Quelle ambiance ! Les discrets Açoriens, qui avaient l'habitude de s'enfermer derrière les volets de leurs maisons, n'en sont pas revenus !



Antonio

Les adieux faits, les vivres embarqués, nous allions appareiller, lorsqu'en sautant du quai sur le pont pour la millième fois, je me suis tordu une cheville qui enfla. Ligaments cassés, soins du Docteur. Nouvelles journées et soirées heureuses, mais cela menaçait de durer... Aussi, blessé ou pas, nous avons pris la mer le 5 Juillet à midi, juste après une série de dépressions, et ce, au bon moment.

En fumant une des pipes en dent de cachalot que les amis nous avaient offertes, à chaque bouffarde consommée, je n'ai pu, par la suite, m'empêcher de penser à eux !



* *
*

C'est une vérité qui peut être criée bien haut, sans crainte d'être taxé d'hérésie passible du bûcher, ou de racisme passible de mépris. Même si ceux qui nous ont vu partir vers l'ouest, puis nous ont vu revenir du même point de l'horizon nous accusent d'être des menteurs ! Nous l'avons vérifié, en partant d'un point géographique précis : Le bar de la Croisette à Saint Gilles Croix de Vie, pour y revenir deux ans après : La terre est ronde !





A l'écoute et transcription de la météo en graphie (morse)



Les 1.288 milles, effectués pour venir de Horta, ont été aisés. Deux fois par jour, Jean Claude faisait une carte météo particulièrement fiable dans cette zone atlantique nord. Nous suivions une dépression qui, tout en nous aspirant, se creusa bien loin devant nous, pour causer des dégâts sur le littoral ouest de la France. Derrière elle, nous avions en permanence, un vent entre 3 et 7, soufflant du suroît au noroît. Que demander de mieux ? Nous avons pêché du thon en abondance, pour en manger seulement les parties délicates, flancs, cœur et foie.



Le 17 Juillet 1968, l'Ile d'Yeu était relevée dans la matinée, et le soir même, nous étions à Saint Gilles Croix de Vie. Monsieur Ragon le maire, Monsieur Bazouin père de Jean-Claude, et tous les autres, nous accueillirent, comme des enfants prodiges, et organisèrent des festivités dont notre foie gardera longtemps le souvenir,

Durant le mois d'Août, nous avons remonté le «Beligou» à Ouistreham. Nous devions saluer tous ceux qui nous avaient encouragés lors de notre départ, présenter notamment dans le club de la SRCO le photo-montage sonorisé réalisé par mes frères, pour faire un peu voyager ces amis, répondre aux questions qu'ils se posaient et encourager les Jeunes à larguer les amarres !

Redescendu à Croix de Vie, le «Beligou» fut mis en vente. Aucun d'entre nous ne pouvait racheter la part des autres, et en assumer la charge.

Une autre vie a commencé pour lui et pour nous...

* *
*

15

EPILOGUE

Le tour du Monde que nous avons effectué, ne peut réellement être considéré comme un exploit. Nos connaissances en matière de navigation avaient remplacé le matériel électronique d'aujourd'hui. Notre jeunesse, et notre force musculaire, valait largement les équipements techniques d'à présent; par contre, faire le tour du Monde à TROIS capitaines, était pour le moins farfelu.

TOUT sur le «Beligou» était copropriété. CHACUN pouvait effectuer n'importe quel boulot à bord. Pourquoi un capitaine ? Un responsable ? Les déclarations que nous faisions, dans le genre 3 capitaines, 3 cuisiniers, 3 amis faisaient sourire bien du monde, certains se tapotaient le menton, d'autres parlaient de Maître après Dieu. Finalement, il n'existe, à notre époque de spécialistes, aucun argument valable, et je ne saurais conseiller la même chose à d'autres, surtout après avoir été commandant près de vingt années sur des navires de commerce, car sur «mes» cargos, nous étions loin d'être une république, j'étais SEUL à décider, avec la responsabilité que cela implique.

Mais le FAIT est là : Les 3 capitaines ONT REUSSI !

Ce ne fut pas toujours drôle, car à la longue, dans un si PETIT espace, le sens de l'humour part en fumée. On attache plus d'importance à des détails ridicules et mesquins, qu'au but final ! Même à terre, on se retrouvait encore ensemble : les gens qui nous recevaient avec générosité, invitaient les 3 barbus du «Beligou».

En notre faveur, joua une maturité d'âge et d'esprit. On remarqua toujours, que pour les grandes décisions, nous étions toujours d'accord, sans aucune velléité de discussion.

Dire que nous n'avons pas eu d'heures chaudes, serait mentir, mais nous n'avons jamais eu besoin de sortir l'artillerie du bord pour nous mettre d'accord. Les grandes traversées étaient relativement silencieuses. Au bout de quelques mois, nous n'avions

plus rien à nous dire, rien de secret. Au départ d'une escale, nous confrontions nos souvenirs et nos points de vue, puis c'est en silence que nous pensions à l'escale à venir. Le magnétophone se chargeait de faire le contre point, au vent sifflant et vibrant dans le haubanage, ainsi qu'au bruissement plus ou moins fort de la mer glissant contre la carène.

Finalement, après 32.640 milles, 95 escales, nous sommes revenus aussi bons copains qu'au départ. Il nous arrive même lors de nos rencontres amicales, de parler en riant d'un futur tour du monde du 3^{ème} âge, en évoquant quelques souvenirs, ou quelques figures amies.

Le monde a bien changé en 50 ans, les particularités et singularités des pays plus ou moins lointains s'estompent, l'universalité, l'unité des goûts et des désirs des gens du monde entier, font que tout se ressemble, et que les curiosités sont étouffées dans l'œuf. Seuls des «ras l'bol» provoquent un départ, pour trouver, ailleurs, la même chose qu'ici. Reste le combat contre soi-même, ou contre les éléments; et dans ce sens, j'admets les tours du monde sans escale de marins, qui ne sont peut-être pas si fondus que je le croyais, lorsque les cocotiers au bord d'un lagon bleu de cartes postales me faisaient rêver au départ.

* *
*





St Gilles Croix de vie (Ouest France & Presse Océan)



Le dernier né de Maurice Cadou à sa mise à l'eau



Monsieur Ragon maire de Saint-Gilles Croix de Vie (à gauche)



BELIGOU

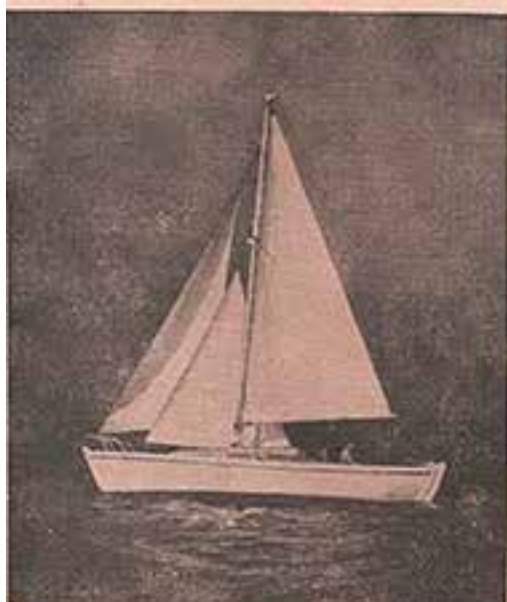
en vente après "Tour du Monde"

Côte Norvégien de 10,80 m x 3,05 m x 1,70 m

Grément Marconi — Jauge : 9,90 Tx

ÉTAT GÉNÉRAL PARFAIT

(5 carénages pendant les deux années du tour du monde, hivernage sous hangar)



Armement :

Moteur diésel 18-20 cv

"Enfield Mark 100"

Canot Bombard Langevinière

(1^{ère} catégorie 4 places)

60 m de chaîne de 10 galva

1 ancre C.Q.R. 25 livres

1 ancre à jas de 30 kg.

matériel divers (compas, etc)

PRIX INTÉRESSANT A DÉBATTRE

**CONSTRUCTION : Maurice CADOU 1964 Chantier du Petit Moulin
Saint-Hilaire de Riez, Vendée (près de St-Gilles Croix de Vie)**

Membré : Chêne boulonné Bordé : Iroko 30 m/m

Ponté : Contreplaqué de 8 + pacsisol + lattes de
sapin du Nord de 30 m/m x 30 m/m

Mâté : Spruce

Lesté : fonte 2,2 T.

S'adresser : Quiesse, 22, Quai Vendeuvre, Caen - Bateau visible au chantier

ANNEXES

Le cahier des météo et des calculs de points astronomiques

Voici quelques pages extraites d'une sorte de cahier, qui n'était pas fait pour la postérité.

D'abord une page de réception de la météo codée reçue en graphie (morse) et ondes courtes permettant d'établir une carte d'où nous tirions nos prévisions..

Les groupes de chiffres donnent la position de points qu'on porte sur un canevas représentant une partie d'océan, par exemple : l'Atlantique Nord-Ouest. En reliant ces points par un trait continu, on obtient une ligne isobarre. Tout le monde sait que plus les lignes d'isobarres sont serrées, plus le vent est fort entre deux lignes. La direction du vent n'est pas perpendiculaire aux isobarres mais inclinée (force de Coriolis) Outre les isobarres, les groupes donnent les centres dépressionnaires et de haute pressions.

one fme 301000 - 33361 10001 88888
 08006 33300 - 81085 85545 81080
 85570 85080 78255 (81060 81848)
 91010 80767 85025 84158
 66800 80189 80680 80892 80767
 30452 - 66400 83787 84246 84748
 85545 66100 85545 74655 84261 66400
 84261 84265 85070 85570 66100 85500
 84877 84885 66400 74895 75000 66400
 72597 74006 75010
 44012 70600 80483 30583 44012
 80868 80871 80965 80863 44014 71000
 81180 81265 80955 80142 44016 81419
 81050 81248 80187 44018 71700 71933
 81780 81865 81646 82144 81537 80181
 44020 81083 78095 72290 82075
 82046 82444 81935 81280 44022 82446
 83037 83735 84133 84436 84440 83443
 84255 74070 44026 83855 83765 83680
 84684 82773 82665 82451 83841 83855
 44020 84044 74457 84660 84265 81190
 44012 85095 84648 84858 85158 81769
 84673 841885 74495 73905 44000 85885
 85048 85458 85070 85075 85289 74898

Pages de météo en clair

Proches des côtes, toujours en graphie (morse) Jean Claude captait en ondes courtes les **prévisions météorologiques** de certaines stations radio (exemple Saint Lys, Le Conquet etc...)

La première page ci-dessous, provenant d'une station Australienne, à l'entrée de l'Océan indien montre du beau temps et un cyclone dans le Golfe du Bengale qui file au nord.

forecast period 231600Z to 240400Z. beo surface wind
mod S to N but ripple 2 to 3 in sea but good
sea slight outboard slight. beo surface 231100Z
i. fhr - forecast shipping forecast for 24 hrs
commencing 232200Z. a 05 hrs force 3 this go
i. fhr - f/cast msg area 3 240000Z stop
warning nil general situation cyclone
over S of bay of bengale likely move
in land through approx. along right of
equatorial trough between ... until
2000Z at 20 020 and light east or else
or else sea slight beo 05 060 wind
light wazly to NWly sea slight
beo 020 030 040 wind thunderstorm in the
NW wind mod well sea mod 005 010 015 020
030 040 scattered. shower wind mod beam
NWly end of S and NWly sea mod 02
isolated thunderstorm wind 4 wind mod
Sly sea slight 030 scattered thunderstorm
wind mod well sea mod. 040 wind fresh
Sly sea rather rough 045 050 055
strong between NWly and SWly sea
rough 045 050 055 060 065

= Weather forecast for period 2.200 today
till 1000 gmt tomorrow 23/1/68
Storm Warnings — gale force
to hurricane winds around
tropical cyclone georgette estimated
to lie now at 24.5 south
26.8 deg. east ~~24.5~~
Cyclone is moving ~~it more~~
southeastward at a speed
of 5 to 10 knots at least
gale force winds around tropical
cyclone henriette at 24.5 south 62.5
degrees east cyclone is moving
southeastward at a speed of 5 to
10 knots — a gale to east London
wind fresh to strong southwesterly
weather cloudy with local drizzle
visi. good poor mid. drizzle — east London
to L.H. Wind strong to fresh south
westerly spreading northward
of Durban fresh northeasterly
to southeasterly in north weather
~~partly~~ cloudy but cloudy loc. with

Enfin pour terminer, une météo de nos amis sud-africains. Elles étaient bonnes, donnant hélas à chaque fois... ce que nous avions ramassé la veille, nous trompant lourdement !

coastal water gale warning strong to
gale force southwest in extreme
south of area between orange
and cape agulhas at first strong
to gale force southwesterly wind
between cape agulhas and east
porton will gradually moderate
later - cape agulhas to east -
wind strong to gale force south
westerly moderating gradually later
weather light rain and showers
vizi - moderate force in the air -
for the

Coastal water gale warning nil -
Cape agulhas to east porton wind variable
to moderate easterly but fresh
to strong southeasterly near agulhas
weather fine vizi - good -

Le travail consistant à écouter le morse et tracer une carte météo sur une page canevas format normal 21 x 29 pouvait durer deux heures. Il fallait donc un motif sérieux comme un cyclone dans l'Océan Indien. Un bulletin météo en clair pris en graphie (morse) ne prenait que dix minutes.

Notre poste radio était une merveille. A lampes miniaturisées, placé sur les avions TBM il ne prenait que peu de place, même s'il était blindé et incassable. Sa qualité était telle que les aviateurs n'importe où dans le monde pouvaient capter les stations US. Ce poste leur servait pour rejoindre leur porte-avions en captant l'émission gonio de celui-ci. Il nous servait également pour porter nos points gonio (Exemple : après passage sur la «roche Durand»)

Le cahier météo servait également pour nos calculs de points astronomiques

Rarement je faisais un point d'étoile. Sur la vastitude des océans, une droite du matin et une méridienne suffisaient par jour, ainsi que le calcul de la déclinaison du compas de doris, très fiable. (Pour certains : le **nord magnétique n'est pas le nord vrai** : il est influencé par la **déclinaison**, ou magnétisme terrestre, plus la **dévi**ation, propre aux masses métalliques du bord)

La vitesse estimée inexacte et des courants non prévus rendaient, parfois, un point estimé pour le calcul assez loin du point réel, d'où des «intercepts» assez grands, comme dans l'observation suivante, qui servira d'exemple pour clore ce chapitre.

The image shows a page of handwritten calculations on lined paper, likely from a meteorological notebook used for astronomical navigation. The calculations are organized into several columns and rows, with some numbers underlined or boxed.

Top section:

- Column 1: 11 27 30, 4 44, 32 14
- Column 2: 11 28 12, 4 44, 32 56
- Column 3: 11 28 56, 4 44, 33 40
- Column 4: 32 36, 15 12

Middle section:

- Row 1: 345 54,3, 345 54,3, 345 54,3, 17,50,3, 11 56,23
- Row 2: 8 03,5, 8 14, 8 25, 2 33, 14 09 44
- Row 3: 353 57,8, 353 68,3, 353 71,3
- Row 4: 32 36, 32 36, 32 36
- Row 5: 321 218, 321 323, 321 43,3, N 76,5 E
- Row 6: 359 60, 359 60, 359 60
- Row 7: 38 382, 38 277, 38 16 7
- Row 8: 872 720, 873 720, 874 871
- Row 9: 973 432, 973 432, 973 432, 530 653
- Row 10: 984 535, 984 535, 984 535, 418 615
- Row 11: 850 687, 851 737, 852 838, 2949 268
- Row 12: 70907, 71028, 71259, -0,20
- Row 13: 8892, 8897, 8897, +0,35
- Row 14: 79804, 79175, 80156, +0,15

Bottom section:

- Row 1: 36 10, -32 45, 32 60, 3.25
- Row 2: 52 47,1, 52 59,5, 53 10 16
- Row 3: 23 16, 23 16, 23 16
- Row 4: 52 20 2, 53 23 1, 53 34 2
- Row 5: 56 6, 6 1, 16 1
- Row 6: +14,1, +16 7, +17,3

Far right section:

- Row 1: H 85 02
- Row 2: 6 21,3
- Row 3: 89 60
- Row 4: H 85 31 3
- Row 5: D 19 51,6
- Row 6: N 4 28 7
- Row 7: 15 22 9 99
- Row 8: 32 37

Cahier de comptes

Petit rappel nécessaire : Tout **sur ce cahier est ... en francs anciens.**

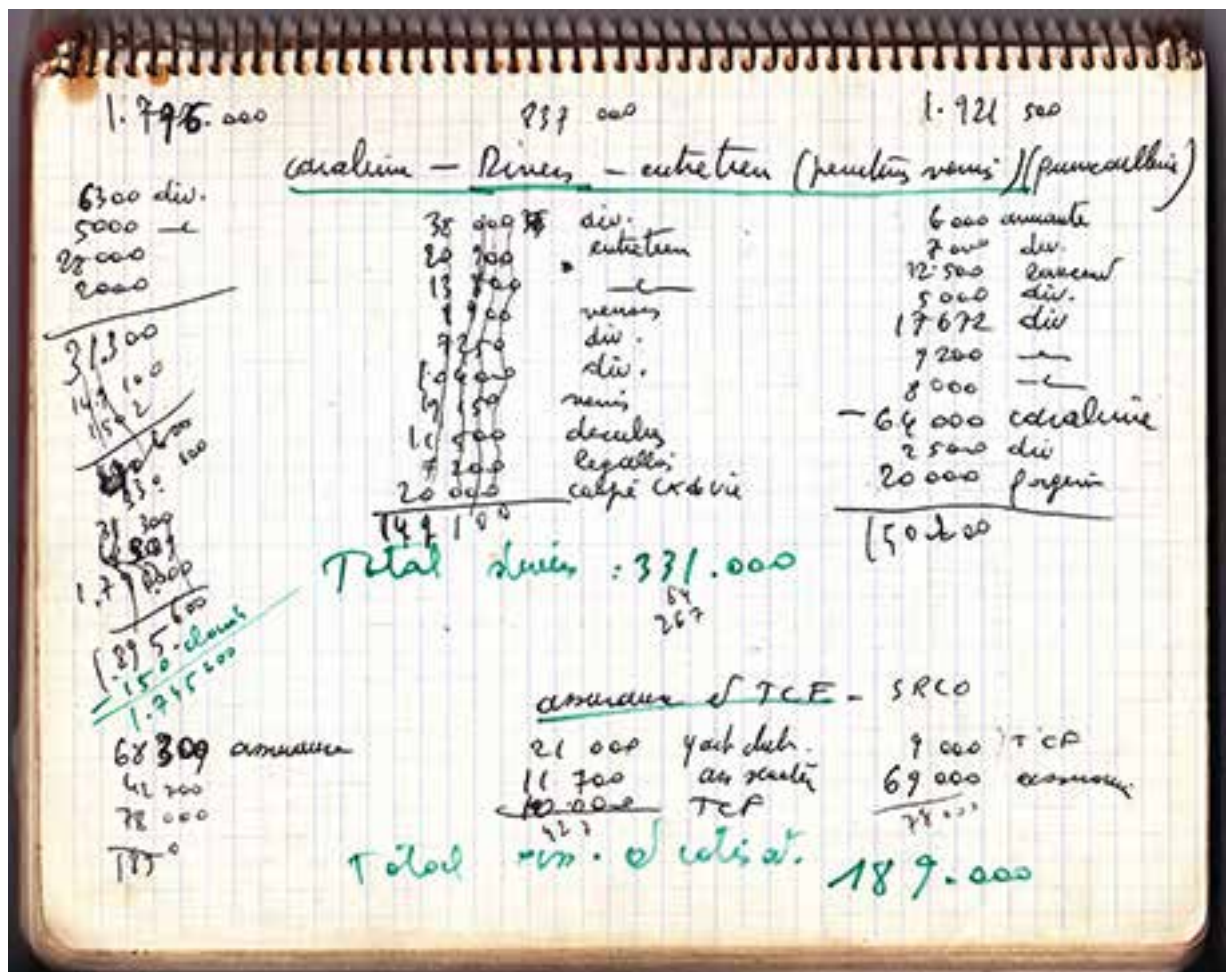
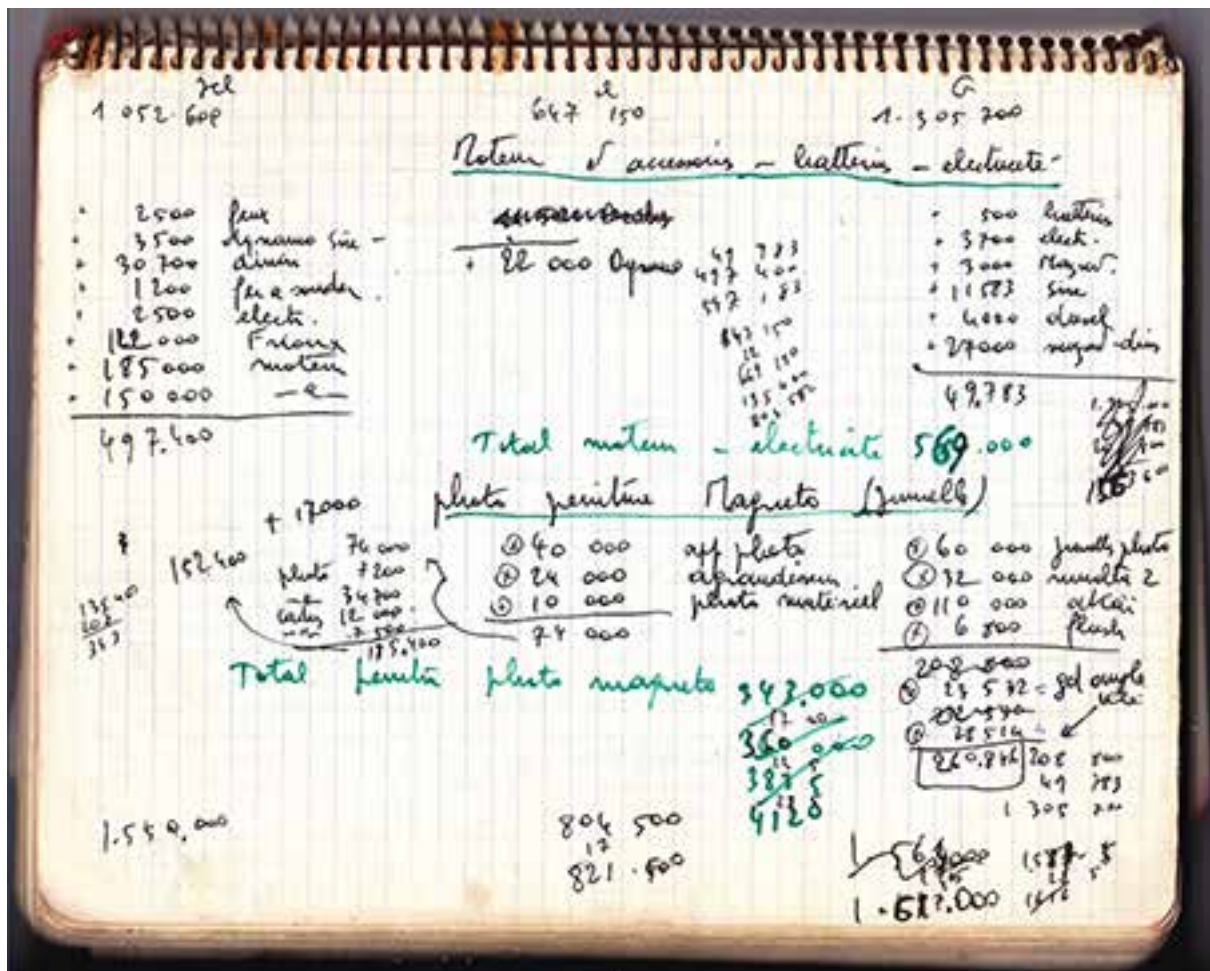
100 francs anciens ont donné 1 franc lourd, et 6,56 francs lourds ont donné 1 euro

La *totalité* de ce cahier serait sans intérêt.

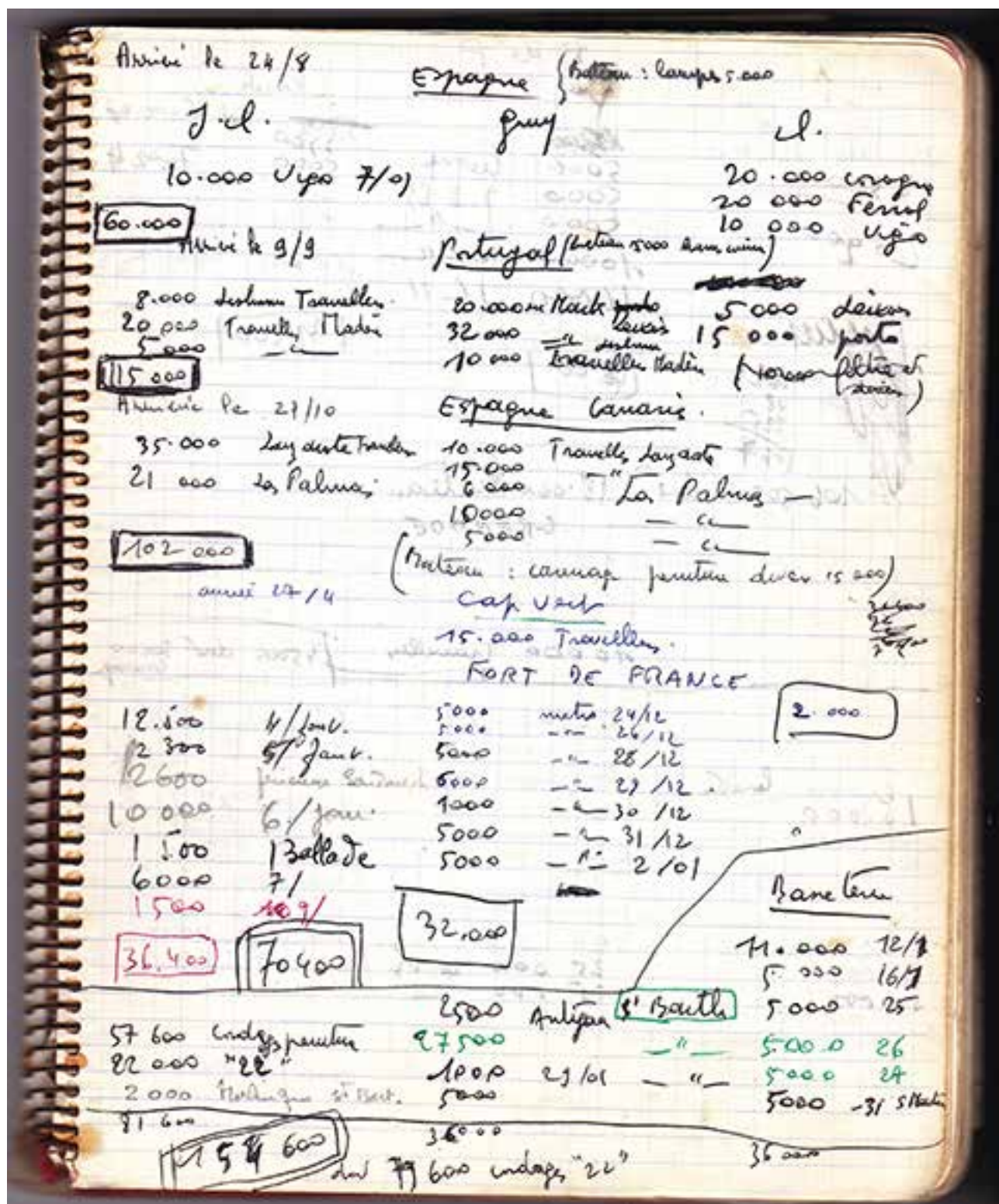
J'ai sélectionné la *substantifique moelle*.

1°) Les trois premières pages du cahier de comptes reproduites ci-dessous concernent les dépenses avant l'appareillage définitif dont la construction le gréement et l'armement.

- Charpente - (construction aménagement d'inter.)			
783 000	1 ^{er} tier	300 000	2 ^e tier
193 000	3 ^e tier	6 000	400 000
976 000		1000	83 000
		1200	450 000
		2600	150 000
		6000	44 714
		13000	20 000
		1200	5000
		21 000	9300
		352.000	71 620 14
976			
352			
1162			
2490			
Total charpente		2.490.000	
Voilure - gréement liège armés			
600	duin	+ 210 600	Le thize
+ 5000	nylon poulis	+ 2 000	liège pontons -
+ 5500	chambrée nouvelle	+ 1400	contres sautes -
+ 27000	nylon poulis	+ 24 650	nylon
+ 3000	rouleau	+ 20 000	Le thize
+ 22 000	Trumpette	+ 10 000	liège
+ 3500	fillette plastique	+ 10 000	cahier yvon
+ 10 000	coupe bois de vie	+ 16 500	
76.600		29 5150	
Total voilure gréement liège armés		415 500	
1.052.600		6.47.150	
		1.305.700	



2°) Les quatre pages suivantes reproduites ci-après sont les dépenses au cours du voyage.



	F d F	claud
7cl.	July	6-02-67
23.700 Rhum.	5000 home	5000 7-02-67
2500	5000 9.8.63	6000
	5000 1-"	2000 milles
26900	10000 10-"	10000 mystère
	10000 11-11	
	13000 cheque	
	<u>18000</u>	<u>32500</u>

~~106500~~
 262
 48
 325
 106.7
 106500

18.000 hâteau
 GRENOBLE

5000 Transilva
 30000 Cognac
 10000 Transilva

45000 dnt 30000 (Grenoble)

Cognac (60000 milles)

15.000 milles
 15.000

2500

(3500 dnt
 15000 photos)
 (caval 6000)
 (Vim galap 12000)

Panama

5000
 25000
 50000

80
 75
 30
 185

25.000
 25.000 20.03
 25.000

Haquinet 5.000
 photob 11.000

5.500

Tahiti Pacifique

Id.	guy	lande
7.500 bore @	27.500	5500 skatas
10.000 Tangua	3.400	50000 dépenses
		valut fin

Remerci

don 10.000 pour de l'histoire ?

~~10.000~~
49.500

Id	Guy	ePande.
30.000 P. Haurby	5.000 P. Haurby	
5000 Coco		
		(dépense de puer 2500 dépense 2500 matériel 1000 7.500)

Remerci

20.000

~~20.000~~ ~~15.000~~

231.000

histoire

85.000 app. ph
2500 film
5000 caméra
1500 matériel
pl d'acier

Remerci

20.000

11.000 (cours)

80.000

10.000 Sandow
film

Madagascar
Jel

il
60.000

June
26.000

Burkina

130.000

bateau { rails 5.000
des, till. 5.000
jumeaux 18.000
dunes 5.000
33.000

Moré May / 4.000

48.000

78.000

69.000

bateau { ship 1.700
diesel 18.000
div 5.000

St Helene Arcenin

44.000

24.000

100.000

{ Thénos 1000
diesel 15.000

Alger

111.000

12.000

48.000

{ Diesel 10.000
Lumière
Flamèche

Radios et Médicaments 10.000

3) A suivre : **Deux pages mensuelles du cahier** (La totalité serait fastidieuse)

Celle de Mai 1967 (îles Marquises), noter la conversion à l'époque du franc pacifique en francs métropolitains (100 FP = 190 FF) La revente de 2 rouleaux de câbles nylon (achetés à Saint Barthélémy)

Celle de Décembre 1967 (Madagascar)

33.200	heures	[MAI]	100 ^{FF} FP = 130 M ^{tho}
17.600	2 cylins 4000		
Bon pte		a coté	stock
1450	Goudes Vin	300	Cristal
150	Fain	1800	Telephone
250	Frais	150	Cognac
330	Legumes	350	Chapman
100	Legumes	700	Sauvage
150	Salé	350	Cristal
2000	Chimie Turque	350	Fruitier
100	Compte	350	Plantes
1100	Sauvage		
1150	Boucanes	1110	
1150	a coté		
10.230			
1700	Divers		
800	2 cigarettes (change)	10.780	
1000	Tabac		
800	cigarettes bon		
300	Aluibe		
1200	2 trucks (change)		
20.000			
16.000			
36.000			
Bon pte		A coté	
28.000		1000	
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000			
Bon pte			
28.000	</		

DECEMBRE

Gitanes

Tabac

5
5

Bouffe

A cote

Stout

? peinture p.
la Remains

15.000

26.000 Ballade à Tulare

41.000

Stout (amite) Stout

16.000

2500 Gitanes
500 St. Louis

19.000

12.500

700

600

160

230

220

250

400

380

15440

600

16000

filler

partis

+ pages

Coffret

Boeuf

Hamme

Netcase

Cafe

200

380

140

70

8140

200

640

250

170

250

220

200

200

2000

200

12500

2 goons

chale

huile

huile d'ice

partis

Surge

Whisky

partis ch.

partis

bacon

bacon

partis

Whisky

chale

Coffret

filler

compteur

Netcase

10.000

partis

bacon

ch. no. x. x.

Boeuf

ofier

Hamme

Savoye

compteur

ambros

Whisky

?

Bouffe

A cote

25.000

35.000

Negatif

10.000

4) Un ticket de caisse concernant certains achats «Hors Taxes» à Saint Barthélemy qui jouissait de ce privilège, concurrençant ainsi la partie Hollandaise de Saint-Martin.

Noter qu'une glène de nylon coûtait 10.200 FF.

ALMA

N° 52862

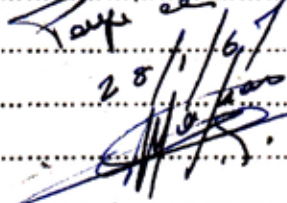
Alexandre MAGRAS & Fils

SAINT-BARTHELEMY - A. F.

Cable: ALMA - Tel. 15

Le 28/1/1967

M^{rs} Payson

3	B. corde	306.00
6	g. Capes point	270.00
	à 45,00	576.00
Pays en 28/1/67 		

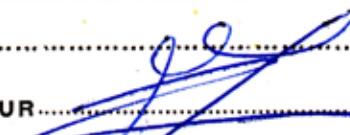
VENDEUR 

Table des illustrations

Le «Striana» du Dr.Auclair au large de Ouistreham en 1965 ou 66	6
L'étambot du Beligou.....	12
L'étrave	12
Les membrures.....	13
La navigation terrestre et ses dangers	13
Dernier arrosage au bar de la Croisette, à Saint Gilles Croix de Vie (Oct.64)	14
Oct. 64 – Ile Tudy, le berceau de Patrick	15
Deux vues du magnifique yacht «Linotte III», ex-«Lelanta», béquillé sur l'Odéon en 1964. Plans de John G ALDEN, construite par G de Vries Amsterdam en mai 1930	15
Camaret.....	15
Vent arrière, le bateau planait sur la mer, tandis que les cargos croisés tanguaient ou roulaient affreusement. On aurait dit que l'oiseau Bégou voulait s'envoler. Il nous promettait de sacrés moments d'émotion et de joie.....	18
De l'automne 1964 à l'été 1966, nombreuses sorties en baie de Seine	19
Dans l'écluse de Ouistreham	20
L'écluse avec le «Psyché» de la SNC	20
Notre cousin Jean-Jacques profite d'un rayon de soleil, sur le canal de Caen à la mer.....	21
Les winchs Goiot n'étaient pas encore posés	22
A l'origine, le pavois était bleu «Marie-Joseph».A Ouistreham, il fut passé au blanc, et le liston fut peint en rouge vif.....	23
Carénage à Ouistreham, avant appareillage définitif.....	25
Sur cale à Ouistreham	25
Au ponton de la SRCO à Ouistreham	26
Dans le chenal de Ouistreham.....	27
Sortie de Ouistreham.....	27
Audierne 20/26 juillet 66 – A couple du Bégou, le Gaia démâté (8 m II.).....	29
Saint Gilles Croix de Vie 4/19 août 66	30
Ultime préparatifs.	31
Les trois du Beligou : Jean-Claude – Guy - Claude.....	34
Grand voile. On remarquera le croissant de bôme.....	37
On remarquera le double étai et ses drailles de foc	38
El Ferrol del Caudillo (24/29 Août 66).....	39
La Corogne 29/30 Août 66.....	40
La Corogne	42
Corme (30/31 Août 66).....	43
Lage (31 Août/1er sept.66)	44
Yacht club de Vigo	47
Côte portugaise	47
Leixoes (Matosinos) (9/18 septembre 1966)	49
Porto des touristes (Pont Eiffel, les caves).....	50
Dégustation de porto.....	50
Barques Moliceiros sur la lagune d'Aveiro, Portugal.....	51
A bord d'un pêcheur.....	55
Départ de Peniche (20-21 Sept. 66).....	55
Michel Mermod	56
En remorque, le «Genève» de Michel Mermod.....	56
Contraste entre une frégate du Tage et un Liberty-ship	57
La carte postale... de Claude !.....	59
Le Palais Royal	60
Palais da pena.....	60
Départ de Lisbonne : Adios l'Europe ! (30 Sept. 1966)	64
Madère (8-21 Oct.1966).....	67
Port de Funchal, Madère.....	68
Camara De Lobos et au fond, le Cap Girao (2ème falaise la plus haute du Monde), Madère	70
Le cratère du grand volcan curial des Freiras, Madère.....	71
El Pollo d'Arrecife aidant une vieille femme à pousser son éventaire	73
Lanzarote : lave, cendre, mer et soleil, nous arrivions sur la lune.....	73
Les chameaux montant les touristes à la montagne de Fuego, Lanzarote	74

(A droite) Jean Louis Martinet.....	77
Le mouillage de Mindelo (à gauche, l' «Orohena» de R.Blondeau), îles du Cap Vert.....	78
France Antilles du 28/12/66.....	83
Le régulateur d'allure, système Moitessier, que nous appelions... pilote automatique !.....	84
Anses d'Arlet, Antilles.....	85
Mesdames K... et Doudou.....	85
Village du prêcheur.....	86
Doudou et sa famille (Village du prêcheur).....	88
La Dominique (Portsmouth, baie du Prince Rupert 10-12 janvier.1967).....	89
Basse Terre, Guadeloupe – Les goélettes de cabotage.....	91
Vers la Soufrière, Guadeloupe.....	91
Les Saintes.....	92
Les Saintes.....	93
Il vole !... avec des tours de rouleau à la grand voile.....	93
la ora na , et Jean Louis Martinet à la barre.....	95
English harbour, sur l'île d'Antigua : le décor d'un film de flibuste.....	96
Femme ordinaire de Saint Barth, habillée comme au pays de Caux dans les années 1800.....	97
St-Barthélémy : la Normandie... sous les tropiques !.....	97
St-Barthélémy : le Bélégou, mouillé devant la goélette vénézuélienne.....	99
Île Fourche.....	100
Les Canadiens.....	100
Baie Marigot à Saint-Martin.....	101
Pitons de la Soufrière à Sainte Lucie.....	103
Baie de la soufrière à Sainte Lucie.....	104
Marigot Bay, Sainte Lucie.....	106
Baie de l'Amirauté à Bequia, dans les Grenadines.....	106
Deux vues du Blue Nose, île Carriacou.....	108
Passage du canal de Panama à la voile (Les 3 zozios, Jean-Claude à la barre & le pilote).....	114
Mike Gravina - canal de Panama.....	114
Avant la Culebra – Murielle Gravina - canal de Panama.....	115
Passage du Canal de Panama.....	116
Jean-Claude le dépeceur, Guy l'assassin à la barre.....	119
Les Galàpagos : Barrington (5-7 avril 1967).....	121
Les Galàpagos : belle cabane de Robinson dans Academy-Bay de Santa-Cruz.....	124
Gabier de Gus Angermayer.....	124
On remarquera notre "curé" pendu en train de rafraîchir l'eau de la gargoulette.....	125
Baliste.....	127
Les Galàpagos : quelques belles langoustes.....	127
Divers poissons.....	127
Les Galàpagos : thons, et une mole (ou poisson lune).....	128
Diodon (<i>tamboleros</i> en Espagnol).....	128
Les Galàpagos : le Beagle de Charles Darwin, entièrement restauré, au mouillage.....	129
Nos voisins de Tahauku.....	134
Fond d'anse de Tahauku.....	135
La maison du médecin, et sa voiture... à quatre pattes !.....	136
Iles Marquises : Hua Pou, baie Hakatau, 17 – 22 Mai 1967.....	146
Baie d'Hakatao.....	147
Spontanément le sculpteur me donna le «koka» ovale qui était entre ses jambes. Je l'ai toujours.....	152
Vingt équipiers à bord !.....	153
Pirogues à Tahiti.....	
s'entraînant pour les fêtes de Juillet.....	169
Danses au «Matavaï».....	170
Arrivée à la voile dans le lagon de Moorea.....	
Nous longeons le récif pour trouver la passe de la baie de Cook.....	173
Mooréa. Baie d'Opunahu.....	174
Huahiné.....	177
Bora Bora : vue du lagon sur le mont Otemanu.....	178
Huahine.....	179
Bora Bora.....	180
Avec la fine équipe du «Down Breaker», à bord de l' «ARIADNE» (splendide voilier British d'une vingtaine de mètres).....	181
«Yankee» Dernier mouillage.....	182

Jean-Claude, surnommé «Le bédouin»	184
L'oiseau Beligou peint sur la girouette du régulateur d'allures	185
Timbre en palladium émis en peu d'exemplaires pour le couronnement.	186
Nouméa	192
Famille Gloux à bord	195
Famille Le Rohellec à bord	195
Baignade dans le lagon	196
A Yandé, les Canaques observent le Béligou au mouillage	197
Le Bédouin faisant le point	202
Détroit de Torres «Pont aux ânes» entre deux continents et deux océans.	203
«Pépé rameur» !	205
Les canots de Coco nut island.....	207
(Île Maurice) Port Louis – Grand baie : 2 – 20 Nov. 67	215
Yvan Collendavelloo.....	219
Journaliste mauricienne, qui nous interviewa.	219
Grand baie : – 20 Nov. 67	220
Chez les Collendavelloo – Ci-dessus, Dick à gauche.	222
Dick Collendavelloo et sa famille à bord.....	224
Île de La Réunion (Port des galets) 22 nov. – 6 déc. 67. Où nous fûmes fort surpris d'apprendre que nous étions le premier voilier à escalier depuis Alain Gerbault.	225
Jeune fille réunionnaise.....	227
Claude	227
Amarrés sur coffre à Fort Dauphin	230
Jean-Claude, Jean de Heaulme et Guy.....	231
Mine d'uranium	231
Tuléar – Plage d'échouage à marée basse.	233
Tuléar plage à marée basse – Goélette de commerce Vèze	234
Au large – Goélette Vèze	235
Salut les gars !.....	238
Jeune fille de Madagascar	241
Petit plaisir à la barre du «Fantasy» des dames Hammond	245
Afrique du Sud : amies de passage	246
Chez Joke, du «Jomada», en Afrique du Sud.....	254
Le «Colin Archer» sud-africain «Sandefjord» arrivant à Cape Town , le 18 Mars 1965.	255
Photo adressée en février 2015 à Guy Quiesse par Barry Cullen	255
Le «Colin Archer» «Sandefjord» naviguant dans la Grande Barrière de Corail, le 31 Juillet 1966.	255
Photo de Barry Cullen envoyée à Guy Quiesse en février 2015.	256
La montagne de la table et du «lion» dominant Cape-Town, Afrique du Sud.....	259
La Calypso, au mouillage à Sainte-Hélène	259
Sainte Hélène	260
Longwood house, Sainte-Hélène	261
Gardien du wharf	262
Wharf, débarcadère de Sainte Hélène	262
Jeunes filles Sainte-Hélénoises	266
Île de l'Ascension, 16 – 26 avril 1968	267
Île de l'Ascension	268
Méduse/Physalie	271
Gemiplus, poisson de grand fond, pêché en remontant l'Atlantique.....	273
Horta. Ile de Faial (Açores)	274
Le Café des Sports en 1968	275
Chez Antonio	277
Retour de pêche à Horta.....	279
Retour de pêche à Horta.....	280
Antonio	281
A l'écoute et transcription de la météo en graphie (morse)	283
St Gilles Croix de vie (Ouest France & Presse Océan)	286
Le dernier né de Maurice Cadou à sa mise à l'eau	286
Monsieur Ragon maire de Saint-Gilles Croix de Vie (à gauche).....	287

Bateaux croisés en chemin

A

Aile Noire 75
Ango 260
Ariadne 185, 189, 190
Atea 256

B

Bacchus 117
Beagle 129
Bengali 72
Berry 175
Binga 101
Blue Nose 107
Bounty 149

C

Calypso 257, 261, 267
Constitution 68
Cristobal Carrier 126

D

Down 56
Down Breaker 168, 182, 184, 185

E

Eryx II 85

F

Fantasy 248
Forbin 247

G

Gaïa 40
Galatea 41
Genève 56
Gwen 197

H

Han Rymic 168
Henri Poincaré 281

I

Ia ora na 74, 75, 83, 90, 95, 97

J

John Mac Kay 272
Jolie Brise 56
Jomada 71, 109, 256
Jour d'espoir 27

K

Kahoa Nui 145

Komet Star 75

M

Malaysia 210

Manuma 168

Mascareignes II 228

Matouba 103

Moana Rau 157

Morgan 27

N

Naussica 225

Neiges d'Antan 71, 111, 113, 117

O

Omoo 168

Orohena 78

P

Plumette 56, 75

S

Sandefjord 258

Schnouffi 75

Snoris 117

Striana 6, 27

T

Tahiti-Nui 168

Tereva 178

Trident 186

V

Vaïtéré 132, 133, 139

Y

Yankee 186, 187